

Raspoutine

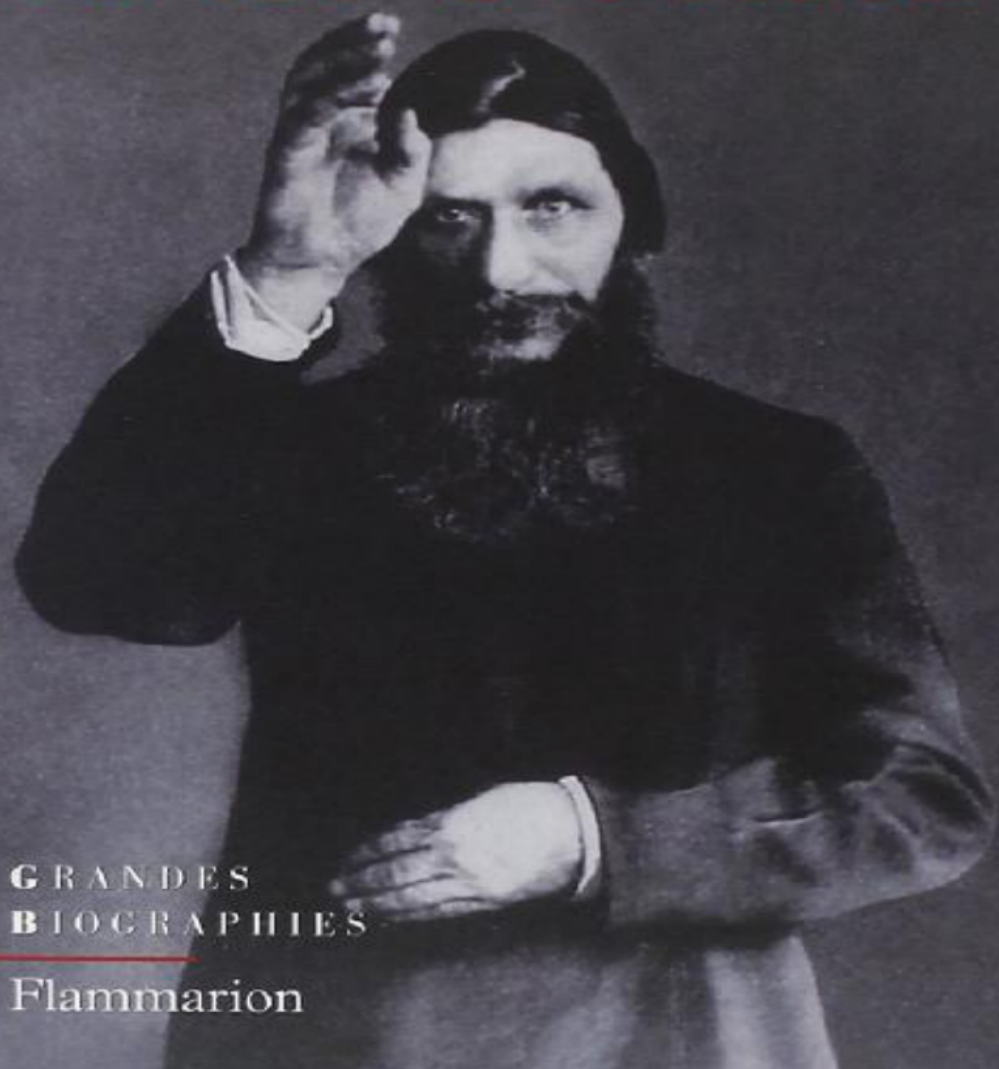
Henri Troyat

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

HENRI TROYAT
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

RASPOUTINE



GRANDES
BIOGRAPHIES

Flammarion

HENRI TROYAT

de l'Académie française

RASPOUTINE

FLAMMARION



I

POKROVSKOÏÉ

Un gamin comme tant d'autres, querelleur, menteur, chapardeur et violent, que les habitants du village sibérien de Pokrovskoïé soupçonnent d'emblée quand une poule disparaît de leur poulailler ou un mouton de leur bergerie. Pourtant, on ne manque de rien dans la famille du présumé coupable, le petit Grégoire Raspoutine. Ses parents, Efim et Anna, sont des paysans aisés. Leur maison compte huit pièces et leur domaine plusieurs déciatines^[1] de terre fertile, du bétail en suffisance et de bons chevaux de labour et de trait. Le père est cultivateur et voiturier. Il gagne rondement sa vie. La mère a mis au monde deux garçons robustes et délutés : Michel d'abord, puis, deux ans après, Grégoire. Ce dernier, né le 10 janvier 1869, porte son prénom en l'honneur de saint Grégoire de Nicée, dont la fête est célébrée, chaque 10 janvier, par l'Église. Quant au nom de Raspoutine, nul ne connaît au juste son origine. Il peut venir du mot *raspoustvo*, qui signifie la débauche, ou de *raspoutié*, le carrefour, ou de *raspouto*, le dénoueur de liens et de situations compliquées. Et, de fait, la réputation du père de Grégoire justifie toutes ces interprétations : il est à la fois porté sur la bouteille, familier des grands chemins, en tant que roulier, et assez malin pour débrouiller les menus différends de ses semblables. L'éducation de ses enfants ne le préoccupe guère. L'instruction n'étant pas obligatoire à l'époque et le clergé se méfiant plutôt des moujiks qui veulent en savoir trop, Efim ne voit aucune raison d'envoyer ses rejetons en classe. Selon lui, ils apprendront davantage en ouvrant les yeux sur le vaste monde qu'en usant leurs fonds de culotte sur les bancs, parmi d'autres galopins. Michel et Grégoire grandissent donc dans les champs, aident tant bien que mal aux travaux de la ferme, ne savent ni lire ni écrire et participent à tous les jeux, à toutes les farces des drôles de leur âge. Leur école, c'est la campagne, avec ses espaces illimités, le mystère de ses forêts et de ses plaines, les ruses de ses bêtes sauvages et les superstitions d'un peuple profondément attaché aux traditions locales et à la foi orthodoxe.

En vérité, Pokrovskoïé est au bout de l'univers habité. On sait vaguement, ici, qu'il existe très loin, en Russie, des cités géantes comme Saint-Petersbourg et Moscou, pleines d'agitation, de richesse, de lumières et d'uniformes, mais on n'envie pas les « privilégiés » qui y vivent. La pensée des habitants du village, étalé sur la rive gauche de la Toura, un affluent du Tobol, ne va pas au-delà des villes de Tobolsk et de Tioumen. Ailleurs, c'est la terre inconnue, une autre planète. Nul, à Pokrovskoïé, n'a la tentation d'y aller voir. On est si bien dans

l'atmosphère rustique et familiale de cette contrée d'outremonts, qui n'a jamais connu le servage et se trouve protégée des méfaits de la civilisation par la barrière naturelle de l'Oural ! Un paradis pour des enfants épris de grand air et de liberté ! Michel et Grégoire en ont conscience et ne manquent pas une occasion de polissonner : personne ne les surveille pendant leurs escapades hors de la maison paternelle. Un jour, alors qu'ils jouent en se bousculant et en riant sur la berge de la Toura, un faux mouvement leur fait perdre l'équilibre et ils tombent dans la rivière. Entraînés par le courant, ils réussissent néanmoins à regagner le bord. Mais ils ont pris froid dans l'eau. La pneumonie se déclare. Il n'y a pas de médecin dans les environs. La sage-femme du coin se charge de soigner à sa façon les deux petits malades, qui claquent des dents et délirent.

Michel meurt et Grégoire se débat pendant plusieurs semaines contre la fièvre, les accès d'une toux déchirante et les étouffements. Toute la population de Pokrovskoïé prie pour sa guérison. On a traîné son lit dans la cuisine afin qu'il profite de la chaleur de l'âtre. Un matin, alors qu'on le croit perdu comme son frère, il s'assied dans ses couvertures et dit d'une voix à peine perceptible : « Oui ! Oh oui ! Je le veux, je le veux ! » Puis il retombe sur son oreiller et s'endort paisiblement. À son réveil, il sourit à ses parents, stupéfiés par cette résurrection providentielle. Pressé de questions, il raconte qu'une belle dame, vêtue de bleu et de blanc, lui est apparue dans son sommeil et lui a ordonné de guérir. Appelé à constater le phénomène, le pope du village se montre catégorique : c'est la Sainte Vierge qui a visité l'enfant. Il a été choisi par Elle pour un grand destin. Face au garçon émerveillé, il conclut : « Elle reviendra un jour et te dira ce qu'Elle attend de toi^[2]. »

La prophétie fait le tour du hameau. Dans cette province reculée, la religion forme la trame de la vie quotidienne. Pas un geste qui n'ait son retentissement dans les cieux. Aussi, malgré les débordements de leurs instincts, hommes et femmes croient-ils aux miracles, aux apparitions, aux avertissements venus de l'au-delà, aux effets salutaires de certaines plantes, à la vertu des signes de croix et à la conversation des âmes avec Dieu devant les icônes. La rudesse de la condition charnelle va de pair, chez eux, avec les plus purs élans de la foi. On a beau se conduire parfois comme un porc, on est un enfant chéri du Seigneur.

Plus que quiconque, le petit Grégoire est convaincu d'avoir bénéficié d'une attention particulière des puissances célestes. Sa maladie l'a affaibli, il a la tête confuse et les nerfs fragiles. Il dort mal, pleure souvent sans raison et se plaint parce que la « belle dame vêtue de bleu et de blanc » ne revient pas le voir. Et puis, la mort de Michel a creusé un grand vide dans son existence. Il s'étonne de n'avoir plus

de frère et se demande ce qu'il est advenu de ce compagnon de jeux si dégourdi et si rieur. Pourquoi la Sainte Vierge l'a-t-elle emporté dans ses bras, alors qu'elle le laissait, lui, sur terre ?

Il médite sur cette énigme en s'occupant d'étriller et de nourrir les poulains de la ferme. Tapi dans l'écurie, il leur parle comme à des êtres humains. Et il a la certitude qu'ils le comprennent. Les bêtes et lui, pense-t-il, ont le même langage, celui de la simplicité. À plusieurs reprises, quand le cheval d'un voisin disparaît, il devine d'instinct le nom du voleur et le lieu de la cachette. Autour de lui, on chuchote que, malgré son jeune âge, il a le don de voyance.

Au fil des mois, il est de plus en plus attiré par les vagabonds qui errent sur les routes, se prétendent des « staretz » élus de Dieu, demandent l'hospitalité dans les isbas et relatent aux paysans médusés leurs visites dans les lointains monastères, les miracles auxquels ils ont assisté sur les tombes des bienheureux et les illuminations qu'ils ont eues au cours de leurs prières. Barbus, exsangues, vêtus de toiles de sac et un bâton à la main, ils ont toute la clarté du ciel dans leurs prunelles et toute la sagesse des Évangiles dans leurs voix. Ayant volontairement choisi la pauvreté, ils vivent du pain des autres et paient leurs bienfaiteurs en histoires édifiantes, en sombres prophéties et en formules de guérison. Efim Raspoutine les accueille volontiers chez lui et la famille s'assemble autour d'eux pour entendre le récit de leurs pérégrinations. Grégoire est tout regard et toute ouïe devant ces messagers de l'envers du monde. Son rêve serait de les imiter un jour, le plus tôt possible. Marcher sans fin, une besace à l'épaule et un gourdin au poing, mendier sa subsistance au hasard des chemins et, tout en découvrant des contrées nouvelles, enseigner à des inconnus la parole de Dieu. Peu importe qu'il soit ignorant, analphabète : il a en lui, pense-t-il, une force, une science infuse qui lui ont été données par le Très-Haut durant la maladie dont il a failli mourir. Il enrage d'être trop jeune encore pour fausser compagnie à ses proches. Cependant, les années passent. L'enfant devient un adolescent instable, sujet à des songeries qui ressemblent à des hallucinations. À la longue, il persuade ses parents de sa vocation de pèlerin, et son père, impressionné par cette conviction qui s'affermir de jour en jour, le laisse partir.

Grégoire commence par visiter les sanctuaires locaux, se rend auprès des ermites de la région, s'étonne de leur misère, de leur saleté et des mortifications qu'ils s'imposent pour se rapprocher des souffrances du Christ. En revenant de ces expéditions, il s'abstient pendant quelque temps de manger de la viande et renonce aux sucreries. Mais il est certaines tentations auxquelles même une âme bien trempée ne saurait résister. À dix-neuf ans, il rencontre, à la fête du monastère voisin d'Abalatsk, une jeune fille séduisante et sage,

dont la chevelure blonde et les profonds yeux noirs l'enflamment instantanément. Prascovie Doubrovina est de quatre ans son aînée. Il l'épouse. Comme le veut l'usage, la jeune femme s'installe dans la maison de son beau-père, veuf depuis peu.

Les débuts du mariage se révèlent paisibles, mais Prascovie se plaint que Dieu tarde à bénir son union par une naissance. Ni les prières de Grégoire ni les onguents de la sage-femme ne la guérissent de sa stérilité. Enfin elle accouche d'un fils. Grégoire exulte. Hélas ! le nourrisson meurt à l'âge de six mois.

Ce deuil injuste révolte Grégoire. Comme pour se venger d'une trahison du Père éternel, il se met à mener une vie de débauche et de rapines. Lui, le sobre et le fidèle, il boit et il couche. Prascovie n'a que le droit de se taire. En 1892, il est accusé d'avoir dérobé des piquets de clôture. L'assemblée du village le condamne à un bannissement de un an. Il en profite pour se rendre en pèlerinage au monastère de Verkhotourié, à quatre cents kilomètres au nord-ouest de Pokrovskoïé. Ce long et pénible voyage, il l'entreprend sans colère, dans un esprit de pénitence et de curiosité. Il a vingt-trois ans. Sans doute est-il las du train-train de la maison paternelle et des gémissements de Prascovie. Elle n'est décidément bonne qu'à commérer et à s'occuper des travaux domestiques. Mais où est l'âme, là-dedans ? Grégoire a, comme on dit en Russie, une « large nature ». Après des années d'une existence casanière, il ressent le besoin de changer d'horizon, de se laver le cœur par la fréquentation de quelques ermites savantissimes et de se prouver à lui-même qu'il est capable de marcher, les pieds en sang, à la recherche de la vérité. Aux environs de Verkhotourié, on lui signale la présence d'un ascète, le staretz Macaire, qui vit en solitaire dans la forêt et s'enchaîne pour mortifier sa chair. Selon la croyance populaire, le staretz n'est pas toujours un moine. Ce peut être un homme de condition modeste, qui a reçu de Dieu le don d'éclairer ses semblables. Tout ce qu'on lui demande, c'est d'avoir une voyance surnaturelle et de soulager par la parole les chagrins et les doutes de ceux qui imploront son conseil. Au mieux, sa connaissance des Saintes Écritures doit être égale à sa connaissance du cœur humain. Plus il est simple et misérable lui-même, plus son pouvoir est grand sur les pécheurs qui sollicitent sa bénédiction.

Comme beaucoup avant lui, Grégoire subit avec gratitude et émerveillement l'ascendant de Macaire. Le staretz lui enseigne des rudiments de lecture, d'écriture, l'aide à déchiffrer la Bible et lui parle de l'autre monde avec tant d'éloquence qu'en rentrant au village Grégoire est transfiguré. Certains disent même qu'on observe en lui « une fêlure », qu'il a « un grain ». Une expression égarée se peint souvent sur son visage. Il est tellement nerveux qu'il lui arrive de gesticuler et de se signer la poitrine en chantant des cantiques. Tantôt

abattu, tantôt surexcité, il prononce des phrases décousues, bute sur les mots en bégayant et, à tout propos, invoque la volonté divine. Prascovie a l'impression que son mari n'est ni tout à fait un homme, ni tout à fait un saint. Elle n'ose s'opposer à la nécessité qu'il proclame de fuir, de temps à autre, la maison. Même quand il va et vient dans l'isba, on a le sentiment qu'il est ailleurs. Macaire lui ayant affirmé qu'il trouverait le salut dans l'errance, il se lance de nouveau sur les routes.

Il va sans but précis, de monastère en monastère, dort parmi les moines ou chez les paysans, se nourrit au hasard des tables, remerciant ses hôtes par des prières et des prédications. Devenu un vagabond, un *strannik*, il se sent attiré toujours plus loin dans ses voyages. Il accomplit ainsi un pèlerinage dans le nord de la Sibérie, au monastère de Bolok. Puis, en 1893, il décide avec un ami, Dimitri Petchorkine, de se rendre en Grèce, au mont Athos, la montagne sainte, patrie des moines les plus vertueux et les plus sévères. Une longue randonnée dans un pays dont il ne parle pas la langue. Il n'en est pas moins très content de tout ce qu'il voit, de tout ce qu'il entend dans ces asiles de la piété orthodoxe. Subjugué par la règle des cénobites, Petchorkine reste sur place, dans la confrérie, mais Grégoire, plus tenté par les surprises des grands chemins que par les délices spirituelles de l'ascétisme, repart dans sa quête des paysages et des créatures.

Revenu en Russie après l'expérience grecque, il visite encore, pendant trois ans, la laure de la Trinité-Saint-Serge de Kiev, les îles Solovki, Valaamo, Sarov, Potchaev, l'ermitage d'Optina, Nilov et d'autres lieux de sainteté et de miracle révéérés par l'Église. Cependant, il s'arrange toujours pour faire une apparition à Pokrovskoïé au cours de l'été. Durant ces brefs retours à la maison, il participe aux travaux de la ferme et des champs, moissonne et fane avec son père, s'acquitte de ses devoirs conjugaux envers sa femme. En ces périodes de vie familiale, il retrempe ses forces pour entreprendre de nouvelles pérégrinations. En outre, ces escales à Pokrovskoïé ont pour résultat de mettre Prascovie enceinte à trois reprises : Dimitri naît en 1895, Matriona – appelée Maria – en 1898 et Varvara en 1900.

Cette triple paternité réjouit certes Grégoire, mais ce qui compte pour lui, avant tout, c'est la propagation de la sainte parole. Depuis ses visites aux différents sites sacrés de l'orthodoxie, il se sent investi d'une mission encore confuse mais très impérieuse : transmettre aux autres la lumineuse certitude qui l'habite. Une rumeur de confiance l'entoure. Nombre de villageois le considèrent déjà comme un guérisseur des âmes et des corps. Encouragé par cette popularité, il loue une maison à proximité de la sienne, à Pokrovskoïé, et agrandit la cave de façon à en faire une sorte d'oratoire souterrain. Aidé de

quelques voisins, il installe des bancs de pierre sur les côtés et creuse des niches dans les murs pour y déposer les humbles reliques qu'il a rapportées de ses voyages. Dans cette chapelle secrète, il reçoit tous ceux qui éprouvent le besoin d'être réconfortés par sa voix.

Ce sont surtout des femmes qui se pressent à ces réunions mystiques. On y discute les versets de l'Évangile, on y commente les malheurs de chacun, on y cherche l'apaisement par la prière. Puis, l'enthousiasme aidant, les adeptes donnent libre cours à leur amour du prochain en échangeant des baisers entre « frères » et « sœurs ». Il arrive aussi qu'on se rende en groupe aux étuves. Là, on procède à des ablutions purificatrices, hommes et femmes ensemble, dans la chaleur et la vapeur. On se flagelle légèrement pour activer la circulation du sang, comme il est d'usage dans les bains publics. On fait même parfois l'amour, hors du mariage, sur le sol mouillé, tout en bénissant Dieu pour le plaisir qu'il octroie ainsi à ses misérables créatures.

Mais Raspoutine n'a pas que des disciples dans le village. Certains trouvent qu'il passe les bornes et pactise avec le Malin. Les échos de ses saturnales se répandent alentour. Inquiet des débordements de ses ouailles et de la concurrence que lui fait Grégoire par ses prêches, le pape Pierre Ostrooumov rédige, en 1901, un rapport qu'il adresse à monseigneur Antoine, évêque de Tobolsk. Il dénonce carrément Raspoutine comme appartenant à la secte des *khlysty*, les flagellants. Accusation d'une gravité capitale puisque cette secte, née au XVII^e siècle, après la révision des livres liturgiques par le patriarche Nikon, ne reconnaît pas les nouveaux rites de l'Église orthodoxe.

La morale des *khlysty* était, au début, d'un ascétisme très strict. Mais leurs assemblées comportaient des prétextes à « ferveurs », lesquelles ne tardèrent pas à dégénérer en orgies. On procédait d'abord à des danses rythmiques. Hommes et femmes, vêtus de tuniques blanches, tournaient sur eux-mêmes de plus en plus rapidement, autour d'une auge contenant de l'« eau bénite », jusqu'à provoquer des scènes d'hystérie qui correspondaient à la « descente du Saint-Esprit ». Au paroxysme de ces transports, les corps se cherchaient en même temps que les âmes. Et la cérémonie se terminait souvent par des fustigations et des copulations collectives. En se livrant à ces extases « en tas », les schismatiques ne visaient pas à une simple satisfaction érotique : plutôt, selon eux, à la destruction du péché par le péché. Ils s'élevaient vers Dieu en s'abaissant dans la boue. Maudits par l'Église, ils devaient se cacher pour échapper aux persécutions. Mais, malgré tous les efforts du clergé et de la police, l'hérésie se propageait toujours plus profondément dans le pays.

Il n'est pas sûr que les disciples de Raspoutine aient poussé jusqu'à leur provocation et leur licence. En tout cas, le prêtre envoyé par monseigneur Antoine pour enquêter sur l'affaire se montre rassurant.

Ni lors de sa visite à l'oratoire souterrain, ni lors de l'inspection des étuves, il n'a trouvé trace des bacchanales décrites par le père Pierre Ostrooumov. Faute de preuves, Raspoutine n'est pas arrêté. Néanmoins, son dossier est conservé aux archives de l'évêché pour être transmis, si les plaintes se renouvellent, au Saint-Synode, à Saint-Pétersbourg.

En attendant, Raspoutine continue à rassembler autour de lui des « frères » et des « sœurs » qui éprouvent le besoin de communier dans la faute comme dans la grâce. Sans doute Prascovie, trop sage et trop simplette, ne participe-t-elle pas aux pratiques des initiés. Mais, tout en soupçonnant Grégoire de professer une religion personnelle, elle n'a garde de le critiquer ou même de le surveiller. Par principe, un mari a tous les droits. Et le sien montre un tel feu dans le regard qu'il ne peut être qu'un apôtre moderne sur la terre. Son devoir d'épouse est de ne le contrarier en rien. D'ailleurs, il est certainement dans le vrai, puisque son enseignement fait tache d'huile dans la région. Sa cave est ouverte à tous les chercheurs de paix intérieure. Il leur apprend les chants et les danses rituels des *khlysty*. Et, à mesure qu'il gagne en assurance, il formule plus nettement sa doctrine, inspirée par celle de la secte : le Mal est nécessaire pour que le Bien triomphe. Le Seigneur n'aime ses créatures que si elles se sont purifiées après un bain dans le péché. Cette théorie tolérante convient au tempérament robuste et primitif de Grégoire. Incapable de chasteté, de sobriété, il décide que les plaisirs terrestres sont aimables au Père éternel. Plus aimables en tout cas que la vertu desséchante du Juste ! Que serait le repentir s'il n'y avait pas la chute ? Seul celui qui est à genoux dans le fumier peut se relever avec quelque chance de rencontrer le regard consolateur de Dieu. C'est Dieu qui pousse son serviteur Grégoire à forniquer, à s'enivrer, à danser jusqu'à l'épuisement. Dès qu'il aura pris cette purge, il redeviendra digne, pour quelque temps, d'entendre les conseils venus d'en haut. Cependant, de nouveau on claboude sur lui dans le village. Une odeur de roussi flotte dans l'air autour de la demeure de Raspoutine. Ne va-t-il pas y avoir une seconde dénonciation ?

Échaudé par la visite du prêtre enquêteur, Raspoutine estime plus prudent de s'éloigner et repart pour un long voyage. Pendant près de trois ans, ses cheminements pieux le mènent de ville en ville, de Kiev la sainte, dont il visite les catacombes, à Kazan, siège d'une des quatre académies théologiques de Russie. Dans cette dernière cité, toute bourdonnante de prières, toute résonnante du son des cloches, il fait la connaissance d'un pelletier qui, impressionné par son regard pénétrant et son éloquence torrentueuse, le présente à quelques ecclésiastiques de ses amis : le père Michel, du grand séminaire, le vicaire Chrysanthé, chef de la mission russe en Corée, et l'évêque André.

Séduit par les vaticinations de ce nouveau venu à la fois inculte et inspiré, le père Michel lui conseille de se rendre à l'Académie de théologie de Saint-Pétersbourg, où il trouvera sûrement des oreilles attentives. Afin de lui ouvrir toutes les portes, il lui donne même une lettre de recommandation pour l'archimandrite Théophane en personne. Le document spécifie que le dénommé Grégoire Raspoutine est un staretz convaincu et un voyant sincère.

Muni de ce viatique, Raspoutine n'hésite plus. Oubliés l'épisode des *khlysty*, les commérages des voisins et la jalousie du petit pope de la paroisse ! Puisque l'Église officielle l'appuie, il doit aller de l'avant, avaler les obstacles, conquérir la capitale. Pourtant, dans son esprit, il ne s'agit pas là d'une manœuvre ambitieuse. Ce n'est pas le lustre de Saint-Pétersbourg qui l'attire, mais l'extraordinaire concentration d'hommes de sainteté qui y tiennent leurs assises. Auprès d'eux, il pourra perfectionner ses dons de guérisseur et sa connaissance de la vraie religion. Tout ce qu'il entreprendra désormais sera accompli, il en est persuadé, pour la plus grande gloire de Dieu. Il a emporté quelque argent de la maison. De quoi se payer un voyage par bateau et par train, sans avoir à marcher ni à mendier en cours de route. Une nouvelle vie commence pour lui. Et peut-être, pense-t-il, pour la pieuse et bienheureuse Russie.

II

UN HOMME DE DIEU, GRÉGOIRE

Quand il arrive à Saint-Pétersbourg, au printemps de 1903, Raspoutine a trente-quatre ans. C'est un paysan de belle stature, maigre, au cheveu long et plat, à la barbe broussailleuse ; son front est barré de bourrelets et traversé par une cicatrice, son nez large et flaireur. Mais ce sont ses yeux surtout qui retiennent l'attention. Leur regard, d'un éclat d'acier, a une fixité magnétique. Une blouse de toile, serrée à la taille par une ceinture, lui recouvre à demi les cuisses. Son large pantalon est enfourné dans des bottes à haute tige. Malgré cet habillement rustique, il se sent à l'aise dans tous les milieux. Quel que soit le rang social de son interlocuteur, il l'interroge d'emblée, mû par une tranquille indiscretion, sur les problèmes de sa vie intime. Et, tandis que l'autre, interloqué, lui répond de son mieux, il le scrute avec une curiosité dévorante. Cette attitude ne lui est nullement dictée par un souci de mise en scène, mais par le besoin sincère de pénétrer le secret des êtres qu'il rencontre. Le fait qu'il soit à peu près illettré et qu'il ait des difficultés d'élocution ne l'empêche pas de se lancer, à tout propos, dans des prêches et des prédictions. Il parle par saccades, estropie les mots, n'enchaîne pas ses phrases, mais son élan oratoire est tel que même les sceptiques l'écoutent avec intérêt. Parfois, il interrompt son discours pour faire quelques pas dans la pièce, se poster devant une fenêtre, joindre les mains et prier. Ce que certains prennent pour de l'ostentation, ou pour de la pose, correspond dans son esprit à la nécessité de s'abstraire, de temps à autre, pour mieux communier avec Celui qui l'inspire. En s'isolant par la pensée au milieu d'un salon ou d'une isba, il se concentre et renforce son énergie en vue de nouveaux combats.

La même indifférence au qu'en-dira-t-on le guide dans sa façon de se tenir à table. Fidèle à son vœu de jeunesse, il ne consomme ni viande ni sucreries. Le poisson est son plat préféré. Il lape sa soupe à grand bruit et mange volontiers avec ses doigts. Il aime aussi les œufs durs, les légumes, le pain noir saupoudré de sel et boit du thé à toute heure du jour. Malgré son air débraillé, il est relativement propre sur sa personne. La pratique campagnarde des étuves le rend même plus soigné que nombre de citadins.

Dès l'abord, il est certes impressionné par le grouillement énorme de Saint-Pétersbourg, la hauteur et la beauté des édifices, la splendeur des églises, le luxe des magasins et des équipages, la mine importante des passants, la profusion des uniformes et par cette notion diffuse de l'omnipotence impériale. Qu'on se trouve dans la rue ou à l'intérieur

d'une maison, il est impossible d'ignorer que le tsar, les ministres, les gendarmes sont partout, voient tout, entendent tout. À Pokrovskoïé, on est à mille lieues du pouvoir ; ici, on décèle sa présence comme une odeur dans l'air qu'on respire. Il faut s'y habituer si on veut réussir. À quoi ? Raspoutine ne le sait pas trop lui-même. Mais, comme à Verkhotourié, comme à Kiev, comme à Kazan, il fait confiance à Dieu qui a promis de le guider dans la bonne voie. Pour commencer, il se rend à la laure de Saint-Alexandre-Nevski, s'incline devant les reliques et fait célébrer un office qui lui coûte trois kopecks, plus deux kopecks pour le cierge. Ainsi réconforté, il part à l'assaut des milieux ecclésiastiques de la capitale.

Grâce à sa lettre de recommandation, il est reçu par monseigneur Théophane, inspecteur de l'Académie de théologie de Saint-Pétersbourg. Ce prélat, au mysticisme ardent et rigoureux, est frappé par l'enthousiasme primitif de son visiteur. Las des prêtres mondains, il voit en lui un pur produit du sol russe, un chrétien des premiers âges, proche de l'enseignement de Jésus. Non pas un homme d'Église, mais un homme de Dieu. Le fait qu'il s'agisse d'un paysan sans manières et qui s'exprime dans un langage incorrect le rend encore plus crédible aux yeux de l'archimandrite. Il y a longtemps que les autorités ecclésiastiques cherchent un moyen de secouer la conscience de la haute société, laquelle a perdu, avec les influences occidentales et les excès de la civilisation, le sens des vraies valeurs de l'orthodoxie. Pour ramener ces gens trop policés à la foi de leurs ancêtres, il faut un choc spirituel. Et ce choc, n'est-ce pas Raspoutine qui peut le leur donner ? N'est-il pas l'homme providentiel qui réconciliera les incroyants avec le Ciel et le peuple avec le tsar ? Soudain, Théophane éprouve la certitude de tenir à portée de sa main l'éveilleur d'âmes qu'il a en vain réclamé depuis des années. Il convoque d'éminents représentants du clergé pour examiner le phénomène. Tour à tour, l'évêque Serge, recteur de l'Académie de théologie, le père Benjamin, chargé des cours d'instruction religieuse, l'évêque Hermogène, porte-parole de l'orthodoxie, le hiéromoine Iliodore (de son vrai nom Serge Troufanov) sont subjugués par les vertus du prédicateur en caftan et en bottes, frais débarqué de Sibérie. Le nouveau venu connaît les textes sacrés et en commente les mystères et les évidences sur un ton dont la rudesse est revigorante. L'originalité de sa tenue et de son propos en ferait le champion idéal de la cause du Christ auprès d'un public blasé. Il est l'incarnation du terroir russe, de la conscience populaire russe... On le juge digne d'être immédiatement présenté au père Jean de Cronstadt, que tout le pays vénère comme un saint.

Alors que Raspoutine assiste, agenouillé au fond de la cathédrale, parmi quelques pèlerins haillonneux, à la messe que Jean de Cronstadt

célèbre face à une multitude de fidèles richement vêtus, un mouvement se fait parmi la foule. À la fin du service, un officiant en robe blanche s'approche de Grégoire et le conduit jusqu'au pied de l'autel. Là, le père Jean de Cronstadt l'invite à communier le premier, le bénit et lui demande de le bénir à son tour, ce qui équivaut à le désigner comme son successeur. « Mon fils, lui dit-il, j'ai senti ta présence. Tu as en toi l'étincelle de la vraie religion^[3]. » Selon certains témoins, il ajoute : « Mais fais attention, ton avenir est dans ton nom^[4]. » Cette allusion à l'origine probable du patronyme de Raspoutine (*raspoutstvo*, la débauche) justifierait à elle seule, si elle était véridique, la réputation de voyance attribuée au père Jean de Cronstadt. Ce qui est incontestable, c'est que le saint homme a senti, comme d'autres avant lui, l'approche dans sa sphère de méditation d'un personnage au-dessus de la normale. En se retirant après l'exceptionnelle consécration dont il a été l'objet au milieu d'une basilique pleine de monde, Raspoutine ne doute plus de son destin. Plusieurs ecclésiastiques lui proposent de suivre des études afin d'être ordonné prêtre. Il refuse. Malgré sa déférence envers la hiérarchie orthodoxe, il se méfie de ses dogmes trop rigides, trop contraignants à son goût. Par principe et par tempérament, il est hostile aux longs jeûnes, aux macérations, à la soumission aveugle devant les directives du clergé, bref à l'Église d'État. Il préfère rester un simple staretz, un vagabond, un franc-tireur de la religion officielle. Cette feinte humilité dissimule en fait le formidable orgueil d'un autodidacte, sûr de détenir à lui seul la vérité. Depuis son apparition dans les milieux ecclésiastiques de Saint-Pétersbourg, il sait que l'Église a plus besoin de lui qu'il n'a besoin de l'Église. Où qu'il se trouve, quoi qu'il fasse, il sera à la disposition de Dieu et non des prêtres. Désormais, il n'y aura plus d'intermédiaire entre le Ciel et lui.

Au bout de cinq mois passés dans le bruyant et remuant Saint-Pétersbourg, il éprouve le besoin de se retremper dans la paix de la campagne pour mettre de l'ordre dans ses idées. En janvier 1904, il reprend le chemin de Pokrovskoïé. Là, il retrouve les vastes plaines enneigées, le silence, la solitude, sa famille qui l'accueille comme un héros de la foi et le petit oratoire souterrain qui reçoit de plus en plus de fidèles.

Cependant, peu après son départ pour la Sibérie, l'évêque de Tobolsk, Antoine, arrive à Saint-Pétersbourg. En entendant les membres du clergé chanter les louanges de Raspoutine, il s'emporte. Les renseignements qu'il a obtenus entre-temps font état des nombreux scandales causés par le prétendu staretz dans les villages et même à Kazan. La rumeur publique accuse Raspoutine de mener une vie dissolue et de « chevaucher les femmes », sous prétexte de les préparer aux joies de la communion avec le Seigneur. Malgré ces

griefs circonstanciés, Théophane persiste dans l'idée que son protégé est un vrai voyant. Avec quelques faiblesses, peut-être... Mais qui n'en a pas ? En tout cas, par ses croyances simples et son langage direct, il est mieux désigné que quiconque pour pallier les influences délétères qui se propagent dans l'aristocratie, à la cour et à l'ombre du trône.

Au vrai, quand il fait ce calcul, Théophane a surtout en vue la conduite étrange de l'impératrice Alexandra Fedorovna et de son entourage, dont les déviations mystiques l'inquiètent. Il estime indispensable et urgent que les plus hautes figures de l'État cessent de se prêter aux agissements de certains mages, de certains spirites pour rentrer dans le sein de l'orthodoxie. Raspoutine est arrivé à temps pour assumer cette fonction de berger rassembleur. Qu'il revienne donc au plus tôt à Saint-Pétersbourg ! On le lui fait discrètement savoir. Et, au début de 1905, il est de retour dans la capitale.

Il y trouve la société en plein émoi. L'absurde guerre russo-japonaise, qui a éclaté l'année précédente, obsède tous les esprits. L'homme du peuple ne comprend pas pourquoi on l'envoie se faire tuer aux confins de l'empire, alors que les Japonais ne songent pas à envahir la patrie. Dans les milieux évolués, on chuchote que cette tuerie a été déclenchée à la légère, pour servir les intérêts de financiers véreux. Les premiers revers de l'armée russe, avec l'attaque-surprise par l'ennemi, le siège puis la capitulation de Port-Arthur, ont mis l'orgueil national à rude épreuve. On critique ouvertement le gouvernement dans les salons et dans la rue. Le 9 janvier 1905^[5], le mécontentement des masses s'est traduit par une manifestation pacifique des ouvriers, conduits par un dénommé « pope Gapone », peut-être soudoyé par la police. Sur l'ordre des autorités de Saint-Pétersbourg, la foule des protestataires a été accueillie par une charge de cavalerie, suivie d'une fusillade en règle. Des centaines de morts et de blessés ont jonché le sol. Ce « dimanche rouge », comme on l'appelle déjà, a eu pour premier effet de déconsidérer le tsar auprès de ses sujets. De quoi réjouir les esprits progressistes, et surtout les terroristes, qui n'attendent qu'un prétexte pour frapper. Les attentats se succèdent. Le 4 février 1905, c'est le grand-duc Serge, oncle de Nicolas II et commandant du district militaire de Moscou, qui est tué par une bombe. Seul événement réconfortant dans cette série de désastres : la venue au monde, quelques mois auparavant^[6], du tsarévitch Alexis, premier héritier mâle du couple impérial après la naissance de quatre filles. Mais le souvenir de cet épisode bénéfique pour la dynastie est aussitôt balayé par les troubles imputables aux révolutionnaires, qui continuent à harceler le pouvoir par des meetings, des grèves, des tracts et des assassinats. Au paroxysme des désordres, l'équipage du cuirassé *Potemkine* se révolte, massacre ses officiers et se présente à Odessa en arborant à son mât le drapeau

rouge. Une émeute éclate dans la ville. La garnison riposte. Les rues sont encombrées de cadavres. L'affaire ne sera réglée que par le désarmement du navire dans le port roumain de Constanza. Entre-temps, l'armée russe accumule les échecs en Extrême-Orient. Sur terre, c'est la chute de Moukden ; sur mer, la destruction de la flotte nationale, coulée à Tsoushima. L'empire craque de partout. De reculade en reculade, la Russie se voit contrainte de signer avec le Japon la triste paix de Portsmouth. Un camouflet de plus pour le tsar. Le peuple le rend responsable du sang répandu et du drapeau humilié. Cependant, la répression menée dans les milieux suspects permet à la vie mondaine de poursuivre tant bien que mal son orgueilleuse parade. Les salons sont toujours aussi recherchés et les théâtres ne désemplassent pas. On peut espérer que les agitateurs, traqués sans merci, finiront par se lasser.

À l'instigation de Théophane, Raspoutine est reçu dans quelques familles de la haute bourgeoisie et de la noblesse. Le moine Iliodore, qui est devenu son cornac, le présente à la femme d'un ingénieur, conseiller d'État, Olga Lokhtina. Elle souffre de neurasthénie et les médecins qui se sont succédé auprès d'elle ont tous renoncé à la guérir. Raspoutine, en la voyant, décèle d'emblée les racines de sa mélancolie. Il lui parle longuement, paternellement, et, comme elle se pâme au seul son de sa voix, il finit par décider qu'il ne pourra la débarrasser de ses tristesses et de ses angoisses chroniques qu'en la possédant non seulement moralement, mais physiquement. Le remède réussit à merveille. L'expérience a appris à Raspoutine qu'il n'y a guère de différence, dans la gymnastique de l'accouplement, entre une paysanne et une femme du monde. Qu'elles disposent d'un lit avec des draps brodés ou d'une pailleasse recouverte d'une toile grossière, le secret de leur jouissance est le même. Il suffit de les contenter dans leur chair pour assouvir, du même coup, leur soif d'absolu.

Devenue la maîtresse du staretz, Olga Lokhtina marque sa gratitude en lui donnant des leçons de lecture, d'écriture et de maintien. Puis elle le présente à ses amies comme un guérisseur et un prophète. Elle le recommande à la comtesse Kleinmichel, qui à son tour l'introduit dans le salon très fermé et très réactionnaire de la comtesse Ignatiev. Celle-ci, dont le mari a été ministre sous Alexandre III, s'adonne passionnément à l'occultisme. Chez elle, on invite des médiums, on fait tourner les tables, on invoque les esprits qui flottent dans l'au-delà. Parmi cette assistance exaltée, en majorité féminine, Raspoutine fait florès. Il communique avec les dames du meilleur monde dans l'adoration du tsar Nicolas II, père béni de la nation, et dans l'idée d'un échange de bons procédés entre les hôtes du ciel et ceux de la terre. On l'écoute, on le dévore des yeux, on le respire. Même les hommes sont subjugués. Les habitués de la comtesse

Ignatiev voient en lui un éducateur sacré pour qui la Bible n'est plus un prétexte à prières abstraites, mais un livre de chair et de sang, un livre accessible aux pécheurs, un livre de consolation jusque dans la faute. Au premier rang de ces auditeurs extasiés, se trouvent les deux grandes-duchesses monténégrines, Militza et Anastasia. Filles du roi de Monténégro, elles ont épousé respectivement le grand-duc Pierre Nicolaïevitch, grand-oncle de Nicolas II, et le prince Romanovski, duc de Leuchtenberg^[7]. L'une et l'autre organisent dans leurs palais des séances de spiritisme. Elles invitent Raspoutine à leurs tentatives de conversation avec les morts. Sans participer à cette interrogation des esprits frappeurs, il se montre ouvert à toutes les formes de mystère, éblouit les jeunes femmes par sa familiarité avec les Saintes Écritures et, plus encore, par son talent de lire le caractère et l'avenir d'un être rien qu'en le regardant au fond des yeux. Or, Militza et Anastasia sont très proches de l'impératrice Alexandra Fedorovna, qu'elles encouragent dans ses rêveries religieuses.

Le 1^{er} novembre 1905, Militza reçoit, dans sa résidence de Znamenka, l'empereur et l'impératrice. Avec la fougue audacieuse d'une catéchumène, elle leur présente son fameux protégé. Mis en présence des souverains, Raspoutine n'est ni étonné ni même embarrassé. Tout se déroule, songe-t-il, selon la volonté divine. Chacun a son rôle sur terre. Nicolas est tsar, Grégoire est staretz. Ils ont également besoin l'un de l'autre. Toujours vêtu de son caftan et chaussé de ses bottes de moujik, Raspoutine a conscience d'être, face à l'empereur, une incarnation de la Russie vivante. Sans hésiter, il le tutoie et l'appelle *batiouchka*, « petit père » ; il tutoie aussi Alexandra Fedorovna. Et elle frémit devant tant d'outrecuidance et de simplicité. Avec complaisance, il parle à Leurs Majestés de la Sibérie, de l'existence obscure dans les villages, de la misère des petites gens et de leur infinie patience, de la présence de Dieu enfin dans les moindres événements de la journée. Nicolas II est charmé par cet intermède mystico-populaire. Le soir même, il note dans son journal intime : « Ai fait la connaissance d'un homme de Dieu, Grégoire, du gouvernement de Tobolsk. »

III

MYSTICISME ET AUTOCRATIE

Tant qu'il habitait sa lointaine province, Raspoutine ignorait presque tout du tsar. Pour lui, Nicolas II était une sorte d'entité supérieure, nimbée de mystère et disposant d'une puissance sans frein. Mais à Saint-Pétersbourg, grâce aux échos des salons et de la rue, il se forge peu à peu une image plus précise du couple impérial. Ce que lui révèlent ses différents interlocuteurs le stupéfie et l'inquiète.

Il y a ceux qui, comme lui, se refusent à critiquer le monarque et ceux qui, à voix basse, n'hésitent pas à suggérer que Nicolas II n'est qu'un brave homme sans volonté réelle, dominé par sa femme et préférant la vie de famille, quète et discrète, aux fastes et aux responsabilités du pouvoir. On chuchote que des signes néfastes sont apparus au-dessus de sa tête dès le début de son règne. À peine s'était-il fiancé, très jeune, à une princesse allemande, Alix de Hesse-Darmstadt, que son père, Alexandre III, mourait à quarante-neuf ans d'une affection rénale. La jeune fille se rendit en Crimée où séjournait le tsar malade, juste à temps pour recueillir son dernier soupir. Elle était une protestante convaincue et dut abjurer sa foi afin de devenir une vraie grande-duchesse orthodoxe, sous le nom d'Alexandra Fedorovna. Lors de l'enterrement du tsar à Saint-Pétersbourg, le 7 novembre 1894, elle apparut dissimulée sous des voiles de deuil, ce qui incita les mauvaises langues à dire que, arrivée dans son pays « derrière un cercueil », elle était un « oiseau de malheur ». Et, très vite, les faits parurent justifier cette assertion. Pour les fêtes du sacre de Nicolas II, en mai 1896, tandis que la foule se pressait sur le champ de la Khodynka, les planches disposées en travers des fossés s'effondrèrent sous le poids des visiteurs et plus de deux mille personnes périrent étouffées ou écrasées. Afin de minimiser le désastre, les proches du nouvel empereur lui conseillèrent d'assister le soir, comme prévu, au bal de l'ambassade de France. Mais, dans le public, nombreux furent ceux qui interprétèrent cette décision comme une marque d'indifférence à l'égard des victimes de la Khodynka. « Le tsar et son épouse, disait-on, ont dansé sur des cadavres. » Plus tard, l'opinion populaire lui reprocha aussi les attentats terroristes qu'il ne savait pas empêcher, l'inutile tuerie de la guerre contre le Japon, l'inexcusable massacre des manifestants à l'occasion du « dimanche rouge »...

Mauvais coups du sort ou erreurs de jugement, il semble que Nicolas II ne puisse rien entreprendre qui ne soit voué à l'échec. Cependant, avec l'entêtement des faibles, il refuse d'infléchir sa ligne

de conduite. Son idée fixe est de maintenir, coûte que coûte, les assises de la dynastie et de ne pas céder une parcelle du pouvoir que lui ont légué ses aïeux. Raspoutine, monarchiste fidèle, ne songe pas à l'en blâmer. Mais il se demande si le souverain est bien secondé par son épouse. Il se tient également informé de ce qui se raconte sur elle dans les salons. Tous louent sa beauté, sa dignité, sa droiture morale, mais on rapporte qu'elle est excessivement nerveuse, qu'elle a horreur du monde et des obligations protocolaires, qu'elle n'est heureuse qu'entre son mari et ses enfants, enfin que ses aspirations mystiques l'ont poussée à s'entourer de voyants et de guérisseurs, aussi suspects les uns que les autres. On cite pêle-mêle un Français, maître Philippe de Lyon, magnétiseur extra-lucide, et des *yourodivy*, sortes d'innocents à demi idiots, qui se prétendent visités par le Seigneur, tels le bègue Mitia Koliaba, la folle Daria Ossipova, l'épileptique Pacha, le pèlerin Antoine, le va-nu-pieds Basile... Le commerce de ces imposteurs n'empêche pas Alexandra Fedorovna de prier ardemment et traditionnellement dans son oratoire décoré de nombreuses icônes. Qu'elles soient approuvées par l'Église ou nées de son imagination malade, toutes les voies lui semblent bonnes pour accéder à Dieu.

Quand il l'a vue pour la première fois chez la grande-duchesse Militza, Raspoutine a tout de suite deviné en elle le frémissement d'une nature inquiète, tournée vers les signes de l'au-delà. Elle représente exactement le genre de femmes qui recherchent son enseignement. Mais lui, estime-t-il, n'a rien de commun avec les charlatans qui jusque-là ont défilé chez elle. Contrairement à eux, il est doté par Dieu d'un véritable pouvoir sur les êtres. S'il en doutait, le témoignage des ecclésiastiques qui l'ont distingué suffirait à le convaincre de sa vocation. Il regrette que l'impératrice, qui est assurément une âme de choix, ne fasse pas appel à lui pour la délivrer de ses chagrins et de ses angoisses. Sa méthode est simple. Alors que la plupart des soi-disant guérisseurs imposent les mains, font des passes magnétiques, il se contente de prier très fort en pensant à l'homme ou à la femme qu'il s'est promis de sauver. Il prend sur lui le mal de ceux qui sollicitent son aide. Il les allège de leur fardeau en le chargeant sur ses épaules. Il n'est donc pas un quelconque médecin des esprits, mais un intercesseur qui a la chance de savoir attirer l'attention du Seigneur sur les misères d'ici-bas. Du moins est-ce ainsi qu'il se juge, sans orgueil et sans fausse humilité. Ce qui l'intéresse, c'est le combat des âmes. Car l'âme commande le corps. Et qui soulage l'âme soulage le corps de surcroît.

Cette prise de conscience de ses facultés exceptionnelles incite Raspoutine à se dire que le tsar et la tsarine ne peuvent décidément plus se passer de son entremise auprès de Dieu. Ils sont, en ce moment, comme deux naufragés secoués par la tempête. Les grèves à

Saint-Pétersbourg, les émeutes à Moscou, la valse des ministres, l'agitation bavarde de la Douma^[8], tout irrite l'opinion publique et, par contrecoup, tourmente les souverains. Raspoutine ne s'occupe guère de politique mais ne peut rester indifférent au désarroi qu'il imagine chez le couple impérial devant les difficultés de l'heure.

Enfin, en juillet 1906, il lui est donné de rencontrer, à plusieurs reprises, le tsar et la tsarine au palais de Znamenka, chez la grande-duchesse Militza, et à Sergueïevka, dans la résidence d'été de la grande-duchesse Anastasia. Cette dernière, récemment divorcée du duc de Leuchtenberg, souhaite se remarier avec son beau-frère, le grand-duc Nicolas Nicolaïevitch. Mais l'impératrice, qui est d'un puritanisme de fer, est hostile à cette union dont la conséquence serait l'introduction d'une divorcée dans la famille. Anastasia et Militza comptent sur Raspoutine pour la fléchir. Il s'acquitte au mieux de cette tâche ingrate, déclarant même que ce mariage « du frère et de la sœur » contribuerait « au salut de la Russie ». Alexandra Fedorovna l'écoute, mais hésite encore à se prononcer et relâche ses relations avec Anastasia pour la punir de braver ainsi les convenances sociales.

Malgré cette demi-réussite, Raspoutine fait communiquer au tsar une lettre du père Iaroslav Medvedev, ancien confesseur de Militza, qui sollicite une audience officielle pour le staretz Grégoire, lequel a apporté de Sibérie une icône de saint Simon de Verkhotourié destinée à Leurs Majestés. Le 15 octobre 1906, Nicolas II reçoit Raspoutine dans son palais de Tsarskoïe Selo. Il est entouré de son épouse et de ses enfants. On prend le thé. Grégoire est au comble du bonheur. Enfin, il accède au pinacle. Il remet à l'empereur l'icône miraculeuse et parle librement avec la famille.

Tout en pérorant, il observe son monde. L'impératrice, qui est de haute taille, a une beauté froide, un port de tête altier, une abondante chevelure blonde et des yeux bleus empreints d'une grande douceur, mais, à la moindre émotion, son visage se colore de taches rouges. Elle ne doit pas savoir contrôler ses nerfs. Son attitude dédaigneuse est dictée, à coup sûr, par une extrême timidité. Cela ne l'empêche pas d'être catégorique dans ses jugements. Elle estime que la société choisie de Saint-Pétersbourg est immorale, futile, et elle le dit sans ambages. À côté d'elle, l'empereur semble petit et effacé. Il a un joli visage, à la barbe soignée et au regard inexpressif. C'est probablement un homme de qualité, un bon mari, un bon père de famille, mais est-il un bon souverain ? En tout cas, il n'a pas l'allure d'un conducteur de peuples : plutôt d'un officier élégant, bien élevé et promis à une carrière moyenne dans une garnison de province. Selon toute évidence, il a besoin qu'on veille sur lui et qu'on le conseille dans les moments cruciaux. Les quatre grandes-duchesses, dont l'aînée, Olga, a onze ans et la plus jeune, Anastasia, cinq ans, sont charmantes. Quant

à l'héritier du trône, âgé de deux ans, ce n'est encore qu'un bambin. Mais il a l'air pâlot et chétif. Sa mère le couve d'un regard anxieux. Raspoutine le bénit ainsi que ses sœurs et ses parents. Puis il se retire avec lenteur et dignité. L'audience a duré une heure. « Il a vu les enfants et s'est entretenu avec nous jusqu'à sept heures et quart », notera Nicolas dans son journal intime.

Militza est ravie du succès de son maître spirituel auprès de Leurs Majestés. Au mois de décembre de la même année, l'impératrice lui demande de présenter Raspoutine à sa meilleure amie, la demoiselle d'honneur Anna Taneïeva, fille du chef de la chancellerie privée de l'empereur. Une affection profonde unit la tsarine à cette péronnelle de vingt-deux ans, rondouillarde, bêtasse et exaltée, qui, à son exemple, se passionne pour les manifestations de l'au-delà. Comme Anna vient de se fiancer avec le lieutenant de vaisseau Alexandre Vassilievitch Vyroubov, Raspoutine est prié de donner son avis sur l'avenir du futur jeune ménage. Après s'être concentré, selon son habitude, il déclare, à regret, qu'il ne voit rien de clair dans l'union projetée.

Malgré cet avertissement, le mariage a lieu. Le couple s'installe à Tsarskoïe Selo, dans une petite maison blanche, à trois minutes de marche de la résidence impériale. Une ligne téléphonique reliant la villa au palais permet à Alexandra Fedorovna et à Anna de converser longuement, à distance, en attendant le moment de leur tête-à-tête presque quotidien. Anna avoue bientôt à son amie et protectrice qu'elle n'est pas heureuse. Son mari, qu'elle idéalisait dans ses rêves, est un déséquilibré, un ivrogne et un impuissant qui lui refuse les joies de l'amour conjugal. Après un an et demi de vie commune, le mariage est annulé par l'Église pour non-consommation. Cependant, Anna continue d'habiter Tsarskoïe Selo. Elle est frappée par la justesse des prédictions de Raspoutine qui lui a révélé, au temps de ses fiançailles, le désenchantement dont elle serait tôt ou tard affligée. Désormais, elle est disposée à croire aux moindres paroles du mage. Et la tsarine n'est pas loin de partager sa confiance.

Peu après, la grande-duchesse Anastasia, ayant divorcé du duc de Leuchtenberg, épouse enfin le grand-duc Nicolas Nicolaïevitch. Bien qu'elle ait consenti à cette alliance, l'impératrice, choquée dans ses principes de moralité et de dignité, s'éloigne des deux sœurs monténégrines, qui ont, décidément, la tête trop légère. Cependant, elle conserve toute son estime à l'homme qu'elles lui ont recommandé. D'ailleurs lui aussi, par diplomatie, prend ses distances avec Anastasia et Militza. Son objectif demeure la famille impériale. Souvent, songe-t-il, les grands de cette terre ont des souffrances qui dépassent celles des petites gens. Des bruits circulent dans le public au sujet de la santé chancelante du tsarévitch. On affirme, sous le manteau, qu'il est

atteint d'hémophilie. Cette affection congénitale, transmissible uniquement par les femmes et ne frappant, sauf à de rares exceptions, que les enfants mâles, se traduit par une déficience du processus de coagulation. Le moindre choc suffit à provoquer chez le sujet une hémorragie. Le sang accumulé dans les tissus ou les articulations occasionne des douleurs insupportables. Redoutant d'utiliser la morphine à haute dose, les médecins baissent les bras et attendent la fin de la crise. La reine Victoria d'Angleterre, grand-mère de la tsarine, portait en elle, croit-on savoir, le germe mystérieux de cette maladie. Elle l'a transmis à plusieurs de ses descendantes, dont celle qui allait devenir impératrice de Russie. En apprenant l'hémophilie de son fils, peu de temps après sa naissance, Alexandra Fedorovna a été atterrée. À présent encore, elle se sent coupable devant la Russie entière d'avoir mis au monde un enfant de complexion si fragile. La crainte d'une issue fatale ou d'une invalidité définitive domine ses jours et ses nuits. Elle tremble dès qu'Alexis se cogne le genou ou s'égratigne un doigt. L'incapacité des docteurs les plus éminents à le guérir ou simplement à le soulager la persuade que Dieu seul peut opérer ce prodige. De plus en plus souvent, sa pensée revient à Raspoutine.

Vers la fin du mois d'octobre 1907, alors que la famille impériale s'est installée pour l'automne à Tsarskoïe Selo, Alexis tombe en jouant dans le jardin et se plaint de violentes douleurs à une jambe. En constatant que l'œdème distend sa peau, Alexandra Fedorovna est prise de panique. Les médecins, qu'elle a appelés aussitôt, prescrivent des bains de boue chaude et mettent le garçon au lit. Peine perdue. En désespoir de cause, l'impératrice convoque Raspoutine. Après tout, selon la rumeur, il n'est pas seulement un confident des âmes mais un guérisseur des corps. Il arrive au palais à minuit. L'importance de l'intervention qu'on attend de lui ne le trouble pas. Comme d'habitude, il écarte les médicaments recommandés par les praticiens, s'assied au chevet du lit et prie. Pas une fois, il n'effleure l'enfant de ses mains. Mais il le regarde intensément. Sa méditation est longue, profonde, silencieuse. L'impératrice, les nerfs crispés, se retient de l'interrompre. Peu à peu, Alexis cesse de gémir et se détend. Quand Raspoutine le quitte, le garçon est redevenu tranquille. Est-ce la présence de cet homme barbu, aux yeux fixes, qui a fini par endormir la souffrance du tsarévitch ou faut-il attribuer son apaisement à une évolution normale de la maladie ? Toujours est-il que, le lendemain matin, il sourit à sa mère. L'œdème s'est résorbé de lui-même. Autour du petit lit, les proches crient au miracle.

Cependant, la nouvelle de cet accès d'hémophilie est tenue secrète. Selon les consignes données par le tsar, la santé des membres de la famille impériale doit être à l'abri de toute indiscretion. Mais comment empêcher les domestiques de bavarder ? En ville, quelques

personnes savent déjà que Raspoutine a guéri le tsarévitch. Pour les sceptiques, il s'agit d'un phénomène de magnétisme, de suggestion sur l'esprit du malade. Pour les croyants, Dieu a élu le staretz sibérien comme instrument de sa volonté auprès de l'humanité souffrante. Quant à Raspoutine, il est sincèrement convaincu que les puissances éternelles s'expriment à travers lui lorsqu'il s'efforce de soulager ses semblables. C'est par un acte d'amour envers le patient qu'il lui transmet sa confiance en la guérison et par un autre acte d'amour, cette fois envers le Ciel, qu'il incite le Seigneur à l'aider dans son entreprise salvatrice. En somme, le mouvement de son esprit, à ces moments-là, est double : une plongée dans la conscience de celui qui se livre à lui, et une ascension vers Celui dont tout dépend ici-bas.

Quoi qu'il en soit, la renommée du thaumaturge prend une dimension nouvelle. Lui seul n'en est pas surpris. À dater de ce jour, il se rend souvent au palais. Pour ne pas ébruiter ces visites d'un simple moujik à la famille impériale, les souverains le font monter chez eux par l'escalier de service. Pourtant, les règles de sécurité exigent que son passage soit inscrit sur les registres de chacun des postes de garde avant qu'il puisse accéder aux appartements particuliers. Il arrive d'ordinaire avant le dîner et joue avec Alexis, qui, entre ses malaises, se montre d'un naturel vif et joyeux. L'enfant le prend en affection et lui donne le surnom de Novy, « le nouveau ». Ce sobriquet amuse Leurs Majestés et Raspoutine sera officiellement autorisé à ajouter Novy à son patronyme. Il est d'ailleurs très conscient de l'honneur que lui font l'empereur et l'impératrice en l'accueillant dans leur intimité. Mais il n'en continue pas moins à leur parler avec franchise, avec simplicité, les appelant *batiouchka* et *matouchka* (« petit père » et « petite mère »), selon la coutume paysanne. Par ce comportement rustique, il accentue tout ce qui l'oppose, lui, le représentant des masses russes, aux courtisans frelatés qui grenouillent autour du trône. En causant ainsi, d'égal à égal, avec Leurs Majestés, sans témoins gênants, sans médiateurs compassés, il se dresse en champion de la Sainte-Trinité qui doit assurer la gloire de la Russie : le Tsar, l'Église, le Peuple. Pas de salut, professe-t-il, hors de cette union entre les principes monarchiques et religieux d'une part et, d'autre part, le terroir dans lequel ils plongent leurs racines. Les petites gens sont l'humus nécessaire qui supporte et nourrit l'arbre de l'autocratie orthodoxe.

Alexandra Fedorovna le comprend et l'approuve. D'origine allemande, et ayant accepté d'abandonner le protestantisme par amour pour son fiancé, elle s'est vouée à sa nouvelle patrie et à sa nouvelle religion avec un enthousiasme de prosélyte. À la faveur de ce changement de pays et de foi, elle s'est voulue plus russe que les Russes d'origine. Ce qu'elle recherche aujourd'hui, comme une

assoiffée, ce n'est pas la Russie qu'on rencontre dans les salons et qui est déflorée, faussée par les manières européennes, mais la vraie Russie, celle des souffrances humbles, des piétés ancestrales, des travaux obscurs, des douces traditions et des superstitions déraisonnables. Son imagerie personnelle s'enchant de troïkas dans la neige, de chansons nostalgiques, de réunions autour d'un samovar dans une isba et de fidèles agenouillés, face à un pope de campagne. Plus sa vision du pays est folklorique, plus elle se sent appelée à l'aimer et à le sauvegarder. Elle est persuadée que les habitués de la cour la dénigrent derrière son dos, alors que l'immense nation russe, encore prisonnière des ténèbres, l'adore et la respecte. Et Raspoutine lui paraît l'authentique messenger de cette Russie-là. À travers lui, elle communie non seulement avec le Dieu de l'Église, mais aussi avec l'épaisseur humaine de la province. Quand elle le voit, barbu, rude et le regard perçant, c'est toute la race russe qui se prosterne devant elle. Elle serait désolée s'il ne portait plus de blouse paysanne et de bottes ou s'il lui parlait le langage raffiné des aristocrates. Très vite, Raspoutine devine l'ascendant qu'il a pris sur elle et s'en réjouit comme d'une victoire. Mais, en même temps, il se sent ému par cette souveraine qui rêve de se rapprocher de ses sujets les plus insignifiants et les plus démunis. Si elle a trouvé en lui un guide, il découvre en elle une amie, une sœur, à la fois fragile et omnipotente. Il se jure de la protéger, de protéger le tsar contre les méchants qui pullulent jusque dans les couloirs du palais. Il en a le moyen puisqu'il tient Dieu dans sa manche.

Cependant, de temps à autre, il quitte la capitale et va se retremper le cœur à Pokrovskoïé. Il y retrouve sa femme, ses enfants, qui l'ont attendu avec patience et le congratulent pour sa bonne mine. Grâce au ciel, dit-il, tout lui réussit. Il s'est fait construire une nouvelle isba, plus vaste et plus belle que l'ancienne, et arbore fièrement une croix pectorale offerte par Nicolas II. Mais, sur ce dernier point, il y a un hic : seuls les prêtres sont autorisés à porter l'insigne sacerdotal. En outre, selon certains commérages de province, le staretz Grégoire se conduirait de façon éhontée avec les paysannes qui écoutent ses prédictions et ses prêches. Averti de ces rumeurs, l'évêque de Tobolsk ordonne une seconde perquisition chez le prétendu mage, en janvier 1908. Une fois de plus, le résultat de l'enquête policière est négatif. On ne peut décidément rien reprocher à Raspoutine, sinon de se faire passer pour un guérisseur et de succomber parfois au démon de la chair, tout en louant Dieu. D'ailleurs il est maintenant, dit-on, si proche du trône qu'il serait maladroit de l'inquiéter.

Comme pour étayer cette information, l'évêque Théophane en personne, devenu entre-temps confesseur de la famille impériale, se rend à Pokrovskoïé, mandaté par la tsarine. Arrivé au printemps de

1908, il passe quinze jours au domicile de son protégé, va saluer le staretz Macaire dans sa retraite, près de Verkhotourié, et, après avoir eu de longues conversations avec les deux hommes, se persuade que Raspoutine mérite sa réputation de sainteté. Au cours de leurs entretiens, Grégoire a bien pris soin de lui raconter que non seulement il a vu la Sainte Vierge, mais que les apôtres Pierre et Paul lui sont apparus pendant qu'il labourait son champ. Revenu à Saint-Pétersbourg, Théophane fait à Alexandra Fedorovna le compte rendu de son voyage et lui confirme la pureté des mœurs et le don de seconde vue de Raspoutine. Il se déclare certain que le très pieux Grégoire a été choisi par Dieu pour réconcilier définitivement le tsar et la tsarine avec la nation russe.

Lorsque Raspoutine réintègre la capitale, il est reçu à bras ouverts au palais. Dans plusieurs salons de la ville, cela va jusqu'au délire. Logé chez Olga Lokhtina, dont il continue à honorer la couche, Grégoire est l'objet d'un véritable culte de la part des femmes du monde exaltées qui fréquentent la maison. Il y a, parmi elles, des personnalités proches du couple impérial, et même des officiers de la garde enclins au mysticisme. Toutes et tous entourent le staretz d'une déférence frisant l'idolâtrie. Ses moindres paroles sont pour eux des perles tombées de l'au-delà. Il ne manque de rien, bien qu'il ne demande d'argent à aucun de ses adeptes. On lui en donne spontanément pour le plaisir de racheter ses fautes, comme on se paie un cierge à l'église. Tantôt cinq roubles pour ses pauvres, tantôt cinq cents roubles pour lui-même. Les poches pleines et le front serein, il remercie ses généreux disciples par des prédictions nébuleuses et des commentaires enflammés de l'Évangile.

À côté du cercle mystique d'Olga Lokhtina, se développe maintenant un autre groupe d'adoratrices autour d'Anna Vyroubova. Parfois, les deux compagnies se réunissent pour entendre le prophète. Ayant assisté à l'une de ces séances, le prince Nicolas Jevakhov, adjoint du haut procureur du Saint-Synode, est frappé par l'admonestation paternelle du mage : « Pourquoi êtes-vous ici ? s'écrie Raspoutine. Pour me voir ou pour apprendre comment vivre en ce monde afin de sauver son âme ? » Il continue en adjurant ses ouailles de sortir le dimanche, après la messe, de marcher longtemps dans la campagne, puis de s'arrêter et de lever les yeux vers le ciel : « Et tu sentiras alors de tout ton cœur que tu n'as qu'un seul Père, notre Seigneur Dieu ; que Dieu seul a besoin de ton âme. Et c'est à Lui seul que tu voudras la donner. Lui seul te défendra et te viendra en aide... » Après cette communion avec le Très-Haut, l'homme et la femme pourront revenir, purifiés, à leurs occupations quotidiennes dans la société : « Alors toutes tes œuvres terrestres se transformeront en œuvres divines et tu sauveras ton âme non par la pénitence, mais

en travaillant à la gloire de Dieu^[9]. » Rien de bien nouveau là-dedans. Mais Raspoutine a un regard et une voix qui remuent les entrailles de l'assistance. Et puis il insiste sur la nécessité d'atteindre soi-même, par la prière, à une béatitude qui exclut les références aux obligations morales. En somme, pour lui, tout est permis à partir du moment où le croyant s'abandonne à l'extase. Les règles de conduite peuvent être transgressées pour peu qu'un élan spirituel, ou même physique, vous propulse, hors de toute conscience, vers un état de pâmoison supérieure.

Cet idéal élastique séduit les fidèles de Raspoutine, trop heureux de conjuguer leurs appétits sensuels avec les aspirations religieuses qui les habitent. À travers lui, ils s'épanouissent dans l'illusion que Dieu aime avant tout le repentir de ses créatures. Or, pour qu'il y ait repentir, il faut qu'il y ait péché. De là à prétendre que le péché est voulu par Dieu, il n'y a qu'un pas, aisé à franchir. Selon la leçon de Raspoutine, la faute est offerte par Dieu, approuvée par Dieu. Pour Lui plaire, il importe de tomber le plus bas possible et de se confesser ensuite, en se relevant avec humilité. Oh ! la sainte joie du remords ! Si le Mal n'existait pas, le Bien n'aurait aucune saveur. Grâce à cette nouvelle Bible des déchéances humaines et de leur pardon, Raspoutine se considère comme l'initiateur d'une alliance entre les fruits de la terre et les lumières du Ciel. À l'opposé des prêtres qui morigènent et maudissent au nom du Christ, il prétend concilier ce qui, avant lui, était inconciliable.

Qu'il se trouve à Saint-Petersbourg ou à Pokrovskoïé, il est le même homme. Mais, dans son village, il laboure et enseme la glèbe, alors qu'en ville il laboure et enseme les âmes. Dans les deux cas, pense-t-il, c'est Dieu qui guide son geste d'honnête cultivateur. Il est donc normal que ceux qu'il éclaire par sa parole l'hébergent, le nourrissent et l'aident à vivre sans qu'il ait besoin ni de travailler, ni de mendier, ni de voler. Peu à peu, un mythe érotico-religieux s'est créé autour de sa personne. On raconte qu'il a non seulement le pouvoir de soulager les consciences, mais aussi celui de contenter les chairs assoiffées d'amour. La rumeur publique lui attribue un sexe de dimensions exceptionnelles. Membré comme un satyre, il a, disent les dames qui ont bénéficié de ses faveurs, un cœur de saint.

Avec les mois qui passent, il décide de soigner davantage sa mise. Il pourrait renoncer à ses habits de moujik, mais à quoi bon ? Il sait, d'instinct, qu'il perdrait ainsi la moitié de son influence sur la petite société qui cultive sa compagnie. Tous ces gens prétendent évolués sont trop heureux de côtoyer un starets à l'allure pittoresque et au langage dru pour qu'il les déçoive en changeant de tenue. Simplement, il porte à présent une blouse russe en soie, serrée à la taille par une belle ceinture, un pantalon noir bouffant de bonne coupe et des bottes

neuves. Ces légères concessions à l'élégance vestimentaire n'entament en rien la dévotion qu'on lui témoigne. Peut-être même en est-elle bizarrement accrue. On n'a plus peur qu'il ne salisse le tissu des fauteuils en s'asseyant ! Il est à la fois civilisé et barbare. Que souhaiter de plus chez un « homme de Dieu » ?

IV

PREMIERS SCANDALES

Le tsar est perplexe. Sans partager les élans mystiques de sa femme, il est sincèrement religieux et croit que les sermons et les prophéties de Raspoutine lui sont dictés par Dieu. En outre, depuis le brusque rétablissement d'Alexis, il ne doute plus que le staretz possède un exceptionnel talent de guérisseur. Pourquoi, dans ces conditions, se passerait-on de ses services ? Néanmoins, tant d'inquiétantes rumeurs circulent à Saint-Pétersbourg et en province sur cet homme énigmatique et providentiel que Nicolas II veut en avoir le cœur net. Il charge le général Dediouline, commandant du palais, et son aide de camp, le colonel Drenteln, de soumettre Raspoutine à un interrogatoire courtois mais serré et de lui donner leur avis sur le personnage. Les deux enquêteurs s'acquittent de leur mission avec une scrupuleuse minutie. Sans brusquer Raspoutine, ils le retournent sur le gril. Très vite, leur opinion est faite. Dediouline confie au tsar que, au cours de leur conversation avec le staretz, ils ont eu l'impression d'avoir affaire à « un moujik rusé et faux », qui utilise son pouvoir de suggestion pour berner ses disciples. Afin d'étayer ce diagnostic, Dediouline, à l'insu de Nicolas II, demande au général Guerassimov, chef de l'Okhrana^[10], de surveiller Raspoutine à Saint-Pétersbourg et de recueillir des informations sur lui à Pokrovskoïé. Les rapports des agents secrets dépêchés sur place sont formels : il s'agit d'un imposteur, d'un pseudo-prophète, incapable de résister à ses instincts sexuels. Il aurait débauché des jeunes filles et des femmes mariées dans son village et, à Saint-Pétersbourg, se rendrait aux bains publics avec des créatures de petite vertu. Excellent homme en paroles, il serait, en réalité, un bouc de la pire espèce. Guerassimov fait part de ses conclusions à son supérieur direct, le ministre de l'Intérieur Stolypine, qui est également président du Conseil. Stupéfié par ces révélations, Stolypine se précipite à Tsarskoïe Selo afin d'ouvrir les yeux de Nicolas II sur la véritable nature du pieux Grégoire. D'abord gêné, le tsar ne tarde pas à se raidir dans la mauvaise humeur. Refusant d'entendre la liste des méfaits de Raspoutine, il énonce soudain d'une voix tranchante : « N'aurions-nous pas le droit, l'impératrice et moi, d'avoir nos propres relations, de voir qui bon nous semble^[11] ? » La cause est entendue. Stolypine se retire, douché. Mais, loin de s'avouer vaincu, Guerassimov renforce la surveillance policière autour du staretz, découvre d'autres détails sur sa vie dissolue et incite Stolypine à faire reléguer l'indésirable en Sibérie. Ordre est donné d'arrêter Grégoire à la gare de Saint-Pétersbourg la

prochaine fois qu'il reviendra de Tsarskoïe Selo. Or, si Guerassimov a des espions habiles, Raspoutine a les siens. Sans attendre qu'on lui mette la main au collet, il prend les devants et part, de son propre chef, pour Pokrovskoïé.

Terré dans son village, il attend que la tempête, là-bas, s'apaise. Pour se distraire, il décore son intérieur, « comme en ville », et affiche partout, sur les murs, des photographies le montrant en compagnie des personnages les plus en vue de l'empire. Par chance, il semble bien qu'on ait oublié ses frasques en haut lieu. Sans doute est-ce le tsar qui a ordonné à la police de suspendre la surveillance. À l'opposé, Stolypine, qui a suggéré à Leurs Majestés de ne plus recevoir le staretz, voit son crédit auprès du souverain sensiblement compromis. On ne le reçoit plus que de loin en loin, on lui bat froid, on ne tient aucun compte de ses mises en garde.

Reprenant du poil de la bête, Raspoutine rentre à Saint-Pétersbourg dès le début de 1909, demande une audience à Stolypine et lui expose ses doléances : il n'a rien à se reprocher, les enquêteurs ont été abusés par des calomnies, son dévouement à l'Église et à la famille impériale est sans tache... Soucieux de ne pas mécontenter davantage le tsar, Stolypine fait rédiger un rapport mi-figue mi-raisin et clôt provisoirement le dossier.

Remis en selle, Raspoutine songe à profiter de la mort récente du père Jean de Cronstadt pour participer activement aux affaires religieuses du pays et appuyer la carrière des ecclésiastiques dont l'amitié lui est acquise. Au premier rang de ces alliés de choix, figure le hiéromoine Iliodore. Celui-ci, installé à Tsaritsyne, s'est mis dans un mauvais cas en attaquant le gouvernement de la province, les autorités locales et la noblesse, qui selon lui, par leur excessive tolérance, font le jeu des juifs, des francs-maçons et des révolutionnaires de tout acabit. En punition de ces excès de langage, le Saint-Synode le déplace à Minsk où son audience sera moins grande. Il n'en faut pas plus pour que Raspoutine prenne sa défense. Dans son indignation « fraternelle », il va même jusqu'à plaider la cause de ce trop fougueux partisan du conservatisme auprès de Nicolas II. Ayant rencontré Iliodore chez Anna Vyroubova, le tsar consent à ce qu'il regagne Tsaritsyne, d'où il a été chassé par ses supérieurs hiérarchiques.

Victoire pour Iliodore, mais aussi pour Raspoutine. Sûr de son impunité en toute circonstance, ce dernier se réjouit d'accompagner à Pokrovskoïé, en mai 1909, une petite équipe d'admiratrices : Anna Vyroubova, M^{me} Orlova et une certaine M^{me} S., qui n'a pas été identifiée. C'est l'impératrice qui a eu l'idée de déléguer ces dames au-dessus de tout soupçon pour la renseigner sur la vie du saint homme à la campagne. Or, émoustillé par tant de présences féminines, il se permet de lutiner M^{me} S. au cours du voyage. Dès son retour, la

victime des attouchements du staretz écrit à l'impératrice pour se plaindre d'avoir été violée. Immédiatement, Anna Vyroubova et M^{me} Orlova s'inscrivent en faux contre cette accusation infamante. Leur séjour à Pokrovskoïé s'est déroulé, disent-elles, dans une atmosphère à la fois bucolique et sanctifiante. Elles ont écouté les prédications du « père Grégoire », chanté des psaumes, rendu visite aux « frères » et aux « sœurs », dormi « dans une assez grande pièce, à l'étage, sur des paillasses posées par terre^[12] ». Soulagée, l'impératrice décide d'ignorer la dénonciation d'une nymphomane.

Peu après cet intermède, Raspoutine se rend, avec l'évêque Hermogène, à Tsaritsyne, chez Iliodore. Le hiéromoine les reçoit avec tous les honneurs imaginables. Il invite même le « staretz Grégoire » à se présenter devant ses propres ouailles réunies à l'église et proclame : « Mes enfants, voici votre bienfaiteur ! Remerciez-le ! » À ces mots, toute l'assistance se prosterne, front contre terre. On se presse autour du « bienfaiteur », on l'abreuve de paroles d'adoration, on lui baise les mains comme s'il s'agissait de reliques. Et il accepte ces hommages avec émotion et gratitude. Le soir même, il écrit une lettre à Leurs Majestés pour les informer, dans son charabia, de l'accueil triomphal qu'il a reçu à Tsaritsyne : « Très chers papa et maman, des mille [des milliers] de gens me courent après... Il faut donner une metre [une mitre] au petit Iliodore^[13]. »

Puis il quitte Tsaritsyne pour Pokrovskoïé. Cette fois, Iliodore l'accompagne. En route, Raspoutine, mis en confiance, lui parle de l'ascendant qu'il a pris sur la gent féminine en général et sur la famille impériale en particulier. À l'appui de ses dires, il exhibe, à Pokrovskoïé, les lettres de la tsarine et des grandes-duchesses. Elles sont si étonnantes dans leur abandon et leur naïveté qu'Iliodore n'en croit pas ses yeux. La tsarine, qui a trente-sept ans, écrit : « Mon inoubliable ami et maître, sauveur et conseiller, combien ton absence me pèse ! Mon âme ne trouve la paix et je ne me sens détendue que lorsque toi, mon maître, tu es assis à mes côtés, que je te baise les mains et que je pose ma tête sur ta sainte épaule. Ô combien je me sens alors légère et je n'ai qu'un seul désir : m'endormir pour l'éternité sur ton épaule et dans tes bras... Reviens vite. Je t'attends et je souffre sans toi... Celle qui t'aime pour l'éternité. M[aman]. »

Olga (quatorze ans) écrit de son côté : « Mon inappréciable ami, je me souviens souvent de toi et de tes visites chez nous où tu nous parles de Dieu. Tu me manques beaucoup et je n'ai personne à qui confier mes chagrins, et de chagrins, il y en a tellement, tellement !... Prie pour moi et bénis-moi. Je te baise les mains. Celle qui t'aime. Olga. »

Et Tatiana (douze ans) : « Cher et fidèle ami, quand donc reviendras-tu ici ? Vas-tu rester enfermé longtemps à Pokrovskoïé ?...

Arrange-toi pour revenir le plus vite possible : tu peux tout, Dieu t'aime tellement !... Sans toi, c'est triste, triste... J'embrasse tes saintes mains... Toujours à toi. Tatiana. »

Marie (dix ans) se plaint, elle aussi, de l'absence du père Grégoire : « Le matin, dès le réveil, je prends sous l'oreiller l'Évangile que tu m'as offert et je l'embrasse. Je sens comme si c'était toi que j'embrassais. »

Même Anastasia (huit ans) y va de sa déclaration : « Je te vois souvent en rêve et toi, est-ce que tu me vois en rêve ? Quand donc arriveras-tu ? Quand est-ce que tu nous réuniras dans notre chambre pour nous parler de Dieu ?... J'essaie d'être bien sage, comme tu l'as dit. Si tu restes toujours avec nous, je serai toujours sage. Anastasia^[14]. »

Quant au petit Alexis (cinq ans), il se contente d'envoyer au devin des feuilles de papier avec la lettre « A » (son initiale) tracée malhabilement au centre de la page et agrémentée de fléchettes.

Raspoutine est fier d'étaler devant Iliodore ces preuves d'amour de la famille impériale. Iliodore se confond en commentaires émerveillés. Décidément, pense-t-il, l'ami Grégoire est soit un envoyé du ciel, soit un génial usurpateur. Dans les deux hypothèses, il mérite qu'on le salue bien bas. Ces lettres brûlent les doigts du hiéromoine. Il les palpe, il les hume. Demande-t-il à Raspoutine de lui en remettre quelques-unes en cadeau ou les dérobe-t-il dans l'idée qu'elles pourront lui servir un jour ? Toujours est-il qu'elles finissent dans sa poche.

Après plus d'une semaine passée à Pokrovskoïé, les deux compères repartent de conserve pour Tsaritsyne. Là, Raspoutine prononce plusieurs prêches et fait une distribution de menus présents aux fidèles rassemblés dans le monastère du Saint-Esprit. Au préalable, il les a avertis que tout objet venant de ses mains aurait un sens caché. « Selon ce que chacun recevra, telle sera sa vie plus tard ! » dit-il. Les assistants se pressent et se bousculent pour être servis par le saint homme. Celui qui est gratifié d'un mouchoir se prépare à verser des larmes, celui à qui échoit un morceau de sucre songe que la vie lui sera douce, les jeunes filles à marier s'arrachent les bagues de pacotille que leur offre le staretz et se désolent s'il leur tend une petite icône, signifiant qu'elles vont prendre le voile.

Quand il quitte la ville, le 30 décembre 1909, deux mille personnes l'accompagnent en procession jusqu'à la gare. De la plate-forme de son wagon, il adresse à la foule un discours d'adieux. On pleure, on agite les mains dans sa direction. Jamais il ne s'est senti plus puissant, ni plus aimé. Iliodore bénit le train avant le dernier tintement de cloche. Mais, ce faisant, il se demande si son grand ami n'est pas sur le point de prendre trop d'importance, ce qui finirait par nuire au prestige du clergé officiel. De son côté, Raspoutine, avec son flair habituel, devine

que sa popularité empiète sur celle de ces mêmes ecclésiastiques qui ont commencé par tout miser sur lui. Tant pis, il ne peut plus revenir en arrière. Dieu a tracé sa route entre les églises, les monastères, les berceaux et les tombes. Il doit poursuivre, sans dévier d'une ligne, le destin qui lui a été assigné de tout temps par le Très-Haut. S'il trébuche un jour, ce sera avec l'assentiment du Ciel.

Pourtant, revenu à Saint-Pétersbourg, il s'inquiète de sentir que le vent a tourné. Les accusations fusent de toutes parts. Deux femmes, Khionia Berladskaïa et une certaine Elena, se rendent auprès du doux et modeste évêque Théophane, à l'Académie de théologie, afin de se plaindre des débordements lubriques du staretz. Khionia Berladskaïa prétend même, en jurant sur l'Évangile, que Raspoutine a abusé d'elle dans un wagon de chemin de fer. Comme elle s'était confessée à lui de ses fautes, il a prié avec elle, puis l'a renversée et l'a possédée en affirmant qu'il agissait ainsi pour la délivrer des forces obscures. Théophane a déjà entendu à plusieurs reprises ce genre de récriminations au sujet de son protégé. Ayant convoqué le coupable, il le somme sèchement de s'expliquer, refuse d'écouter ses excuses embarrassées et lui reproche d'avoir trahi sa confiance. Après quoi, il sollicite une audience du tsar.

Ce n'est pas le tsar qui le reçoit, mais la tsarine. Elle est flanquée de l'inévitable Anna Vyroubova. « Je parlai pendant une heure, racontera Théophane, et tentai de démontrer que Raspoutine était dans un état d'égarément spirituel. » Mais Alexandra Fedorovna, tout en se disant attristée par ces révélations, continue de penser que les erreurs de Grégoire ne l'empêchent pas d'être un saint authentique. Simplement, il l'est à sa manière. Au lieu de s'élever par l'absence de péché, il s'élève par la connaissance même du péché. Alors que les autres staretz oublient qu'ils sont des hommes à force de prières, lui reste un homme, avec toutes ses faiblesses, tous ses vices, aussitôt rachetés par l'extase. Il est donc proche des créatures imparfaites que nous sommes, proche du peuple russe, proche de la vérité russe et, loin d'offenser Dieu, il le sert dans les ténèbres comme dans la lumière.

Devant cette obstination, Théophane se retire, consterné, et décide de rejoindre le clan des ennemis déclarés de Raspoutine. Ils sont nombreux et divers. Le moment leur semble venu d'agir. Une campagne de presse s'organise avec la bénédiction de l'archimandrite. Elle est conduite par deux monarchistes de droite, Tikhomirov, expopuliste, rédacteur en chef des *Nouvelles moscovites*, et Novosselov, professeur à l'Académie de théologie de Moscou. Mais, pour donner plus de poids à leur protestation, les adversaires du staretz jugent indispensable d'y associer les mouvements de gauche. Le fondateur du parti octobriste, président de la troisième Douma, Goutchkov, prend la

tête des intellectuels libéraux hostiles à l'influence grandissante du mage. Déclenchée dans *Les Nouvelles moscovites*, où Novosselov accuse Raspoutine d'être un charlatan qui déshonore la famille impériale, l'attaque est relayée et renforcée par *La Parole*, organe de la formation politique des K.D.^[15]. Cette dernière feuille publiée, entre le 20 mai et le 26 juin 1910, une série de dix articles de Goutchkov, signés S.V. Sous le couvert de ces initiales, le fougueux député dénonce les turpitudes du « staretz pervers », donne le nom de ses victimes et expose la théorie raspoutinienne, selon laquelle l'acte de chair ne constitue nullement un péché mais représente un excellent moyen d'accéder à la béatitude religieuse. Au passage, l'auteur souligne les relations équivoques de Raspoutine avec l'extrême droite et les « milieux dynastiques », autrement dit avec la famille impériale.

Affolé, Raspoutine se tourne vers ses amis pour implorer leur aide. Dès la parution de l'article de Novosselov dans *Les Nouvelles moscovites*, les « croyants de Tsaritsyne », poussés par Iliodore, s'élèvent dans un « message » contre les calomnies répandues par la presse sur le « bienheureux staretz Grégoire », lequel présente incontestablement « tous les signes de l'élection divine ». Sollicité à son tour de voler au secours du « martyr », Hermogène, lui, est plus réticent. Ayant reçu les confidences de l'évêque Théophane et s'étant intéressé aux diatribes des journaux, il n'est pas loin de penser que les détracteurs sont dans le vrai. Mais le reconnaître serait s'aliéner la bienveillance de Leurs Majestés. Prudent, Théophane garde le silence.

Cependant, même parmi les proches du trône, « l'affaire » soulève des remous. La nurse du petit Alexis, Marie Vichniakova, se plaint à la tsarine que Raspoutine l'a « souillée » dans sa chambre, au palais, et qu'il a des « liaisons » avec d'autres femmes. Indignée par ces clabauderies ancillaires, l'impératrice la punit par une mise en congé de deux mois. Mais une demoiselle d'honneur de Sa Majesté, Sophie Tioutcheva, est également troublée. Elle s'étonne des familiarités de Raspoutine envers les jeunes grandes-duchesses, auxquelles il rend fréquemment visite dans leur chambre, le soir, bavardant et riant avec elles alors qu'elles sont en chemise de nuit. N'y a-t-il pas là un danger pour les filles du couple impérial ou, du moins, un manquement à la dignité de leur état ? En entendant ce nouveau reproche à l'égard du « saint homme », Alexandra Fedorovna se fige dans une attitude de réprobation hautaine et refuse de répondre. Du coup, Sophie Tioutcheva, qui a du caractère, s'adresse au tsar pour lui exprimer ses doutes sur la pureté des intentions du staretz. « Alors, vous aussi vous ne croyez pas à la sainteté de Grégoire Efimovitch ? soupire Nicolas II. Et que diriez-vous si je vous confiais que je n'ai survécu à ces années difficiles que grâce à ses prières^[16] ? » Même réaction de Leurs Majestés lorsque la sœur aînée de la tsarine, la grande-duchesse

Élisabeth, essaie d'alerter Alexandra Fedorovna sur les insinuations fâcheuses qui, à cause de Raspoutine, éclaboussent la couronne. Coupant la parole à la visiteuse, l'impératrice laisse tomber dédaigneusement : « Ce sont là les calomnies habituelles contre ceux qui vivent comme des saints ! » À l'exemple de la nurse Vichniakova, la demoiselle d'honneur Tioutcheva est éloignée du palais, par mesure disciplinaire, pour deux mois. Elle concevra un tel dépit de cette sanction injustifiée qu'elle ne tardera pas à donner sa démission et racontera partout qu'elle a été licenciée parce qu'elle a voulu dévoiler aux souverains les privautés du staretz Grégoire avec les grandes-duchesses.

Afin de renforcer le camp de ses alliés dans la lutte contre les puissances hostiles, Raspoutine se rend à Saratov et tente de circonvenir le pieux Hermogène. Pour le convaincre de ses bonnes intentions, il lui demande de le préparer à la prêtrise. L'évêque charge Iliodore de cette mission délicate. Mais Raspoutine se révèle vite incapable d'apprendre par cœur le texte des prières et les passages essentiels de l'Évangile. Il traduit tout dans son propre langage, sans se soucier des improvisations et des pataquès, si bien que son instructeur renonce à prolonger l'expérience. Pour se consoler de cet échec, Raspoutine se fait photographe en habit de prêtre, avec soutane mais sans croix pectorale, aux côtés d'Hermogène et d'Iliodore.

Néanmoins, quelques mois plus tard, un premier désaccord oppose le même Iliodore au « staretz aimé de Dieu », et ce à propos de Léon Tolstoï qui a été excommunié en 1901 pour ses attaques contre l'Église orthodoxe. À la mort de l'écrivain, le 7 novembre 1910, Iliodore envoie un télégramme à Nicolas II pour exiger qu'on prononce l'anathème contre ce faux chrétien. Or, c'est Raspoutine qui lui répond, à la place de Sa Majesté : « Télégramme trop sévère, Tolstoï emmêlé dans les idées. Faute aux évêques, l'ont mal aimé. Toi aussi, tes propres frères te critiquent. Prends la peine de réfléchir^[17]. » Au lieu d'obéir à ce sage conseil, Iliodore installe, dans une salle de son monastère, un portrait de Tolstoï sur lequel les pèlerins sont invités à cracher jusqu'à ce que les traits du modèle disparaissent sous des coulées de salive. Mis au courant de ces outrages envers la mémoire du défunt, Raspoutine s'en attriste. Il a toujours admiré Tolstoï. Non comme romancier, bien sûr – il n'a rien lu de lui –, mais comme prédicateur religieux. Il lui semble qu'une affinité spirituelle existe entre lui et l'auteur de *La Guerre et la Paix*, car ni l'un ni l'autre n'ont besoin de l'entremise des prêtres pour communiquer avec le Christ.

Comme Iliodore persiste à vitupérer les autorités gouvernementales, et par contrecoup le régime, dont la mollesse, estime-t-il, livre la Russie aux révolutionnaires, aux francs-maçons, aux « youpins » et aux athées, Stolypine décide de l'évincer de

Tsaritsyne, où il se comporte en roitelet, pour l'installer dans le monastère de Novossil, dépendant de l'évêché de Toula. Aussitôt, Raspoutine intervient auprès du tsar afin que son ami le hiéromoine soit maintenu dans sa ville de prédilection. Mais voici que Stolypine, excédé par toutes ces intrigues, revient à son désir d'écarter Raspoutine lui-même de Saint-Pétersbourg, où sa présence agite trop l'opinion publique. Il en parle au tsar, qui l'écoute avec flegme. Au récit de certaines scènes inconvenantes dans les bains, Nicolas II a même un sourire méprisant et rétorque : « Je sais ; là aussi il prêche les Saintes Écritures. » Puis il conseille à Stolypine de rencontrer le staretz tête à tête, pour se faire une idée personnelle de sa valeur.

L'entrevue a lieu et le ministre découvre, en face de lui, un homme roublard et buté, qui cite à tout propos la Bible, remue les mains en marmonnant dans sa barbe, se proclame innocent des horreurs qu'on lui reproche et se compare, dans son humilité, à une « petite miette ». « Je sentais naître en moi un invincible dégoût, confiera Stolypine au député Rodzianko. Cet homme avait une grande force magnétique et produisait sur moi une profonde impression morale, fût-elle celle de la répulsion. M'étant dominé, je donnai de la voix et lui jetai qu'avec les documents en ma possession je tenais son sort entre mes mains. » Enfin, ayant menacé Raspoutine de le traîner en justice, Stolypine lui suggère, pour éviter le scandale, de retourner à Pokrovskoïé et de ne plus revenir à Saint-Pétersbourg.

Mis au pied du mur, Raspoutine implore, une fois de plus, la protection des souverains. On la lui promet, mais, lui semble-t-il, plus par pitié que par conviction. Rassuré par la tsarine, il ne se sent pourtant pas en sécurité. Il a réuni tant de monde contre lui ! D'abord les évêques traditionnels, qui voient leur autorité morale ébranlée par un illuminé. Puis certains membres de la famille impériale et de nombreux courtisans, inquiets à l'idée qu'un moujik puisse inciter Leurs Majestés à s'appuyer sur le peuple au lieu de se fier, comme autrefois, à l'aristocratie. Même suspicion dans l'administration et la police, qui décèlent dans cette connivence entre le tsar et un paysan une menace contre le bon fonctionnement de la machine bureaucratique. Enfin, les milieux libéraux, trop heureux de pouvoir, à cette occasion, dénoncer, par-delà Raspoutine, toutes les tares du régime.

Malgré l'accumulation des nuages au-dessus de sa tête, le staretz Grégoire veut croire qu'il a encore assez d'influence au palais pour intervenir en faveur de ses amis. Stolypine jurant toujours de priver Iliodore de son fief de Tsaritsyne pour l'expédier dans un autre monastère, Raspoutine se fait le champion du hiéromoine « persécuté ». Mais la manœuvre échoue. L'enquêteur spécial envoyé sur les lieux à l'initiative du tsar revient avec des rapports accablants,

tant sur l'intolérance aveugle d'Iliodore que sur les exploits sexuels de Raspoutine. Nicolas II finit par admettre que Stolypine a raison, qu'il faut laisser les passions se calmer et que, dans l'intérêt de tous, il serait nécessaire d'éloigner Raspoutine pendant quelques mois. Assailli par ses ennemis, conseillé par ses amis, Raspoutine se résigne à quitter la capitale pour entreprendre un pèlerinage à Jérusalem. Là du moins, pense-t-il, nul ne s'avisera de l'espionner. Et cette visite en Terre sainte servira encore sa réputation de piété parmi les populations de l'ingrate Russie.

V

JÉRUSALEM

Pour se préparer à la révélation suprême des Lieux saints, Raspoutine se rend d'abord à la laure de Kiev, inspecte les grottes sacrées et écoute les cantiques dans les différentes églises en essayant d'échapper, dit-il, à « la vanité du monde ». Puis il gagne Odessa et embarque sur un bateau à vapeur parmi six cents pèlerins de Russie. En mer, il admire le jeu des vagues, à perte de vue, ce qui le ramène à l'idée de la présence divine dans tous les spectacles de la nature. Ces méditations, d'une pompeuse naïveté, il les consigne dans des lettres écrites en galimatias et destinées à Anna Vyroubova. Ainsi est-il sûr de n'être pas oublié pendant son absence. Et, en effet, Anna Vyroubova lit les messages aux autres admiratrices du saint homme, qui les recopient et les répandent pieusement autour d'elles. L'ensemble de ces banalités amphigouriques, une fois corrigé et remanié, sera édité, en 1916, sous la forme d'une plaquette de luxe, intitulée *Mes pensées et mes réflexions*. Sans cesser de commenter son voyage pour les chères adeptes qu'il a laissées à Saint-Petersbourg, Raspoutine visite Constantinople, fait ses dévotions dans la basilique Sainte-Sophie, se recueille devant la chaire de saint Jean l'Évangéliste et les ossements de saint Efim, reprend le bateau pour Smyrne, Rhodes, Tripoli, Beyrouth et débarque enfin à Jaffa, où vécut le prophète Élie. Son impatience est grande d'arriver à Jérusalem. En approchant du Saint-Sépulcre, il ne peut retenir les bondissements de son cœur devant « ce tombeau qui est, écrit-il, un tombeau d'amour ». Son émotion se renforce sur le Golgotha, au jardin de Gethsémani, dans tous les lieux dont Jésus foula le sol avant de mourir crucifié. Il assiste aux cérémonies des Pâques orthodoxes. « Que Dieu me donne une bonne mémoire afin que je n'oublie jamais cet instant ! s'exclame-t-il. Quel croyant deviendrait chaque homme, même s'il ne restait ici que quelques mois ! » Une semaine auparavant, ce sont les catholiques qui ont célébré leurs Pâques à Jérusalem. Nationaliste jusque dans la religion, Raspoutine note sévèrement que les fidèles de l'Église romaine ont l'air moins fervents et moins gais, lors de ces manifestations de piété, que ceux de l'Église russe. « Les catholiques ne paraissent pas du tout joyeux, affirme-t-il, alors qu'à nos fêtes l'univers entier et même les animaux se réjouissent. Oh ! que nous sommes heureux, nous autres orthodoxes, et que notre foi est belle, plus belle que toutes les autres ! Les visages des catholiques demeureraient moroses pendant le jour de Pâques, c'est pourquoi je pense que leurs âmes ne se réjouissent pas véritablement non

plus^[18]. » Cependant, il adresse une critique au clergé de Russie : « Nos évêques sont tous instruits et officient avec magnificence, mais ils ne sont pas simples d'esprit. Or, le peuple ne suit que les simples d'esprit. » En formulant cette maxime, c'est évidemment à lui-même qu'il pense. À Jérusalem plus encore qu'à Saint-Petersbourg, il est persuadé que l'humilité seule peut amender l'âme du chrétien. Dieu déteste l'orgueil et pardonne tout à la simplicité. Pour accéder à Lui, il faut redevenir vulnérable et ignorant comme un enfant qui ne va pas à l'école. Les excès du savoir nuisent à l'exercice de la foi. Une tête bien garnie ne vaut pas un cœur nu et sincère.

En recevant ces préceptes d'un évangélisme primitif, les émules de Raspoutine se délectent. À leur tête, Anna Vyroubova continue de proclamer la rayonnante sainteté du starets Grégoire. Elle informe l'impératrice des actes et des pensées de l'absent. Grâce à son entremise, Raspoutine obtient du tsar, à distance, qu'Iliodore soit rétabli dans ses fonctions. En revanche, Stolypine sent son pouvoir chanceler sous les coups de l'extrême droite. Le 22 mars 1911, à la suite de plusieurs différends politiques, le président de la Douma, Goutchkov, démissionne et Rodzianko le remplace. De son côté, le Saint-Synode exige toujours qu'Iliodore quitte Tsaritsyne pour le couvent de Novossil. Le hiéromoine s'y rend à contrecœur, puis s'en échappe, retourne dans sa ville de prédilection et s'enferme dans son monastère. Hermogène le rejoint. Ils sont acclamés par la populace fanatisée qui menace de « tout casser » si on cherche à la priver de ses deux idoles. Sur l'ordre du gouverneur, la troupe cerne les bâtiments religieux et s'apprête à leur donner l'assaut. L'affrontement paraît inévitable. Inquiet des conséquences de cette émeute, le gouverneur en réfère à Nicolas II, lequel conseille au Saint-Synode de revenir sur sa décision et de laisser Iliodore à Tsaritsyne, du moins provisoirement. Averti de cette reculade par les lettres de ses amies, Raspoutine se félicite que son détracteur, Stolypine, ait été désavoué et le Saint-Synode rappelé à l'ordre. En agissant ainsi, juge-t-il, le souverain a répondu avec sagesse au vœu des masses anonymes du pays.

Il y a trois mois et demi qu'il est en voyage. Dans l'intervalle, sa disgrâce a été oubliée. Son long séjour en Terre sainte a même redoré son auréole. Quand il rentre en Russie, au début de l'été 1911, son premier soin est de solliciter une audience de l'empereur et de l'impératrice, qui se trouvent dans leur résidence de Peterhof. Il est reçu avec joie, on écoute dévotieusement le récit de son itinéraire sur les traces du Christ, on l'assure de l'attention bienveillante de toute la famille. Réconforté, il s'installe à Saint-Petersbourg chez un de ses amis, le journaliste Georges Sazonov. Mais il ne tient pas en place. Au mois d'août, il est à Tsaritsyne, où Iliodore fait chanter des hymnes en

son honneur et le comble de présents. Puis il se rend à Saratov, chez Hermogène. L'évêque est moins bien disposé à son égard que le hiéromoine. Il reproche durement à Raspoutine sa vie de débauche, dont les échos continuent à lui parvenir. Malgré le pèlerinage à Jérusalem, il le tient pour un chrétien dévoyé et même dangereux. Il l'accuse de compromettre la dynastie impériale aux yeux de toute la Russie. Indifférent à ces admonestations, Raspoutine estime que, dans cette affaire, l'opinion de l'Église est moins importante que celle du tsar. Or, le tsar lui marque, à plusieurs reprises, sa considération et sa confiance en le consultant sur des choix politiques : Nicolas II songe notamment à remplacer Stolypine et hésite, pour le poste de président du Conseil, entre Witte et Kokovtsev. Qu'en pense le saint homme ? Raspoutine donne son avis et se rengorge. Serait-il aussi utile au pays dans les affaires publiques que dans celles de la religion ? Décidément, depuis sa visite au tombeau du Christ, tout lui réussit.

Là-dessus, le tsar, la tsarine et la cour se transportent à Kiev pour l'inauguration du monument d'Alexandre II, grand-père du souverain. Le 1^{er} septembre 1911, lors d'une soirée de gala au théâtre, des détonations éclatent pendant l'entracte. Un inconnu vient de tirer deux coups de revolver sur Stolypine. Grièvement blessé, celui-ci a la force d'esquisser un signe de croix en direction de la loge impériale et s'écroule. On arrête l'assassin, un certain Bogrov, agent double que la police croit avoir soudoyé alors qu'il est un terroriste convaincu. L'épouvante s'empare de l'assistance. Jusqu'où ira l'audace des tueurs politiques ? Ne vont-ils pas s'attaquer au souverain après avoir abattu son Premier ministre ? Nicolas II est si peu affecté par cet attentat contre Stolypine, dont il était résolu à se séparer prochainement, qu'il ne décommande même pas la suite des réjouissances. Dès le lendemain, il quitte Kiev pour assister aux grandes manœuvres de Tchernigov. En son absence, la tsarine fait revenir Raspoutine, car, dit-elle, lui seul peut préserver l'empereur de la menace constante des révolutionnaires. L'arrivée du staretz soulève l'indignation à la cour. Les proches de la famille impériale acceptent difficilement que, dans des heures aussi graves pour la monarchie, Alexandra Fedorovna mette tout son espoir dans les vaticinations d'un moujik. Elle lui demande de prier pour la vie de l'agonisant. Il s'exécute sans enthousiasme. Dès le 29 août 1911, se trouvant dans la foule sur le passage de la calèche du président du Conseil, il avait été pris d'un tremblement et s'était écrié : « La mort est derrière lui... Elle le suit ! » Cette présomption d'une fin tragique se vérifie point par point. Après quatre jours d'agonie, Stolypine succombe, le 5 septembre, à ses blessures. Il est aussitôt remplacé à son poste par son plus farouche adversaire, Kokovtsev.

Ébranlée par ces événements dramatiques, la famille impériale va

prendre quelques semaines de repos en Crimée et Raspoutine s'y rend à son tour, au début de l'hiver, pour remonter le moral de Leurs Majestés par ses prêches. Entre-temps, Hermogène, devenu membre du Saint-Synode, s'est installé à Saint-Petersbourg. Il y est rejoint, en décembre 1911, par l'impétueux Iliodore. Les évêques, que ce dernier est amené à rencontrer, lui font honte de son amitié pour l'infâme Raspoutine, le fils de Satan. En réalité, depuis longtemps Iliodore n'éprouve plus pour le staretz qu'une admiration intermittente, mêlée de jalousie et de dégoût. Sous des dehors de prévenance, il lui en veut de sa notoriété. Pourquoi faut-il que, malgré sa foi et son éloquence, il soit toujours éclipsé par ce paysan ignare ? Sans oser l'avouer, il n'attend qu'une occasion pour se ranger du côté des ennemis du « père Grégoire ». Or, voici qu'il est mis en présence de Mitia Koliaba, celui-là même que l'impératrice avait distingué jadis comme devin et guérisseur. Ce simple d'esprit, violent et haineux, ne peut pardonner à Raspoutine de l'avoir supplanté dans la faveur d'Alexandra Fedorovna. Il affirme devant Iliodore qu'il possède des preuves de ce que l'impératrice a des rapports sexuels avec le faux prophète. Convaincu par la dénonciation du fanatique, Iliodore se sent appelé à abattre le staretz qu'il a naguère porté aux nues. De partisan, il devient justicier. Désormais, Raspoutine incarne à ses yeux les malices du diable, et son devoir, estime-t-il, est de le terrasser sur les marches du trône. Avec Mitia Koliaba, il tente d'associer Hermogène à un complot religieux et patriotique. L'évêque, qui partage leur aversion pour l'« âme damnée » de l'impératrice, accepte de convoquer Raspoutine dans son appartement de fonction, à la laure de Saint-Alexandre-Nevski, et de lui enjoindre solennellement de se retirer pour toujours en Sibérie.

Raspoutine, qui vient de rentrer de Crimée, répond à l'invitation, non sans méfiance, et se trouve soudain devant un tribunal d'une demi-douzaine de prêtres, présidé par Hermogène, avec à ses côtés Mitia Koliaba et Iliodore. D'entrée, Mitia Koliaba hurle, face à l'accusé : « Mécréant ! À combien de mamans tu as manqué ! Combien tu as offensé de nounous ! Tu vis avec la femme du tsar ! Gredin ! » Et il cherche à le saisir par les parties. Grégoire, terrorisé, se plie en deux et se dérobe, tandis qu'Hermogène, revêtu d'une étole et brandissant un crucifix, jette l'anathème : « Esprit malin ! Au nom de Dieu, je t'interdis de toucher au sexe féminin ! Je t'interdis de pénétrer dans la maison du tsar et d'avoir affaire à la tsarine^[19] ! » Mitia Koliaba et Iliodore joignent leurs vociférations à celles de l'évêque. Furieux, Raspoutine se rue sur eux, les poings levés. Les soutanes volent en tous sens. On échange des horions, des coups de crucifix et des coups de pied au nom du Christ. Rossé et épouvanté, le staretz parvient à s'échapper de la pièce et va chercher refuge chez ses admiratrices, Maria Golovina et Olga Lokhtina. Dès le retour du couple impérial à

Tsarskoïe Selo pour les fêtes de Noël, il se plaint auprès de Leurs Majestés des violences dont il a été l'objet à l'instigation d'Hermogène. Docile aux directives de l'empereur, le Saint-Synode décide de renvoyer l'évêque dans son diocèse. Mais le coupable refuse de partir et demande à être reçu par Nicolas II pour se justifier. L'audience ne lui est pas accordée. Le 17 janvier 1912, pour délit d'insubordination, Hermogène est contraint de quitter Saint-Pétersbourg et de se fixer, en état de disgrâce, dans le couvent de Jirovitsy, diocèse de Grodno. De son côté, Iliodore est assigné à résidence dans le monastère de Floritcheva, diocèse de Vladimir, en qualité de simple religieux.

Malgré les précautions prises pour ne pas ébruiter l'affaire, toute la presse en parle. Les partisans de l'extrême droite soutiennent Hermogène et publient une déclaration contestant au Saint-Synode le droit d'agir aussi brutalement contre un évêque dont le cas aurait dû être, selon les usages canoniques, jugé par un concile. Novosselov lance une brochure : *Grégoire Raspoutine, le Débauché mystique*. Par ordre des autorités, le plomb est détruit et le tirage confisqué. Alors Novosselov insère, dans un quotidien moscovite, un appel solennel au Saint-Synode, dont il déplore la passivité. Le journal est saisi, mais des copies de l'article incriminé se répandent à travers la ville.

Iliodore, qui se cache dans la maison du médecin tibétain Badmaïev, rédige un mémoire intitulé *Gricha*^[20], dans lequel il affirme que Raspoutine appartient à la secte maudite des *khlysty*, qu'il a débauché des dizaines de femmes et de jeunes filles – sans préciser lesquelles – et qu'il sape chaque jour davantage le prestige du tsar. Pour donner plus de poids à l'accusation, il cite intégralement le texte des lettres de la tsarine et des grandes-duchesses qu'il s'est procurées (en les volant ou en les « empruntant ») lors de son passage chez « l'ami Grégoire », à Pokrovskoïé. Après quoi, il se soumet à la décision des autorités ecclésiastiques et part pour le couvent de Floritcheva. Entre-temps, il a pris soin de faire remettre par Badmaïev un exemplaire de son mémoire au commandant du palais, le général Diedouline, et un autre au nouveau président de la Douma, Rodzianko. Des députés prennent connaissance du document. Parmi eux, Goutchkov, dont le ressentiment contre le staretz atteint dès lors la dimension d'une haine mortelle. Il donne une large publicité au pamphlet et à la correspondance impériale qui l'accompagne. Certaines de ces lettres sont authentiques. Mais on en fait circuler d'autres, dans le même style, qui sont de pure invention.

À présent, dans les salons de la capitale, on parle ouvertement des relations intimes entre l'impératrice et le moujik sibérien. Même ceux qui connaissent la tendresse profonde qui unit le tsar et la tsarine commencent à penser qu'il y a peut-être une part de vérité dans ce tissu de calomnies. Les journaux du parti octobriste enfoncent le clou.

On publie des photographies du « père Grégoire » au milieu de ses admiratrices, parmi lesquelles des gens mal intentionnés prétendent reconnaître l'une ou l'autre des grandes-duchesses. Quand la censure, débordée, parvient à faire saisir une feuille, les exemplaires qui ont échappé à la perquisition atteignent des prix fabuleux sur le marché, passent de main en main, sont prétexte à des lectures en petit comité. L'affaire prend des proportions nationales. Les esprits sont divisés. C'est le nouveau jeu à la mode dans les réunions mondaines : pour ou contre Raspoutine, pour ou contre le Saint-Synode, pour ou contre le régime ? La générale Bogdanovitch, dont le salon politique donne le ton à une partie de l'opinion monarchiste, écrit dans son *Journal* : « Ce n'est pas le tsar qui gouverne la Russie, mais le chevalier d'industrie Raspoutine. Il déclare à qui veut l'entendre que ce n'est pas la tsarine qui a besoin de lui, mais "Nicolas". N'est-ce pas horrible ? Et il montre une lettre dans laquelle la tsarine lui assure "qu'elle n'est tranquille que lorsqu'elle s'appuie sur son épaule". » L'impératrice mère elle-même, Marie Fedorovna, alarmée par ces remous nauséabonds autour du palais, convoque le président du Conseil, Kokovtsev, et lui fait part de son désarroi. De tout temps, elle a été hostile aux façons à la fois hautaines et exaltées de sa belle-fille. Maintenant, elle lui reproche de conduire la Russie au désastre. « Ma bru n'aperçoit pas qu'elle est en train de se perdre et de perdre la dynastie, dit-elle. Elle croit de bonne foi à la sainteté d'un traîneur d'aventures et nous, impuissants, nous ne pouvons rien faire pour prévenir une catastrophe qui désormais paraît inévitable. »

En désespoir de cause, Goutchkov décide de vider l'abcès par une intervention radicale de la Douma. Ayant rédigé une motion à laquelle se joignent aussitôt quarante-huit signataires, il interpelle, le 26 janvier 1912, le ministre de l'Intérieur, Makarov, sur la saisie irrégulière des organes de presse hostiles à Raspoutine. Lors de la discussion du budget du Saint-Synode, il pousse plus loin l'invective et s'écrie : « Vous savez quel drame pénible la Russie est en train de vivre !... Au centre de ce drame, se trouve un énigmatique et tragique personnage, une sorte de revenant de l'autre monde, ou le dernier produit des siècles d'ignorance... Par quel moyen cet homme a-t-il accédé à cette position centrale et accaparé une telle puissance que, devant elle, plient les plus hauts dignitaires du pouvoir temporel et spirituel ? »

Outré par l'audace des bavards de la Douma, Nicolas II ordonne qu'il ne soit plus question de Raspoutine pendant les séances de l'Assemblée. Redoutant que cette interdiction ne froisse la susceptibilité des députés et ne déclenche un mécontentement plus grand encore contre la monarchie, le président Kokovtsev met le tsar en garde contre une mesure aussi rigide et lui suggère, comme

d'autres l'ont fait avant lui, de renvoyer l'indésirable dans sa Sibérie natale. Impavide, l'empereur répond : « Aujourd'hui, on exige le départ de Raspoutine et demain on se plaindra d'un autre et on exigera également son départ. » Cependant, il accepte que Kokovtsev rencontre le staretz et le raisonne en lui expliquant l'intérêt qu'il y aurait pour lui à s'éloigner de la capitale.

L'entrevue a lieu à la mi-février 1912. Le président du Conseil en retire une impression défavorable. « Raspoutine, écrira-t-il dans ses Mémoires, me paraissait un typique vagabond sibérien, intelligent, mais jouant le rôle d'un simplet, d'un fou de Dieu, d'après une recette apprise. Physiquement, il ne lui manquait que la tenue de forçat. » Tout cela, Kokovtsev le dit à l'empereur en termes voilés. Nicolas II, le regard au loin, l'écoute à peine. Visiblement, il est exaspéré d'entendre dénigrer de différents côtés un homme en qui sa femme et lui ont placé, une fois pour toutes, leur confiance. À son avis, les prétendus écarts de Raspoutine ne sont qu'un prétexte inventé par les ennemis de la monarchie pour salir la famille impériale. Depuis quand un tsar doit-il souffrir en silence qu'on le critique ? Est-il, oui ou non, le maître absolu de son destin et de celui de la nation ? Ni Pierre le Grand, ni Catherine II, ni Nicolas I^{er}, ni Alexandre III n'auraient toléré un pareil empiétement sur leurs prérogatives autocratiques !

Or, entre-temps, le staretz, inquiet des proportions prises en quelques jours par le scandale, s'est résigné de nouveau à partir, l'épaule basse, pour Pokrovskoïé. Mais, en son absence, l'affaire rebondit. Craignant qu'il ne revienne, rappelé par la tsarine, le président de la Douma, Rodzianko, patriote et monarchiste à tous crins, décide de se dévouer à son tour pour tirer le tsar des pattes d'un imposteur sans scrupules. Fort de cette mission, il rassemble des informations sur les relations supposées de Raspoutine avec la secte des *khlysty*, la franc-maçonnerie et les milieux juifs progressistes, interroge les témoins de la violente scène avec Hermogène, réunit tous les articles de presse traitant de ce sujet scabreux et se fait remettre la copie des fameuses lettres de la famille impériale. Le 26 février 1912, il est reçu par Nicolas II et lui expose, pendant deux heures, ses raisons de considérer le « père Grégoire » comme un individu dangereux pour le trône. Le tsar écoute ces propos alarmistes avec son impassibilité habituelle, congédie le visiteur sans marquer la moindre contrariété et lui transmet, le lendemain, le dossier du Saint-Synode d'où il ressort que Raspoutine n'appartient pas à la confrérie incriminée. Au lieu d'interpréter cette démarche comme une fin de non-recevoir, Rodzianko s' imagine qu'en lui communiquant des pièces de cette importance le souverain l'invite à poursuivre ses investigations. Même si l'accusation d'affiliation aux *khlysty* est levée, il reste, pense-t-il, toutes les autres. C'est donc un témoignage de

satisfaction que lui donne Sa Majesté en l'appelant à persévérer dans cette tâche de salubrité publique. Aussitôt, la chancellerie de la Douma est mise à contribution. Les secrétaires de l'Assemblée recopient des pages et des pages de documents compromettants. Le naïf organisateur de cette « grande lessive » se glorifie en ville des résultats auxquels il est déjà parvenu et de la confiance dont Sa Majesté fait preuve à son égard. Lorsque son travail est terminé, il sollicite une nouvelle audience. Nicolas II refuse de le voir et le prie de lui soumettre ses conclusions par écrit. Rodzianko, quelque peu dépité, s'exécute le 8 mars. Il n'entendra plus jamais parler du rapport qu'il a rédigé avec tant de zèle.

Quant à l'impératrice, elle se contente de télégraphier à Raspoutine afin d'exiger des explications sur la correspondance de la famille impériale, dont des copies traînent sur toutes les tables. Il proteste avec vigueur de son innocence : ces lettres, qu'il vénère comme autant de reliques, lui ont été volées, dit-il, par l'ignoble Iliodore. Ses ennemis ne savent qu'inventer pour lui nuire. Il n'est ni un *khlysty* ni un fornicateur, ni un renégat, mais un homme entièrement voué au Christ et à la famille impériale. Alexandra Fedorovna ne demande qu'à le croire. Elle se languit de lui. Avec l'assentiment de son mari, elle le fait revenir à Tsarskoïe Selo. Le 13 mars, elle le rencontre chez Anna Vyroubova. Et, le 16 mars, le tsar, la tsarine et leurs enfants se rendent en Crimée.

Raspoutine n'a pas été invité. Mais, avec la complicité d'Anna Vyroubova, il monte clandestinement dans le train impérial. Comme il fallait s'y attendre, un policier du service de sécurité prévient le tsar de la présence du staretz dans un des wagons du convoi officiel. Pour éviter de nouveaux commérages, Nicolas II fait descendre Raspoutine entre Saint-Pétersbourg et Moscou. Qu'à cela ne tienne : le « père Grégoire » prendra le train suivant ! Chemin faisant, il peut se demander s'il ne vaudrait pas mieux, pour sa tranquillité personnelle, retourner à Pokrovskoïé au lieu de s'accrocher ainsi à Leurs Majestés. Mais ce serait reconnaître la victoire de ses ennemis, qui sont aussi ceux de la tsarine. Il a un devoir de protection vis-à-vis d'elle, de son mari, de ses enfants. Il est un soldat de Dieu et, comme tel, il lui est interdit de désertier. Sa vraie famille n'est pas celle qui habite Pokrovskoïé, mais celle qu'il va rejoindre au bord de la mer Noire. Et puis, la vie à Saint-Pétersbourg, à Tsarskoïe Selo et dans les autres lieux de villégiature impériale est si agréable ! Il profite des plaisirs du grand monde tout en dénonçant leur vanité. Comment accepterait-il de s'exiler dans son village alors que, mis à part quelques envieux, tant de gens haut placés, tant de femmes surtout, recherchent sa compagnie ? Même après son pèlerinage à Jérusalem, il n'a pas changé de devise : jouir de l'existence pour mieux servir Dieu. Le Très-

Haut ne condamne pas l'homme qui assouvit sa faim en mangeant un morceau de pain blanc. Pourquoi le condamnerait-il quand il satisfait un autre besoin naturel, celui de s'unir charnellement à une femme ? Pourquoi ce qui est permis à l'estomac ne le serait-il pas au sexe ? Pourquoi y aurait-il une partie du corps qui déplairait au Créateur ? Dieu est logique, donc tolérant. Ce sont les prêtres qui embrouillent tout !

Raspoutine arrive à Yalta trois jours après Leurs Majestés. Un journal local, *La Riviera russe*, annonce qu'il est descendu à l'hôtel Rossia, le palace de l'endroit. Le tsar, la tsarine, les grandes-duchesses, le tsarévitch l'accueillent comme un ami, injustement traqué par les méchants. Il fête Pâques dans leur ombre. Aussitôt, parmi les clients de la station balnéaire, les commentaires malveillants se répandent. Le diable est partout chez lui, dit-on. La tsarine ne peut se passer de son moujik, ni comme confesseur, ni comme amant. Subodorant ces rumeurs, Nicolas II fait comprendre à Raspoutine qu'en s'attachant aux pas de la famille impériale il risque de la compromettre à jamais. Même s'il lui en coûte, il faut que le saint homme ait le courage de s'effacer.

À regret, le staretz boucle ses valises et part pour la Sibérie. La séparation sera courte, lui affirme-t-on pour le consoler. En vérité, il n'a pas trop d'inquiétude pour son avenir : quoi qu'il advienne, Leurs Majestés ne chercheront pas à le remplacer. Pour la première fois, un agent de l'Okhrana est chargé de l'accompagner dans son voyage. Est-ce pour le protéger ou pour le surveiller ? Les deux à la fois sans doute. Raspoutine ne sait s'il doit en être fier ou contrarié. En tout cas, dès à présent sa résolution est prise : il ne rentrera pas à Saint-Petersbourg avant d'y avoir été rappelé comme un sauveur.

VI

LE MIRACLE

Au terme d'un long séjour en Crimée, la famille impériale se transporte, le 1^{er} septembre 1912, en Pologne, dans la réserve forestière de Bielowiege. Chasseur passionné, Nicolas II compte abattre quelques-uns des derniers aurochs d'Europe, qui ont été parqués là pour sa distraction. Il ne dédaigne pas pour autant le petit gibier et note dans ses carnets jusqu'au nombre de canards tués dans la journée. Mais, peu après l'arrivée de Leurs Majestés sur les lieux, le tsarévitch, en sortant d'une barque, fait un faux pas et se heurte la hanche gauche contre la fourche d'un tolet. Une légère tumeur apparaît à l'endroit de la contusion. Heureusement, l'hématome se résorbe assez vite et, le 16 septembre, la famille quitte Bielowiege pour Spala, autre réserve de chasse impériale. Constatant que l'enfant semble tout à fait guéri, sa mère et Anna Vyroubova l'emmènent pour une promenade en voiture. Elles n'ont pas prévu les secousses de la calèche dans les mauvais chemins des environs. Le 2 octobre, l'état du petit Alexis empire soudain. Une hémorragie interne se déclare, du même côté, à gauche, dans les régions iliaque et lombaire. La température grimpe à trente-neuf degrés quatre et le pouls à cent quarante-quatre. Les douleurs provoquées par l'épanchement sont atroces. Cherchant la meilleure position dans son lit, l'enfant se tourne sur le ventre et se recroqueville en chien de fusil. Le teint livide, les yeux exorbités, la mâchoire tremblante, il gémit jusqu'à l'érailement de sa voix. Affolés et n'osant rien entreprendre de peur d'aggraver son cas, les médecins habituels, Botkine et Fedorov, font venir de Saint-Pétersbourg le chirurgien Ostrovski et le pédiatre Rauchfuss. Ceux-ci avouent ne pouvoir opérer l'hématome, une telle intervention risquant de se traduire par une augmentation de l'hémorragie.

Devant l'impuissance des praticiens, Alexandra Fedorovna sombre dans une désolation névrotique. Elle est convaincue que son fils va mourir. Et cela par sa faute. N'est-ce pas elle qui lui a transmis ce mal horrible ? Et, de surcroît, elle a péché par négligence, par insouciance. Si elle n'avait pas consenti au départ de Raspoutine, peut-être Dieu aurait-il entendu son appel au secours. Elle se tord les mains, sanglote, prie et ne quitte plus le chevet d'Alexis. Déjà, des rumeurs alarmantes, colportées par les domestiques, circulent dans le pays. On chuchote que le tsarévitch a été victime d'un attentat. Pour arrêter les ragots, le tsar autorise le ministre de la Cour, le comte Fredericks, à publier des bulletins de santé de l'enfant, mais sans mentionner qu'il s'agit d'un cas d'hémophilie. Ce genre de communiqués aux journaux est une

innovation, car il n'est pas d'usage de porter à la connaissance de la nation les maladies de la famille impériale. À peine divulguée, la nouvelle est interprétée comme l'annonce d'une fin prochaine de l'héritier du trône. Des offices religieux pour sa guérison sont célébrés dans toutes les églises. Le 10 octobre, il reçoit les derniers sacrements. Sur le point de perdre conscience, il murmure à ses parents : « Quand je mourrai, élevez pour moi un petit monument dans le parc ! » C'en est trop pour la mère. Puisque ni les médecins, ni les prêtres ne peuvent rien pour son fils, elle se tourne vers le seul homme capable d'un miracle : Raspoutine. Le 12 octobre, sur ordre de l'impératrice, Anna Vyroubova télégraphie au staretz : « Médecins désespérés. Vos prières sont notre seul espoir. »

Raspoutine reçoit la dépêche le jour même, à midi. Il est à table avec sa famille. Sa fille aînée, Maria, lui lit le message. Aussitôt, il se lève, passe dans le salon où sont exposées les plus vénérables icônes de la maison et dit à Maria qui l'a accompagné : « Ma colombe, je vais tenter d'accomplir le plus difficile et le plus mystérieux de tous les rites. Il me faut réussir. N'aie pas peur et ne laisse entrer personne... Tu peux rester si tu veux, mais ne me parle pas, ne me touche pas. Ne fais aucun bruit. Prie seulement. » Puis, se jetant à genoux devant les saintes images, il s'exclame : « Guéris ton fils, Alexis, si telle est ta volonté ! Donne-lui ma force, ô Dieu, qu'il l'utilise pour sa guérison ! » Tandis qu'il parle, son visage est illuminé par l'extase, une sueur abondante ruisselle sur son front et ses joues. Il halète, en proie à une souffrance surnaturelle, et tombe à la renverse sur le parquet, une jambe repliée, l'autre raide. « Il semblait se débattre contre une épouvantable agonie, écrira Maria. J'étais certaine qu'il allait mourir. Après une éternité, il ouvrit les yeux et sourit. Je lui présentai une tasse de thé refroidi qu'il but avec avidité. Quelques instants plus tard, il était redevenu lui-même^[21]. »

À présent, Raspoutine est rassuré sur le sort du tsarévitch. Les convulsions musculaires qu'il a subies pendant son incantation sont, croit-il, comme les dernières secousses de la torture d'Alexis. Il a délivré l'enfant en assumant son mal au regard de Dieu. C'est ainsi qu'opèrent les « chamans^[22] » lorsqu'ils veulent soulager un patient de ses tourments de corps ou d'âme. Ils se substituent à lui par la pensée, ils se chargent de son supplice physique ou spirituel, ils lui dérobent momentanément son moi pour le lui restituer intact après la guérison. Cette méthode de transfert de la douleur par télépathie, Raspoutine l'a apprise auprès d'eux, lors de ses pérégrinations de jeunesse parmi les Bouriates, les Yakoutes et les Kirghizes. Mais il a ajouté à leur magie païenne toute celle du christianisme. À leur contact, il est devenu, à son tour, un chaman, un visionnaire, un remorqueur de navires en perdition. En vérité, ces devins primitifs, quelque peu sorciers, l'ont

mieux informé sur les pouvoirs de l'esprit confronté à la matière que les prêtres dont il a eu l'occasion d'entendre les sermons. Si l'Église lui a enseigné la façon officielle de parler à Dieu, eux lui ont révélé la communion des cœurs à travers l'espace. Comme eux, il peut aujourd'hui se manifester à distance. Il a acquis le don de simultanéité et d'ubiquité. Bien qu'installé à Pokrovskoïé, dans son isba, en famille, il est maintenant à Spala, au chevet du petit malade. Il devine sa présence dans tous les nerfs, dans tous les muscles de sa robuste carcasse. Au bout de cet enchantement, qui est un mélange de supplication et d'exorcisme, de sorcellerie et d'oraison, il se rend à la poste et télégraphie à l'impératrice : « La maladie n'est pas aussi grave qu'il semble. Que les médecins ne le fassent pas souffrir. »

À la lecture de ces quelques mots, la tsarine renaît. Le sauveur est de nouveau à ses côtés. Tous les espoirs sont permis, puisqu'il l'affirme du fond de sa lointaine province. Et, en effet, le lendemain matin, la fièvre tombe, l'hématome commence à se résorber. À quatorze heures, les médecins constatent que l'hémorragie est arrêtée. Ils expliquent ce phénomène par une simple coïncidence entre l'arrivée du télégramme et révolution naturelle de la maladie. À moins, disent-ils encore, que la rémission ne soit due au fait que l'impératrice, enfin apaisée grâce aux assurances de Raspoutine, n'a plus excité la nervosité de l'enfant par le spectacle de son angoisse. Selon eux, la fièvre de l'entourage a pu créer chez Alexis un état de tension qui a empêché la résorption de l'épanchement sanguin. Ces considérations pseudo-scientifiques exaspèrent Alexandra Fedorovna. Pour elle, à ce point d'évidence, douter du prodige serait un péché contre Dieu. Si son fils a été sauvé, c'est à Raspoutine et à lui seul qu'on le doit. En dépit des clabauderies de certains, cet homme est un être d'exception. Un envoyé du Très-Haut en ce monde. Un second messie. Tant qu'il se tiendra dans les coulisses du palais, le tsarévitch, ses parents, la Russie entière seront préservés du malheur. Anna Vyroubova partage la joie de Sa Majesté et son aveuglement. Elles s'excitent l'une l'autre dans une dévotion bêlante.

Le 21 octobre 1912, Nicolas II envoie une lettre rassurante à sa mère ; le 24, il reprend ses chasses au cerf, ses promenades en forêt et ses consultations politiques ; le 2 novembre, un dernier bulletin de santé est publié dans la presse pour annoncer la guérison de l'héritier du trône ; et, le 5, toute la famille retourne à Tsarskoïe Selo. À cette occasion, les admiratrices du staretz célèbrent dans les salons la victoire du saint injustement dénigré par des mécréants et des envieux. Le premier soin de l'impératrice est de demander au « sauveur » d'Alexis, comme une grâce, de rentrer au plus vite de Pokrovskoïé. Mais il choisit de retarder son départ de quelques semaines, sans doute pour se faire davantage désirer. Il a tant

d'ennemis qu'il doit chauffer à blanc ses émules pour tenir tête à la camarilla qui le menace. Enfin, il se décide et débarque à Saint-Pétersbourg dans le courant du mois de décembre.

L'impératrice, le cœur battant de gratitude, le reçoit chez Anna Vyroubova. Il est accompagné de sa femme et de ses filles. Toute la famille est endimanchée. On sert le thé. La tsarine prend la main de Prascovie et dit aimablement : « Nous pardonnez-vous de vous enlever votre mari si souvent ? Nous ne le ferions pas si ce n'était aussi vital pour nous et pour la couronne ! » À ces mots, sa voix s'étrangle d'émotion et des taches rouges marbrent son visage. Prascovie répond : « C'est une bénédiction pour nous que Dieu ait permis à Grégoire Efimovitch d'aider votre petit garçon^[23] ! » Alexandra Fedorovna est venue flanquée des quatre grandes-duchesses. Elles sympathisent avec les filles de Raspoutine, Maria et Varvara. Lui, assis au centre de ce cercle intime et entièrement féminin, jouit d'une situation étrange : la famille d'un paysan sibérien et celle de Leurs Majestés, unies dans une même amitié, autour d'un samovar. Les barrières sont tombées. La Russie des profondeurs et celle des palais se comprennent et s'aiment. Les phraseurs de la Douma et des maisons aristocratiques ne pourront rien contre cette alliance du sceptre et de la charrue. Aussi longtemps que le tsar et le peuple marcheront de conserve, l'empire poursuivra superbement sa route. Comme gage de sa reconnaissance, l'impératrice fait inscrire Maria, la fille aînée de Raspoutine, au lycée Stebline-Kamenska de Saint-Pétersbourg.

Au printemps, Leurs Majestés font une croisière dans les fjords sur le yacht du tsar, le *Standart* ; puis, en août, c'est un séjour de repos à Peterhof ; enfin, la famille impériale s'installe à Livadia. Le tsarévitch, affaibli par l'accès d'hémophilie de l'année précédente, marche grâce à un appareil orthopédique : il ne peut encore s'appuyer sur sa jambe malade. On le soigne avec des bains de boue. À peine a-t-il repris ses déplacements libres et ses jeux qu'il fait une chute. Une hémorragie sous-cutanée se déclare autour du genou. Les douleurs augmentent. Heureusement, Raspoutine se trouve en villégiature dans la station voisine de Yalta. Il accourt, prie intensément devant la tsarine médusée, ordonne d'abandonner tous les remèdes et de laisser l'enfant au lit pendant quelques jours. Peu à peu, la souffrance s'apaise, l'hématome disparaît. Les médecins prétendent que l'épanchement se serait résorbé de lui-même sous l'effet d'un repos prolongé. Mais Alexandra Fedorovna proclame qu'une fois de plus la gloire de cette guérison revient à Raspoutine, l'homme providentiel que Dieu a choisi pour protéger la famille impériale et, à travers elle, la Russie.

Par un étrange mouvement de balancier, plus la tsarine s'attache à lui et se déclare son obligée, plus les ennemis du staretz gagnent en audace. Certains songent même à le faire assassiner. Parmi les plus

acharnés à se débarrasser de lui, il y a le général ultra-monarchiste Bogdanovitch et sa femme, qui suggèrent au directeur du département de la Police, Bieletski, de se défaire du « monstre » pendant son trajet en vedette de Sébastopol à Yalta. Averti du projet, le ministre de l'Intérieur, Nicolas Maklakov, juge hasardeux d'y donner suite. De son côté, Iliodore tempête, dans sa cellule du monastère de Floritcheva, pour obtenir des autorités qu'elles mettent fin à la diabolique élévation de « l'ignoble Grégoire ». Ses invectives sont si violentes et il témoigne d'une telle outrecuidance en prêchant la révolte à ses anciennes ouailles de Tsaritsyne que le Saint-Synode, excédé, lui retire la prêtrise. Iliodore réplique en signant avec son sang une lettre par laquelle il abjure la foi orthodoxe et se sépare de l'Église. Défroqué et illuminé, il retourne dans son village natal, reprend son nom laïque de Serge Troufanov et crée une communauté religieuse *sui generis*. En marge de la hiérarchie ecclésiastique, la « Nouvelle Galilée » est une association de femmes et de jeunes filles entièrement consacrées à la haine de Raspoutine. Leur but principal est de capturer le faux staretz et de le castrer pour l'empêcher d'attirer dans le péché des créatures innocentes. En octobre 1913, Iliodore se préoccupe même de faire confectionner des robes élégantes, « comme on en voit dans les salons », pour permettre à quelques-unes de ces furies de pénétrer dans l'entourage de Raspoutine et de lui régler son compte. Mais la victime de cette machination ayant été prévenue à temps, Troufanov décide de surseoir à l'exécution du projet. En attendant, il tient les conjurées en haleine par des discours toujours plus vigoureux. Parmi elles, la plus résolue est une certaine Khionia Gousseva, une « fille spirituelle » de Troufanov. Elle était autrefois, dit-il, une vierge « intelligente, jolie, sérieuse et chaste ». Mais, par mépris pour la beauté physique, elle a prié Dieu de l'en « délivrer » au plus vite, vœu qui a été exaucé car, après ses premiers rapports avec un homme, elle a contracté la syphilis et a perdu son nez. Défigurée et enragée, elle s'est, depuis, totalement vouée au culte de Troufanov et à l'exécration de leur ennemi commun, Raspoutine. Le museau rongé jusqu'à l'os et une flamme dans les yeux, elle répète à qui veut l'entendre : « Oui, Grichka est un vrai démon ! Je l'égorgerai ! » Et l'ex-hiéromoine la félicite de sa courageuse initiative. Toutefois, il la met en garde contre une trop grande précipitation. Il faut, conseille-t-il, attendre le moment favorable, pister le staretz en cachette et n'agir qu'à coup sûr.

À l'autre bout de l'échelle sociale, le champion des antiraspoutiniens est le grand-duc Nicolas Nicolaïevitch, un des oncles du tsar. Commandant en chef des régiments de la Garde, il constate, parmi les officiers, une colère croissante contre « l'abject moujik » dont Leurs Majestés ont fait leur guide et leur hôte. Avec la majeure partie de l'aristocratie russe, il craint que, en compromettant le

prestige du monarque et de la dynastie, Raspoutine ne provoque une révolution de palais. À plusieurs reprises, il a tenté de raisonner son impérial neveu. Mais, en s'efforçant de lui ouvrir les yeux, il n'a fait qu'affaiblir sa propre position à la cour. La tsarine surtout lui en veut de son insistance à dénigrer le staretz. Elle ne manque pas une occasion de le présenter à son mari comme un intrigant avide d'étendre son pouvoir, déjà considérable, et de prendre en main les rênes de l'empire. En revanche, l'impératrice douairière partage l'opinion du grand-duc sur le rôle néfaste du prétendu saint homme auprès de son fils et de sa bru. Elle redoute qu'ils ne soient envoûtés, coupés de la réalité russe, incapables de prendre une décision sans avoir consulté leur démoniaque confesseur. Pour un peu, elle donnerait raison à ceux qui rêvent de faire disparaître le moujik dans une trappe.

Tandis que ces complots se trament dans l'ombre, Raspoutine prend goût, de plus en plus, aux jeux subtils de la politique. Il conseille le tsar, par l'entremise de la tsarine, sur le choix des ministres. À l'intérieur du cabinet, ses préférés, qui sont résolument de droite, mènent une campagne sourde pour « défaire » l'actuelle Douma et la remplacer par une autre plus docile. Kokovtsev, qui n'a jamais caché son hostilité au staretz, voit sa propre étoile pâlir au firmament. Devinant que ses jours, comme président du Conseil, sont comptés, il expédie les affaires courantes sans enthousiasme.

En dépit des luttes d'influence, au gouvernement et à la Douma, la Russie jouit, dans ses profondeurs, d'une saine stabilité. Les ressources du pays sont telles que, même sous un pouvoir contesté, l'essor économique et commercial s'accélère, la production augmente, le niveau social s'élève. Dans les hautes sphères, on critique tout mais on vit bien. Parmi les plus basses couches de la population, on subit les rigueurs de la condition ouvrière et paysanne, mais, comme on ne lit pas les journaux, on ignore l'agitation qui s'est emparée des têtes pensantes de la nation. Discréditée dans les salons, la famille impériale jouit encore, dans les masses, d'un prestige où se mêlent la tradition et la foi. Certes, il y a eu, au printemps de 1912, des émeutes dans les mines d'or sibériennes de la Léna et la troupe a tiré sur la foule, faisant deux cent soixante-dix morts et deux cent cinquante blessés ; certes, les travailleurs des différentes régions de Russie se sont mis en grève à leur tour pour protester contre ce massacre. Mais, avec le temps, l'indignation populaire est retombée ; les révolutionnaires, traqués par la police, sont rentrés dans l'ombre.

En août de la même année, l'armée russe a célébré par une reconstitution spectaculaire le centenaire de la bataille de Borodino, ce qui a réconforté les esprits chez les officiers. Et, quand s'ouvre l'année 1913, tout le monde, grands et petits, se réjouit des prochaines

fêtes prévues pour le tricentenaire de la dynastie des Romanov. Les libéraux soulignent dans leurs journaux que le premier des Romanov, Michel, a été élu par le peuple le 21 février 1613 et que cette ancienne façon de procéder mérite qu'on y réfléchisse. Les monarchistes espèrent, de leur côté, que les manifestations patriotiques inscrites au programme renforceront la dévotion des Russes envers leur souverain. Il semble bizarrement que la nation, longtemps inquiète et divisée, ait trouvé un second souffle.

Le 21 février 1913, un service commémorant l'élection, trois siècles auparavant, de Michel Romanov est célébré à Saint-Pétersbourg, en la cathédrale Notre-Dame-de-Kazan. Ce matin-là, Rodzianko arrive sur les lieux bien avant l'heure de la cérémonie. Il a été averti que les représentants de la Douma, dont il est le président, siègeraient derrière ceux du Conseil d'Empire et du Sénat. Alors qu'il compte protester contre une mesure vexatoire pour l'Assemblée des élus de la nation, il découvre Raspoutine installé sur un siège devant les bancs réservés aux députés. Outré, il ordonne au starets de déguerpir. Celui-ci le prend de haut et déclare qu'il a été invité par « des personnes d'un rang autrement élevé ». Cependant, pour éviter un esclandre, il s'éclipse avant que le patriarche d'Antioche ne commence à officier dans la cathédrale bourrée de monde. Parmi l'assistance, on est surtout préoccupé de savoir si Raspoutine est encore là. On tourne la tête pour essayer de l'apercevoir dans la multitude des fidèles. On échange à son sujet des confidences scandaleuses. Face à l'iconostase, l'impératrice, coiffée d'une tiare, jette un regard, de temps à autre, en direction de son fils, si fragile et si pâle. À chaque instant, elle redoute une défaillance. Son seul espoir est que Raspoutine veille derrière elle, quelque part, perdu dans la foule. Elle est sûre que, s'il joint ses prières à celles de la famille impériale, tout se passera bien pour l'enfant qui porte sur ses frères épaules l'avenir de la monarchie. Jusqu'à la fin de la cérémonie, elle est sur des charbons ardents. Si elle pouvait, elle inviterait le mage à dormir au palais, dans une chambre contiguë à celle d'Alexis.

Mais le pays a, pour le moment, d'autres sujets d'inquiétude. L'Autriche vient d'annexer la Bosnie-Herzégovine. La Serbie orthodoxe, traditionnellement alliée à la Russie, est saisie d'indignation devant ce qu'elle considère comme une manœuvre d'intimidation à son égard. Une partie de la presse russe demande avec force que les « frères serbes » soient protégés contre les convoitises autrichiennes. Le grand-duc Nicolas Nicolaïevitch enjoint le tsar de déclarer la guerre. Il est convaincu que, dans ce cas, les grandes puissances resteront neutres et qu'en écrasant les Autrichiens Nicolas II fera oublier l'humiliante défaite de la patrie devant le Japon. Bien que parfaitement étranger aux tractations diplomatiques,

Raspoutine est, d'instinct, hostile à tout affrontement pour des questions de frontières. Raisonnant en simple paysan, il estime qu'une guerre, quels qu'en soient les motifs, est une catastrophe pour les petites gens, qu'elle vide les campagnes de leur jeunesse, anéantit les récoltes, sème partout la mort et la désolation et transforme la terre de Dieu en un cloaque sanglant. Intervenant pour la première fois dans les affaires publiques, il déclare au journaliste Razoumovski : « Les chrétiens se préparent à la guerre, ils vont la faire ; ils vont endurer des tourments et en faire endurer aux autres. C'est une mauvaise chose, la guerre... Que les Allemands et les Turcs se dévorent les uns les autres : ils sont aveugles, car c'est pour leur malheur. Ils n'en retireront rien et approcheront seulement l'heure de leur fin. Et nous, en menant une vie de concorde et de paix, en regardant en nous-mêmes, nous nous élèverons de nouveau au-dessus de tous^[24]. » Sa peur de la guerre n'est ni politique ni philosophique. Elle est viscérale. Il souhaiterait la communiquer au tsar. Mais Nicolas II hésite. D'un côté, il ne voudrait pas mécontenter les Serbes ; de l'autre, il a peur de se lancer dans le brouillard. Il se rend à Berlin, en mai 1913, pour assister au mariage de la princesse Victoria-Louise de Prusse avec le grand-duc Ernest-Auguste de Brunswick, y rencontre le Kaiser et le roi d'Angleterre George V : les trois souverains se mettent d'accord pour le maintien du *statu quo* dans cette région du monde. Mais, peu après, la Bulgarie attaque la Serbie. Une guerre rapide qui se termine par la défaite des Bulgares, face à la coalition balkano-turque. Les grandes nations sont sur le qui-vive, mais aucune ne songe encore à intervenir.

Quand le tsar quitte Berlin, rien n'est vraiment réglé dans cette partie de l'Europe, mais la famille impériale entreprend un important voyage à travers la Russie. Nicolas II entend compléter les fêtes anniversaires du tricentenaire de la dynastie par une visite dans les principales villes de l'empire, en suivant l'itinéraire qui avait conduit Michel Romanov, âgé de seize ans, de Kostroma, où il résidait avec sa mère, jusqu'à Moscou, où l'Assemblée nationale, le Sobor, devait l'élire comme tsar. Cette interminable randonnée jubilaire fatigue la tsarine, qui abhorre les festivités et les réceptions. Par bonheur, elle a obtenu que Raspoutine soit du voyage. Ainsi, du moins, Leurs Majestés n'auront-elles rien à craindre. Tout au long du chemin, le starets peut mesurer la ferveur du peuple qui se presse pour saluer les souverains venus de leur lointaine capitale. Allons ! la monarchie a encore de beaux jours devant elle ! Si les intellectuels et certains aristocrates se risquent à critiquer le tsar, la majorité du pays lui est sincèrement attachée. De la voiture qui le transporte au milieu du cortège officiel, Raspoutine contemple les milliers de visages inconnus alignés sur le parcours. Ils symbolisent l'union du monarque et de la terre russe. On bénit le « père de la nation » par des paroles d'adoration et des signes

de croix. C'est ici, et non à Saint-Pétersbourg, qu'il entre en contact avec le sol fécond de la patrie. À Kostroma, un office est célébré dans le monastère Ipatiev^[25], où Marfa, mère du futur tsar de Russie, a reçu, trois cents ans plus tôt, les délégués du Sobor venus chercher son fils. Raspoutine a sa place réservée dans la nef. Il lui semble que l'histoire retourne sur ses pas. C'est lui qui préside à la restauration de la monarchie après l'époque des troubles qui ont suivi la mort de Boris Godounov et le règne très bref de Fedor II.

Curieusement, ce voyage commémoratif, destiné à resserrer les liens entre l'empereur et ses sujets, le renforce lui-même sur la scène politique russe. Revenu à Saint-Pétersbourg, il donne volontiers son avis au tsar et à la tsarine sur les questions les plus embarrassantes pour le gouvernement. Et son opinion est, la plupart du temps, frappée au coin du bon sens. Ainsi, à l'automne 1913, lors du procès, à Kiev, du jeune juif Mendel Beylis, arrêté deux ans auparavant pour avoir, disait-on, participé à un crime rituel sur un enfant orthodoxe, s'efforce-t-il de démontrer à Leurs Majestés l'absurdité de cette histoire montée de toutes pièces par les ultranationalistes et les antisémites, avec à leur tête le ministre de la Justice, Chtcheglovitov, et le futur ministre de l'Intérieur, Maklakov. Et, de fait, devant un jury composé en majorité de paysans, l'accusation selon laquelle les juifs, dans leurs cérémonies secrètes, utilisent du sang chrétien est battue en brèche par la défense et Beylis est acquitté. De même, Raspoutine, qui déteste et craint Kokovtsev, profite de l'affaiblissement du président du Conseil pour lui reprocher de vouloir « soûler le peuple » en développant le commerce de la vodka, monopole d'État et source de revenus appréciables. Épousant la thèse de l'ancien président, le comte Witte, qui a sa sympathie, il milite auprès de Leurs Majestés pour la limitation des ventes d'alcool et leur suggère, en compensation, une hausse des impôts directs. À tout bout de champ, il répète que l'ivrognerie constitue le principal fléau de la Russie, qu'inciter les gens à boire pour oublier leur misère est un péché et qu'il faudrait fermer les « cabarets du tsar ». En tenant ces propos, il a conscience d'agir pour le bien des millions de moujiks qu'il représente auprès du trône. Son insistance encourage Nicolas II à se séparer du président du Conseil, qui est pour une autre politique. Homme intègre et modéré, Kokovtsev sera ainsi écarté pour la plus grande satisfaction du starets. Évitant d'expliquer ses raisons de vive voix à son plus proche collaborateur, l'empereur lui annonce sèchement par lettre que « les nécessités de l'État rendent [son] départ nécessaire ». Kokovtsev sera remplacé par le sexagénaire et obéissant Goremykine. Hostile au régime parlementaire et dévoué à la Couronne, ce réactionnaire fatigué se compare lui-même à « une vieille pelisse que l'on sort du placard par mauvais temps ». Comme le souhaitent Leurs Majestés, et

derrière eux le staretz, la quatrième Douma, élue en novembre 1912, selon un nouveau mode de scrutin, a donné la majorité aux nationalistes de droite et aux « octobristes ». Raspoutine peut se dire que, quoi qu'il arrive, le pays ne sera pas dirigé par ceux qui vocifèrent au palais de Tauride^[26], mais par ceux qui parlent à voix basse, dans l'entourage du tsar, au palais d'Hiver.

VII

SUCCÈS ET MENACES

Après avoir logé chez Olga Lokhtina, puis chez le journaliste Sazonov, puis chez un autre de ses amis, Damanski, puis dans des meublés, Raspoutine se fixe, en mai 1914, dans l'appartement numéro 20, au 64 de la rue Gorokhovaïa, non loin de la gare de Tsarskoïe Selo, ce qui est commode pour ses déplacements vers la résidence impériale. Situés au troisième étage, les locaux sont clairs, mais modestes : cinq pièces et une cuisine. Le loyer en est réglé sur la cassette personnelle du tsar. L'Okhrana a ordre de surveiller la maison. Quatre agents en civil sont constamment sur place : un au portail et trois dans le hall du grand escalier. Le concierge est également chargé de la protection de l'illustre occupant. Les agents du hall jouent aux cartes pour se distraire et notent au passage le nom des visiteurs. De temps à autre, l'un d'eux grimpe jusqu'au troisième pour vérifier si tout se passe bien là-haut, et il arrive que le starets l'invite à boire le thé.

Dans l'intervalle, le cercle des relations de Raspoutine s'est considérablement élargi. Mais il est souvent obligé de refréner l'ardeur de ses admiratrices. Ainsi, l'hystérique Olga Lokhtina, qui a jadis été sa maîtresse, l'embarrasse maintenant par les manifestations intempestives de sa ferveur. Elle vient le voir à l'improviste, tombe à ses pieds, lui entoure les jambes de ses bras et crie d'une voix perçante : « Saint ! Saint ! Saint père, bénis-moi ! Je voudrais être à toi ! Prends-moi, petit père ! » Ou bien, s'approchant de la table derrière laquelle il est assis, elle lui saisit la tête dans ses mains et lui couvre le visage de baisers. S'il est en train de prendre le thé, elle s'installe à son côté, insiste avec des tremblements pour qu'il lui en fasse boire une gorgée, pour qu'il lui glisse un morceau de gâteau dans la bouche. La fille de Grégoire, Maria, âgée maintenant de seize ans et qui habite avec lui à Saint-Pétersbourg, est témoin de ces scènes démentes. Tout en croyant à la sainteté de son père, elle trouve qu'Olga Lokhtina passe la mesure. Cette femme, qui s'habillait autrefois avec élégance, est devenue un épouvantail harnaché d'oripeaux multicolores et de dentelles. Autour d'elle, on essaie de la calmer. On a pitié de la malheureuse à cause de sa sincérité dans la foi raspoutinienne. On tolère sa présence à la « cour » du maître, par charité. Parfois, le rencontrant dans la rue, elle se jette sur lui et l'embrasse avec fougue devant les passants éberlués. Pour elle, il est l'incarnation du Christ. Les autres adeptes, sans être aussi expansives qu'Olga Lokhtina, en sont également convaincues. Leur principale

raison de vivre se ramène au service du divin prophète. Elles sont surtout nécessaires à Raspoutine par leurs liens avec des gens haut placés.

Il fréquente toujours assidûment Anna Vyroubova et M^{me} Golovina mère, qui l'introduisent dans les salons de la baronne Rosen, de la baronne Iksskul et le mettent en rapport avec des hommes politiques influents, dont le président du Conseil Goremykine, le ministre des Finances Bark, le comte Witte, Maklakov, le prince Mechtcherski, propriétaire et rédacteur en chef du journal *Le Citoyen*. Il rencontre aussi l'industriel Poutilov, les banquiers Manus et Rubinstein... Naguère encore, ces personnages s'amusaient de lui comme d'un hurluberlu pittoresque, dont la présence ridiculisait la cour de Russie ; aujourd'hui, même ses détracteurs le prennent au sérieux. Chacun sait que, pour retenir l'attention bienveillante de Leurs Majestés, rien ne vaut une recommandation du staretz. On ne rit plus de son accent sibérien, ni de ses cheveux longs, ni de ses bottes, ni de ses propos décousus. On ne s'offusque plus de sa mauvaise tenue à table. Pour un peu, on rechercherait son appui plus servilement que celui d'un ministre, dont on pressent qu'il risque d'être révoqué du jour au lendemain. Lui, du moins, a prouvé, en quelque neuf ans de règne souterrain, qu'il est inamovible. Chaque fois qu'on le croit sur le point de tomber, il se redresse, plus puissant et plus entreprenant que jamais. Les femmes lui font la cour, les maris écoutent ses avis avec gravité. Invité partout, il n'a plus une minute de libre. Pourtant, cette existence mondaine finit par lui peser. Il aspire, de nouveau, à la paix bucolique de son village.

Au mois de juin 1914, il part, avec sa fille Maria, pour Pokrovskoié. À leur arrivée, une foule compacte les accueille sur le quai de la gare. Des centaines d'inconnus réclament la bénédiction du « père Grégoire ». C'est à grand-peine qu'il atteint la maison où l'attendent Prascovie, Varvara et Dimitri. Des voisins accourent, chargés de présents. Il leur parle de l'hôpital qu'il veut faire construire dans le bourg. Ses promesses sont écoutées comme paroles d'évangile. Le lendemain matin, dimanche 29 juin, la famille Raspoutine se rend à la messe. L'attention du fils, Dimitri, est attirée par une femme en haillons, dont le visage est masqué par un pansement à l'endroit du nez. Il la montre du doigt à son père, qui lui reproche cette curiosité déplacée. À la fin du service divin, le pope prononce un sermon contre l'Antéchrist et le péché qu'il propage. Est-ce une allusion perfide aux méfaits du staretz ? Grégoire ne se soucie pas des criaileries de ce corbeau.

De retour à la maison, il déjeune en famille et reçoit quelques femmes qui lui offrent un bouquet de fleurs des champs. Peu après, le facteur lui ayant apporté un télégramme de la tsarine, il se retire afin

de réfléchir à la réponse ; puis, se ravisant, il sort pour se rendre directement à la poste. Devant le portail, il se heurte à l'horrible mendiant sans nez, qui lui tend la main et demande une aumône. Tandis qu'il fouille dans sa poche, elle extirpe un sabre-baïonnette de sous ses loques et le lui plante dans le ventre de toutes ses forces. Alors qu'il chancelle sous le choc, elle retire l'arme de la blessure d'où gicle un flot de sang et tente de lui porter un nouveau coup. Il la repousse en lui frappant la tête de son poing et s'effondre. Des paysans se précipitent et maîtrisent la forcenée qui hurle : « Lâchez-moi ! Lâchez-moi ! J'ai vengé le Seigneur ! J'ai tué l'Antéchrist ! Louez Dieu, l'Antéchrist est mort ! » Raspoutine se traîne jusqu'au seuil de sa maison et s'évanouit dans les bras de sa femme. Dimitri court envoyer un télégramme au médecin le plus proche, c'est-à-dire à quatre-vingt-dix kilomètres de là, à Tioumen. En attendant, la sage-femme du village aide Prascovie à panser la plaie. Le docteur Vladimirov réalise l'exploit de couvrir la distance en huit heures, changeant de cheval à chaque relais. Il opère à la lueur des bougies et, le lendemain, le malade est transféré, par bateau, à l'hôpital de Tioumen.

Arrachée à la foule qui voudrait la lyncher, la criminelle, qui n'est autre que la folle Khionia Gousseva, est inculpée de tentative d'assassinat avec préméditation. Elle avoue avoir agi à l'instigation de Troufanov, alias Iliodore, qui l'a bénie en la chargeant d'exterminer l'Antéchrist. Partie de Tsaritsyne, elle a suivi Raspoutine à la trace dans tous ses déplacements jusqu'à Pokrovskoïé. Un expert l'ayant reconnue irresponsable, elle sera placée dans un asile, à Toms. Quant à Troufanov-Iliodore, gravement compromis dans cette affaire, il trompe la surveillance policière, se rase la barbe et, déguisé en femme, gagne la Suède par la Finlande. Raspoutine se remet difficilement de sa blessure. Par chance, le sabre-baïonnette n'a touché aucun organe vital. Selon le chirurgien de Tioumen, la robuste constitution du malade lui permettra de prendre le dessus après quelques semaines de repos.

Au palais, cependant, règnent l'indignation et la panique. L'impératrice est partagée entre la terreur d'avoir failli perdre son guide spirituel et la joie de savoir qu'il a échappé à la vengeance d'une déséquilibrée. Dès le 30 juin 1914, le tsar a écrit à Nicolas Maklakov, ministre de l'Intérieur : « J'ai appris qu'hier, dans le bourg de Pokrovskoïé, du gouvernement de Tobolsk, un attentat a été commis sur la personne du staretz Grégoire Efimovitch Raspoutine, que nous vénérons beaucoup. Au cours de l'attentat, il a été blessé au ventre par une femme. Je redoute qu'il ne soit la cible de desseins pervers d'une poignée de sales individus. Je vous demande d'établir une surveillance constante autour de cette affaire et de protéger Raspoutine contre une éventuelle tentative de second attentat. »

De tous côtés, des télégrammes arrivent à l'hôpital pour souhaiter prompt rétablissement et longue vie au martyr. L'ancienne nonne Akoulina Laptinskaïa, l'une de ses plus fidèles disciples, vient exprès de Saint-Petersbourg pour veiller à son chevet. L'impératrice envoie à Tioumen l'éminent chirurgien von Breden pour réopérer le blessé. À son retour, le médecin rassure tout le monde : le staretz est hors de danger. Mais, dans le privé, il raconte que la virilité de Raspoutine n'est pas aussi évidente que certains se plaisent à le proclamer^[27]. L'imagination féminine, dit-il, se passe de preuves. Elle exalte tout ce qu'elle touche et transforme un sexe des plus ordinaires en un attribut mâle digne des étalons. Cette confidence fait le tour de la ville. Qui a raison ? Les dames qui célèbrent les prouesses amoureuses de Raspoutine ou le praticien qui l'a examiné sur toutes les coutures ? Toujours est-il que, malgré la révélation de von Breden, la légende de la puissance génésique du staretz demeure intacte. Ayant repris quelques forces, il adresse à ses admiratrices des photographies le représentant sur son lit d'hôpital et des billets où il a gribouillé, sans souci d'orthographe, des maximes sibyllines.

Pendant ce temps, en Occident, les menaces de guerre s'amplifient. À la tentative d'assassinat contre Raspoutine répond un assassinat aux répercussions autrement importantes : le 15 juin 1914^[28], à Sarajevo, l'étudiant bosniaque Princip tue l'archiduc François-Ferdinand, héritier de la couronne d'Autriche-Hongrie, et son épouse. Ce double meurtre provoque la colère belliqueuse du cabinet de Vienne contre la Serbie. Or, la Serbie est liée par un traité à la Russie et la Russie est elle-même liée, en cas de conflit, à la France et à l'Angleterre. N'y a-t-il pas là prétexte à une explosion générale ? En apprenant la nouvelle, Raspoutine refuse de croire que l'acte d'un individu isolé puisse avoir des conséquences catastrophiques pour la paix du monde. Le 6 juillet, Nicolas II reçoit à Peterhof le président de la République française, Raymond Poincaré. Fêtes, banquets, revues de troupes, congratulations réciproques. Cette visite, qui scelle l'amitié de deux grands pays, paraît être un signe de sécurité. Mais, dès le départ des hôtes français, le 10 juillet 1914, l'Autriche-Hongrie présente à la Serbie un ultimatum aux conditions inacceptables. Immédiatement, la Serbie s'adresse à la Russie pour qu'elle honore sa promesse de la soutenir dans le péril. De son côté, l'Allemagne épouse la thèse viennoise. En vain les diplomates s'efforcent-ils de régler le différend par la négociation. Devant l'intransigeance allemande, le ministre des Affaires étrangères, Sazonov, conseille à la Serbie d'accepter les termes de l'ultimatum. Le 12 juillet, sous la pression de la Russie, le cabinet serbe souscrit à la plupart des conditions qu'on lui impose. L'Autriche, comptant sur une capitulation totale, rejette les timides réserves de la Serbie et, le 15 juillet, lui déclare la guerre. Le

lendemain, fidèle à ses engagements, Nicolas II ordonne, à titre préventif, une mobilisation partielle. Guillaume II, montant sur ses grands chevaux, exige l'annulation immédiate de cette mesure. Terrifié à l'idée de la tuerie qui se prépare, Raspoutine cherche à dissuader le tsar de se jeter dans l'aventure. Il lui télégraphie de Tioumen : « Ne vous inquiétez pas trop de la guerre. Le temps viendra de lui foutre une raclée [à l'Allemagne]. Maintenant le moment n'est pas encore bon. Les souffrances [des Serbes] seront récompensées. » Il affirme aussi que cette guerre « signifierait la fin de la Russie et des empereurs ». Nicolas II est ébranlé. Peut-être, en effet, vaut-il mieux surseoir ? Mais Soukhomlinov^[29] et le général Ianouchkevitch le persuadent que non seulement la mobilisation partielle est nécessaire, mais que, pour parer à toute éventualité, il faut, sur-le-champ, la transformer en mobilisation générale. Le tsar, après une hésitation de deux heures, leur cède à regret. Ayant donné son accord, il dit à ses ministres : « Vous m'avez convaincu, mais cela aura été le jour le plus pénible de ma vie. » L'ordre de mobilisation générale est publié le 18 juillet 1914.

À l'hôpital de Tioumen, Raspoutine se désespère et griffonne une lettre à l'empereur. Le texte en est d'un illettré, les phrases se suivent sans ordre, la ponctuation est hésitante : « Cher ami, je dis encore une fois, une tempête terrifiante est sur la Russie ; malheur et chagrin immense, nuit sans éclaircie sur une mer de larmes sans bornes. Et bientôt de sang ! Que dirai-je ? Je ne trouve pas les mots. Horreur indescriptible. Je sais que tous veulent de toi la guerre, même les fidèles, ils ne savent pas que c'est pour la ruine. Dur est le châtiment de Dieu : lorsqu'il ôte l'intelligence, c'est le début de la fin. Tu es le tsar, le père du peuple, ne permets pas aux déments de l'emporter et de perdre le peuple et eux-mêmes. Voilà, on vaincra l'Allemagne, mais la Russie ? Quand on y pense, il n'y a pas de martyre plus désolée dans tous les siècles. Elle est toute noyée de sang. Chagrin sans fin. Grégoire. »

Raspoutine enrage de ne pouvoir s'exprimer que par lettre, alors que son cœur déborde de cris. Il maudit cette absurde blessure qui le retient au fin fond de la Sibérie, tandis que le tsar est sur le point de perdre le pays et peut-être la dynastie. S'il se trouvait à Saint-Pétersbourg, Leurs Majestés l'écouteraient sans doute de préférence à tous ces ministres, à tous ces généraux qui raisonnent dans l'abstraction et alignent des chiffres sur le papier – tant de soldats, tant de fusils, tant de canons, tant de chevaux –, sans se rendre compte de l'immense détresse des hommes qu'ils vont envoyer à la boucherie. Prisonnier de la distance, il expédie dépêche sur dépêche, comme autant de bouteilles à la mer.

Là-bas, cependant, Nicolas II, soucieux d'atténuer l'effet de la

mobilisation générale auprès du cabinet allemand, télégraphie au Kaiser : « Il m'est techniquement impossible de suspendre mes préparatifs militaires. Toutefois, tant que les pourparlers avec l'Autriche ne seront pas rompus, mes troupes s'abstiendront de toute offensive. » À quoi Guillaume II répond par un ultimatum assorti d'un délai de grâce de douze heures : que la Russie arrête la mobilisation générale et la paix sera sauvée. Sinon, la guerre est inévitable. Comme la Russie n'obtempère pas, le 19 juillet l'Allemagne décrète à son tour la mobilisation générale. Et, aussitôt après, le Kaiser lance un nouvel ultimatum à la Russie. La France aura le sien. Ce jour-là, cloué sur son lit d'hôpital, Raspoutine adresse au tsar une dernière dépêche au libellé chaotique : « Je crois, j'espère en la paix, ils préparent un grand méfait, nous ne sommes pas les fautifs, je sais tous vos tourments, il est très dur de ne pas nous voir, l'entourage a profité secrètement dans le cœur, pouvaient-ils nous aider^[30] ? »

En recevant cette suprême mise en garde, Nicolas II a un mouvement d'irritation contre le staretz qui lui prêche la paix, alors que la guerre est aux portes de l'empire. Il déchire la dépêche sous les yeux de la tsarine éplorée. Contre l'avis des ministres, des généraux, des diplomates et de son mari lui-même, elle demeure persuadée que Raspoutine ne peut se tromper. Tout en souhaitant ardemment, malgré ses origines allemandes, la victoire de la Russie, son pays d'adoption voulu par Dieu, elle craint que les prophéties du saint homme ne se réalisent. Le 21 juillet 1914^[31], l'Allemagne se proclame en guerre contre la France. La nuit suivante, l'Angleterre en fait autant avec l'Allemagne. Le lendemain, c'est l'Autriche-Hongrie qui déclare la guerre à la Russie. Débordé par les événements, hanté par la vision sanglante de l'avenir, Raspoutine écrit, au dos d'une photographie de lui-même : « Et demain quoi ? Tu es notre guide, Seigneur. Combien de calvaires ne faut-il pas gravir dans la vie ? »

Comme pour lui donner tort, l'annonce de la guerre est accueillie avec enthousiasme dans la capitale. Il faut venger les frères serbes et abattre l'orgueil allemand ! Des centaines de milliers de manifestants se déversent dans les rues et vont acclamer le tsar, lorsqu'il apparaît au balcon du palais d'Hiver. Le formidable élan patriotique qui soulève le pays a de quoi rasséréner le souverain. Raspoutine, s'il était là, pourrait voir dans cette unanimité retrouvée le témoignage d'un accord historique entre l'empereur et la nation. Il en a toujours rêvé. Mais, alors que Nicolas II et le peuple communient enfin, c'est, pense-t-il, pour une mauvaise cause. Leur fusion ne se fait pas dans l'amour, mais dans la haine. Quoi qu'en disent les politiciens, des jours sombres attendent ceux qui s'abandonnent à la violence.

Dès que les médecins le jugent capable de se déplacer, Raspoutine se rend à Saint-Pétersbourg avec ses filles, Maria et Varvara. Sa

femme, elle, reste à Pokrovskoïé avec Dimitri, qui a dix-neuf ans mais a été exempté des obligations militaires comme seul enfant mâle de la famille. En débarquant dans la capitale, les voyageurs sont stupéfiés par son air à la fois martial, grave et joyeux. Des drapeaux pendent aux fenêtres, des régiments défilent, musique en tête, de tous côtés des hommes arrivent pour travailler dans les usines d'armement, l'alcool est interdit dans les débits de boissons, les théâtres sont pleins à craquer, les salons aristocratiques s'enorgueillissent d'avoir des fils aux armées et la ville a troqué son nom de Saint-Pétersbourg, dont la consonance allemande risquerait de froisser le sentiment national, contre celui, résolument slave, de Petrograd. Tout en se disant fier d'être russe dans un moment aussi décisif pour la survie de l'empire, Raspoutine souffre de l'aveuglement où sont plongés la plupart de ses compatriotes. Leur humeur bravache lui inspire moins d'admiration que de crainte et il regrette presque d'avoir quitté sa paisible campagne pour un asile de fous. Même Nicolas II, obnubilé par l'idée de l'honneur slave à défendre, n'écoute plus ses conseils de modération. Quant à la tsarine, elle accepte la guerre comme une épreuve voulue par Dieu et contre laquelle il est vain de s'insurger. Pour la première fois, le starets se voit isolé dans ses prophéties. De toutes les forces de sa foi, il espère qu'il se trompe, que les hostilités se termineront après quelques escarmouches et que ni le pays ni le régime ne pâtiront de ces événements insensés. Cependant, il garde au fond du cœur la double amertume de n'avoir pas été entendu par Nicolas II et de ne rien pouvoir faire pour empêcher le massacre qui se prépare aux frontières.

Dès le début du mois de novembre, il retourne, excédé, à Pokrovskoïé. Mais, là non plus, il ne sait pas trouver le repos de l'âme. Ayant appris que la tsarine a commencé à travailler comme infirmière à l'hôpital du palais de Tsarskoïe Selo, il lui télégraphie son approbation paternelle : « Tu donneras ta faveur aux blessés et Dieu te glorifiera pour tes caresses et ton exploit. » Décidément, il ne peut se contenter d'observer, de loin, les douloureuses convulsions de la patrie. Dans son village, il se sent à la fois préservé et inutile, privilégié et puni. Il doit, lui aussi, en cas de danger, être sur la brèche. Le 15 décembre 1914, n'y tenant plus, il débarque de nouveau, curieux et angoissé, à Petrograd, la ville où se forge le destin du monde.

Deux des conjurés



Le député Pourichkévitch

Le docteur Stanislas Lazoveri



Vue extérieure du palais Youssoupov



La salle basse du palais Youssoupov où fut perpétré le crime



Vue de Saint-Pétersbourg au début du siècle :
la Perspective Nevski



**Raspoutine en famille
dans son village**



La maison de Raspoutine à Pokrovskoïé



Raspoutine avec
l'évêque
Phermogène et le
moine Ilidore



Raspoutine entre l'amiral Loman (à
gauche) et le prince Potiatine



Raspoutine
trônant au
milieu de sa
cour
d'adoratrices



La famille impériale russe
Dessin satirique
Vers 1900



Raspoutine par
E.N. Klokatchev



Raspoutine dans les
premières années de
son ascension



**Nicolas II, l'impératrice
et leurs enfants**



**Le tsar et son fils en
uniforme de cosaques
1915**



**Le tsarévitch hémophile
dans les bras du marin
chargé de veiller sur lui**



Caricatures russes. Vers 1900.

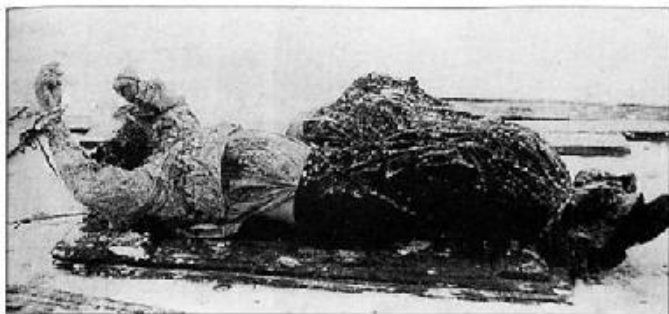
Le dessin du bas est intitulé : *La maison régnante de Russie*



Le grand-duc Dimitri au volant de son automobile



**Portrait du prince
Youssoupov, instigateur
du meurtre de
Raspoutine, Musée Russe**



Le corps de Raspoutine tel qu'il fut retiré de la Néva



La tsarine, ses filles Olga et Tatiana, ainsi qu'Anna Vyroubova sur la tombe clandestine de Raspoutine



Nicolas II prisonnier
dans le parc de
Tsarskoïé-Selo en
juillet-août 1917



Lénine
Moscou 1^{er} mai 1919

VIII

LA GUERRE

Au début des hostilités, l'élan patriotique du peuple semble général et durable. La mobilisation s'effectue sans heurts. Les partis politiques fraternisent dans la certitude d'une prompte victoire. Nicolas II redevient l'empereur de tous les Russes, sans exception. Même les membres de l'opposition parlementaire acceptent l'idée d'un rapprochement nécessaire avec le gouvernement. Seul un certain Vladimir Ilitch Oulianov, dit Lénine, réfugié en Suisse, proclame que la défaite russe serait préférable au triomphe du tsarisme. Mais que pèse l'opinion de ce fêtu de paille face à l'immense confiance de la nation qui a retrouvé son unité, sa grandeur et l'amour de son souverain ? Porté par ce concert de hourras, Nicolas II songe d'abord à prendre le commandement de l'armée afin de donner une signification sacrée à la défense du sol. Or, ses ministres lui représentent qu'il ne doit pas risquer de compromettre son prestige dans les aléas de la guerre. À contrecœur, il se résigne et nomme généralissime son oncle, le grand-duc Nicolas Nicolaïevitch, qui est très estimé dans les milieux militaires. Le seul défaut du personnage est, aux yeux du monarque et de son épouse, son aversion systématique envers Raspoutine. Certains lui reprochent aussi son incompétence. Malgré sa taille de géant et son regard d'aigle, il est, prétendent les grincheux, un piètre stratège. Il y a plus grave : l'armée manquerait de matériel et d'entraînement au combat. Les officiers, superbes à la parade, n'auraient aucune notion de la guerre moderne. Heureusement, la majorité du pays se refuse à croire les pessimistes. Du haut en bas de la société, on est persuadé que la légendaire vaillance russe palliera les défauts d'équipement et d'expérience. Raspoutine lui-même, qui s'est violemment opposé à la guerre, considère que, puisqu'elle a été déclarée, il faut la gagner coûte que coûte.

Comme les Allemands, dans une avance irrésistible, sont déjà entrés à Bruxelles et menacent Paris, Nicolas II, fidèle à la promesse qu'il a faite aux Alliés, décide de soulager la France par une puissante action de diversion. Deux armées, sous les ordres des généraux Samsonov et Rennenkampf, pénètrent profondément en Prusse orientale et obligent l'adversaire à retirer des troupes du front occidental pour les transporter en hâte sur l'autre front. Cette manœuvre permet aux Français de remporter la victoire de la Marne et de sauver Paris. En revanche, les Allemands, regroupés sous l'autorité du général von Hindenburg, parviennent à encercler et à décimer les forces de Samsonov dans les forêts de Mazurie, près de

Tannenberg, et contraignent Rennenkampf à se replier en désordre sur la rive orientale du Niémen. Désespéré, déshonoré, Samsonov se suicide sur le champ de bataille. Les Russes ont perdu cent mille hommes.

Dans le public, à l'enthousiasme des premiers jours succèdent la consternation et la crainte. Sortant de leur rêve de gloire, les citoyens les plus modestes comme les plus évolués commencent à comprendre que l'armée russe, qu'on disait invincible, ne peut rivaliser avec l'armée allemande, mieux équipée, mieux formée, mieux commandée. L'intendance et les services de la Croix-Rouge sont aussi inefficaces que lors de la guerre contre le Japon. Transportés pêle-mêle dans des wagons à bestiaux, les blessés racontent à leur arrivée dans la capitale que là-bas, à l'avant, on manque de fusils et de munitions, qu'on dispose d'un canon en état de tir contre dix du côté allemand, qu'on envoie les fantassins au combat sans préparation d'artillerie. Bien entendu, la presse, muselée par la censure, ne fait pas allusion à ces plaintes. Mais des rumeurs persistantes circulent dans la population civile : les uns accusent les généraux d'incapacité, les autres chuchotent que le tsar est voué à la malchance, qu'il accumule les désastres depuis le début de son règne et qu'il n'y a pas de raison pour que cela « change ». La série noire, dit-on, a commencé lors des fêtes du couronnement par les milliers de spectateurs écrasés sur le champ de la Khodynka. Il y a eu ensuite la naissance du fils hémophile, le déséquilibre mental de l'impératrice, la défaite devant le Japon, le « dimanche rouge » et ses victimes innocentes, les meurtres du grand-duc Serge et du président du Conseil Stolypine, enfin l'apparition à la cour de Raspoutine, le staretz débauché. Encore heureux que la Russie, qui a essuyé un revers sanglant sur le front allemand, ait pu se rattraper sur le front autrichien ! Après avoir rejeté les Austro-Hongrois du territoire russe, les troupes du tsar prennent Lvov et occupent l'est de la Galicie. Pas pour longtemps, hélas ! En février 1915, l'Allemagne déclenche une nouvelle offensive en Prusse orientale. Des combats acharnés se livrent dans les cols des Carpates. Przemyśl et Lvov sont repris par les Allemands après de durs affrontements. Bientôt contraintes à la retraite, les troupes russes évacuent la Pologne et la Lituanie.

Raspoutine suit dans l'angoisse, sur la carte, la progression de la marée allemande. Avec l'incertitude du lendemain, son influence à la cour ne cesse de croître. Comme on ne sait plus à quel saint se vouer, on se tourne vers lui en espérant qu'il en est un. Son appartement du 64 de la rue Gorokhovaïa devient, en quelque sorte, l'antichambre du palais impérial. Les solliciteurs se pressent dès le matin jusque sur les marches de l'escalier et même dans la rue, aux abords de la maison. Trois à quatre cents visiteurs défilent chez lui chaque jour. On trouve

dans son salon, en plus des adoratrices habituelles, une cohue de quémandeurs furtifs et murmurants. Il y a là aussi bien des étudiants à court d'argent que des petits fonctionnaires venus se plaindre de leurs supérieurs, des officiers implorant une recommandation auprès d'un ministre, des femmes attirées par la réputation de mâle infatigable du saint homme. Allant de l'un à l'autre, Raspoutine leur refuse rarement son concours. À ceux qui mendient une aide pécuniaire, il donne quelques roubles ; à ceux qui invoquent la nécessité d'un appui en haut lieu, il offre un mot d'introduction griffonné sur un coin de table et couvert de croix. Sa règle est qu'on ne doit jamais s'adresser en vain à son cœur. En remerciement de ses bons offices, les plus riches lui glissent des billets de banque dans la main, les plus pauvres lui apportent des fruits ou du fromage. Il accepte tout pour ne vexer personne.

Afin de gérer ses affaires multiples et compliquées, il s'entoure de spécialistes, tels Dobrovolski, ancien inspecteur de l'enseignement primaire, le banquier Rubinstein et son rival Manus, président du conseil d'administration de l'Union des constructeurs ferroviaires, les opulents financiers Guinzburg, Saleviev, Kaminka... La guerre qu'il appréhendait lui rend la vie agréable. On dirait que, dans cet univers en décomposition, où les esprits sont hantés par la mort, la souffrance, les tribulations de la patrie, il a trouvé le climat idéal pour l'épanouissement de ses appétits. Sentant craquer autour de lui le cadre des valeurs morales, il est de plus en plus enclin à croire que tout est permis. Sa soif de plaisirs coexiste avec son souci de piété. Lui qui était relativement sobre, allant jusqu'à préconiser la fermeture des cabarets, le voici qui se met à boire comme un trou. Cependant, il refuse de s'adonner à la vodka, le « serpent vert », selon la formule en usage dans le peuple. Il lui préfère le vin, et notamment le madère. Certains jours, il en avale jusqu'à six litres en un seul repas sans que sa raison vacille. Il se soûle et il danse en public pour la joie d'éprouver sa résistance à la débauche. Souvent, après une nuit d'orgie, il se rend à matines, rentre chez lui la cervelle pleine de chants angéliques, lape un verre de thé bouillant et reçoit ses visiteurs comme si de rien n'était. Les temps, pense-t-il, sont aux excès de tout genre. Puisque la Russie a perdu la tête en se lançant dans la guerre, il peut la perdre, lui aussi. D'autant que, même ivre, il est manifestement soutenu par Dieu.

La preuve en est que, malgré les abus d'alcool, il a conservé intacts ses dons de guérisseur. Le 2 janvier 1915, alors qu'elle se rend de Tsarskoïe Selo à Petrograd, Anna Vyroubova est victime d'un terrible accident de chemin de fer. Il a fallu plusieurs heures pour la dégager de la carcasse du wagon où elle avait pris place. Elle a les jambes et la colonne vertébrale brisées. « C'est la fin ! Inutile de la déranger ! »

décide le médecin qui l'examine sur les lieux. Transportée à l'hôpital de Tsarskoïe Selo, elle reçoit les derniers sacrements. À peine lucide, elle demande que le « père Grégoire » prie pour elle. Sa mère veut s'y opposer. Mais la tsarine, très affectée par l'événement, téléphone à Raspoutine. Il promet de venir immédiatement au chevet de la mourante, mais ne réussit pas à trouver de voiture. Finalement, Witte lui prête la sienne, conduite par un chauffeur expérimenté. Une tempête de neige les retarde sur la route. Dès son arrivée, le staretz se précipite dans la chambre de la jeune femme. Elle gît, en proie à un coma léger, veillée par le tsar, la tsarine, les grandes-duchesses et le chirurgien de la cour. Ignorant l'entourage, Raspoutine se concentre, le regard rivé sur ce corps déjà presque sans vie. Sous la tension de l'effort, son visage pâlit et se couvre de sueur. Au bout d'un long moment, il prend la main d'Anna Vyroubova et dit avec insistance : « Annouchka, éveille-toi, regarde-moi ! » À ces mots, elle rouvre les yeux et murmure : « Grégoire, c'est toi ! Dieu soit loué ! » Alors, s'adressant aux personnes présentes, Raspoutine prophétise entre haut et bas : « Elle guérira, mais restera infirme. » Et il passe rapidement dans la pièce voisine. Là, ses yeux se révulsent, il chancelle et s'évanouit. Cette fois encore, il a absorbé, digéré la souffrance d'autrui. Les médecins ne peuvent que constater, à contrecœur, une guérison qui s'est opérée sans leur aide. Mais la convalescence sera longue. Après six mois de repos dans son lit, Anna Vyroubova ne se déplacera qu'en fauteuil roulant, puis appuyée sur des béquilles. Il lui faudra plus d'un an pour retrouver, tant bien que mal, l'usage de ses jambes.

En attendant, elle clame à tous les échos le nouveau miracle du mage. Le tsar et la tsarine, témoins de sa résurrection dans une chambre d'hôpital, partagent cette certitude mystique. Alexandra Fedorovna, qui s'était sensiblement refroidie à l'égard de son ancienne confidente – jugée au fil des ans trop indiscreète et trop capricieuse –, lui rend toute son amitié et communique avec elle dans un sursaut de vénération pour Raspoutine. Quand on croit aux vertus des saints du martyrologe orthodoxe, comment ne pas ajouter foi au pouvoir d'un être d'exception qui, à leur exemple, s'entretient quotidiennement avec le Ciel ? Ce qui s'est passé, il y a des siècles, pour tel ou tel d'entre eux peut très bien se reproduire de nos jours pour le staretz sibérien. En douter serait offenser le Seigneur, qui l'a créé afin qu'il soulage et éclaire ses semblables.

Cet épisode, s'il renforce l'influence de Raspoutine sur ses adeptes, renforce aussi ses propres impressions d'aptitude surnaturelle et d'agréable impunité. Plus il boit, plus il se dévergonde et plus, lui semble-t-il, Dieu s'amuse de son inconduite. L'étonnant rétablissement d'Anna Vyroubova, joint à la fringale de plaisirs qui s'est emparée de

la capitale depuis le commencement de la guerre, le dispose à mettre les bouchées doubles. Tant pis si sa morale ne correspond pas à celle de l'Église. Au stade où il est parvenu, il n'a pas besoin d'intermédiaires entre lui et le Père éternel. Qui sait de quoi demain sera fait ? Toute joie païenne est bonne à prendre quand la grande fossoyeuse piétine derrière la porte.

Malgré les hécatombes du front, les convois de blessés qui affluent dans la ville, les titres inquiétants des journaux, Petrograd veut se divertir jusqu'à plus soif. La prohibition a fait long feu. Pour tourner la loi, les « traktirs^[32] » servent l'alcool dans des théières. Chaque soir, les lieux de plaisir, qu'il s'agisse de théâtres ou de cabarets, refusent du monde. L'argent flambe. Les policiers chargés de la sécurité de Raspoutine recensent avec soin ses rencontres et ses déplacements, le jour comme la nuit. De mars à juin 1915, ce ne sont, de la part du staretz insatiable, que coucheries ou bamboches dans les restaurants. Tantôt il se rend chez une masseuse de mœurs suspectes, tantôt chez la couturière Katia, tantôt chez la prostituée Véra, tantôt aux bains avec une fille chargée de le savonner. Mais il invite aussi, rue Gorokhovaïa, des dames de la bonne société, avec lesquelles il festoie jusqu'à l'aube. Pendant ces petites orgies, au son d'un orchestre tzigane, on chante, on danse à perdre haleine et on boit à en rouler sous la table. Les mouchards dépêchés sur place notent le nombre de bouteilles qui ont été vidées, les privautés du maître de maison avec les visiteuses et les accouplements constatés par les domestiques. Afin de limiter, autant que possible, l'exubérance lubrique de leur « protégé », ils insistent auprès du directeur de son cabaret préféré, *Villa Rodé*, pour qu'il évite de l'installer au vu de tous dans la grande salle, mais lui réserve un cabinet particulier où il ne pourra se donner en spectacle. Là, entre quatre murs, Raspoutine chante avec le chœur, danse le *hoppak*^[33] en compagnie de femmes du monde et de putains, se livre aux plaisirs du vin et de l'amour en toute liberté. Il raffole des musiques tziganes et des créatures sans histoire qui se laissent lutiner après un bon repas. Le corps en transpiration et la bouche altérée, il a l'impression, à ces moments-là, de vivre deux fois plus vite, deux fois plus fort sans démériter du Très-Haut. Il lui arrive aussi de convier des hommes d'affaires et des banquiers à ces agapes débridées. Ils règlent la dépense et lui les remercie en intervenant, pour tel ou tel contrat litigieux, auprès d'un ministre. Avant de quitter les lieux en titubant, il distribue aux chanteuses et aux serveuses quelques roubles ou de menus cadeaux assortis de conseils sur la façon de mener leur carrière en conformité avec la loi du Seigneur. Malgré la fêlure morale qui s'est produite en lui au début de la guerre, il demeure convaincu de sa pieuse mission parmi ses concitoyens. Même l'esclandre soulevé, un soir, par un officier qui, révolté de son attitude, le gifle en public ne

suffit pas à le ramener à la raison. L'établissement est fermé pour plusieurs jours. Peu importe ! Raspoutine va continuer ses frasques dans d'autres tavernes de luxe. Des témoins racontent à la ronde qu'ils l'ont vu une nuit, en goguette, ordonner au chœur de chanter l'*Ave Maria*, qu'il a entonné lui-même sa chanson favorite : *Cocher, ne fouette pas tes chevaux*, puis qu'il a dansé en gesticulant sur la table afin de prouver que, dans son village, on savait gambader « aussi bien qu'au ballet impérial ». Au restaurant Strelnia de Petrograd, des clients grimpent sur les pots des palmiers qui décorent la grande salle pour jeter un coup d'œil, à travers une baie vitrée, dans le cabinet particulier où le staretz se divertit avec les Tziganes. Un officier grogne : « Qu'est-ce qu'on trouve à cet homme ? C'est une honte ! Un moujik se dandine et tout le monde l'admire ! Pourquoi donc toutes les dames se collent contre lui ? » Et l'officier, furieux, tire un coup de feu en l'air. Fol émoi parmi les dîneurs. Une femme, Djanoumova, témoin de l'incident, affirme qu'en entendant la détonation Raspoutine a tressailli de peur. « Son visage devint jaune, dit-elle. Il semblait avoir vieilli de quelques années^[34]. » C'est que, tout en se sachant protégé par Dieu, il craint pour sa peau. Il a tant d'ennemis haut placés !

Dans la journée, Raspoutine trie les centaines de suppliques qui se déversent sur sa table. De temps à autre, il s'adresse, par-dessus l'épaule, à quelque pope qui attend patiemment d'être entendu : « Eh bien, j'en ai fait une bringue, la nuit dernière ! Il y avait une tziganelle si mignonne qui chantait ! Si seulement tu pouvais te rendre compte... » Le téléphone sonne sans arrêt. Les admiratrices du maître assurent la permanence. Elles répondent à tour de rôle : « Ici l'appartement de Grégoire Efimovitch. De service au téléphone Une telle. Qui est à l'appareil ? » Le staretz prend rarement la communication lui-même. Quand il s'agit d'un correspondant important, il saisit le combiné avec ostentation dans la main gauche, pose le pied sur un tabouret et, le poing droit sur la hanche, les épaules raides, la barbe inspirée, parle avec lenteur en regardant au loin. S'il doit écrire un billet de recommandation, il s'assied lourdement à la table, ses doigts se crispent sur le porte-plume et il aligne avec effort ses pattes de mouche sur le papier, en soufflant comme un phoque. Ses exhortations sont laconiques : « Mon bien bon, arrange les choses pour ce malheureux et Dieu t'aidera. Grégoire. » « Au chef de la ligne Nicolas^[35]. Mon bien bon, sauve cette pauvre petite avec un travail de garde-barrière. »

Au début de la guerre, Raspoutine s'est adjoint les services d'une sorte de secrétaire-conseiller juridique, Manassievitch-Manouïlov. À demi escroc, à demi espion, ce personnage trouble, employé jadis par l'Okhrana à de basses besognes de délation et par des financiers et des

industriels à des transactions secrètes, se dévoue maintenant, corps et âme, à la cause du staretz. Il rédige des notes pour le compte de son « patron », embauche une dactylo chargée de prendre les vaticinations du maître sous sa dictée, se démène dans le milieu des affaires pour le représenter au mieux de leurs intérêts communs et, bien que d'origine juive, n'hésite pas à gruger ses coreligionnaires contre la promesse de leur épargner le service militaire, ou une amende, ou une menace d'expropriation. Raspoutine a confiance en cet aigrefin, mais est également très proche d'un autre juif, Aron Simanovitch, bijoutier, usurier et tenancier de maison de jeux. Il n'a pas trop de ces deux factotums pour s'occuper de ses questions d'argent. Par principe, il ne demande plus rien directement au tsar et à la tsarine. Son loyer est payé tantôt par le père d'Anna Vyroubova, tantôt par le banquier Rubinstein. Il reçoit également des dons importants de ses admirateurs et admiratrices. En vérité, il n'y a aucun calcul, aucune prévoyance chez lui dans la gestion de ces subsides. Persuadé que Dieu pourvoira toujours aux besoins de son messenger sur terre, il dépense à tout-va. Ses largesses ne se limitent pas à couvrir les frais de son existence citadine, mais englobent l'entretien de sa maison de Pokrovskoïé et de sa famille, qui vit dans l'aisance ; son père, Efim, un vieux paresseux, ne fait rien de ses dix doigts. L'argent, professe Raspoutine, n'est pas là pour être amassé, mais dilapidé. Son idéal, c'est l'oiseau dans son nid, ouvrant le bec pour que Dieu le nourrisse. Ainsi, à la fois naïf et roublard, insouciant et rusé, estime-t-il qu'en mangeant dans la main d'autrui il reçoit la juste rémunération des bienfaits dont il gratifie les âmes croyantes.

Quand il a passé une journée à s'occuper de la politique du pays, des réponses aux quémandeurs et de l'administration de son patrimoine personnel, il éprouve le besoin forcené de se distraire. On dirait qu'à la tombée de la nuit un autre homme en lui se réveille. Il a la gorge sèche et le sexe frétilant. Le diable le tente. Mais, bien sûr, avec l'approbation de Dieu. Être russe, c'est, pense-t-il, porter en soi alternativement le blanc et le noir. La terre n'aime pas ceux qui ignorent les plaisirs terrestres. Le 25 mars 1915, il part pour Moscou et, dès le lendemain de son arrivée, se rend au fameux restaurant Yar avec deux journalistes et deux dames, tous décidés à s'amuser. « La compagnie était déjà bien éméchée, précisera le rapport du colonel Martynov, chef de la section moscovite de l'Okhrana. Ils ont commandé au chœur féminin des chansons, puis des danses, la "matchiche" et le "cake-walk". Apparemment, la compagnie s'était arrangée aussi pour avoir des boissons alcoolisées^[36], car, s'enivrant encore davantage, Raspoutine dansa une "danse russe", faisant aux chanteurs des confidences dans le genre : "Ce caftan, c'est la vieille^[37] qui me l'a offert, c'est elle qui l'a cousu !" Et, après la "danse russe" :

“Oh ! qu'est-ce qu'elle dirait, la patronne, si elle me voyait ici !” Ensuite, la conduite de Raspoutine prit une tournure complètement inadmissible, d'une psychopathie toute sexuelle. Il aurait, dit-on, exhibé son sexe et, dans cette tenue, continué à converser avec les danseuses, leur distribuant des billets doux du genre : “Aime-moi de tout ton cœur”, et autres recommandations dont le souvenir n'a pas été conservé par les destinataires. Lorsque le maître de chœur lui fit observer l'inconvenance de sa conduite en présence de femmes, Raspoutine rétorqua que c'était justement la tenue qu'il pratiquait généralement devant elles et persévéra dans cette attitude. Il donna à certaines chanteuses dix à quinze roubles en prenant l'argent chez sa jeune compagne, laquelle régla ensuite avec le restaurant Yar toutes les consommations et autres frais. Vers deux heures du matin, la compagnie se dispersa. »

Les témoins de la scène ne se sont pas contentés d'en révéler les détails aux mouchards habituels : ils se sont répandus en commentaires scabreux dans toute la ville. Considérant que de tels libertinages et des propos aussi vulgaires à l'égard de Leurs Majestés portaient atteinte au prestige de la Couronne, le gouverneur de Moscou, le général Adrianov, se rendit personnellement à Petrograd pour en informer le ministre de l'Intérieur, Nicolas Maklakov. Celui-ci, craignant d'irriter l'empereur, ne fit devant lui qu'une relation orale très édulcorée des événements. Convoqué par Nicolas II le 22 avril, le staretz se bat la poitrine, reconnaît qu'il est un pécheur indigne des pouvoirs de voyance et de guérison dont Dieu l'a gratifié à sa naissance et jure que jamais, dans ses conversations, il n'a flétri l'honneur de la tsarine, sa bienfaitrice. Disposée à toujours le croire sur parole, Alexandra Fedorovna met l'incartade de l'homme de Dieu sur le compte d'un égarement passager, lui conserve son estime et espère simplement que de pareils écarts ne se reproduiront plus. Pardonné et réconforté, Raspoutine part pour Pokrovskoïé au mois de juin 1915, afin de s'y reposer des infernales tentations de la ville.

Cependant, ses ennemis ne désarment pas. Le nouveau ministre de l'Intérieur, Chtcherbatov, est moins coulant que son prédécesseur, Maklakov. Cédant à l'influence des détracteurs moscovites du staretz, il charge son adjoint, le vice-ministre Djoukovski, qui a suivi de près l'affaire du restaurant Yar, de placer sous les yeux du tsar le rapport intégral du colonel Martynov. À la lecture de ce compte rendu exhaustif, Nicolas II s'étonne, mais ravale son indignation et exige que le document reste secret. Malgré sa promesse, Djoukovski ne sait pas tenir sa langue. Alexandra Fedorovna apprend incidemment d'autres détails sur les excentricités de Raspoutine à Moscou. Or, ce qui la révolte, ce n'est pas la conduite du « père Grégoire », mais celle de ses délateurs. Outrée, elle écrit au tsar, alors en inspection au Grand

Quartier général : « Ce n'est pas un honnête homme [Djounkovski], il a montré cet ignoble torchon de papier [le rapport sur Raspoutine] à Dimitri [le grand-duc Dimitri Pavlovitch], qui a tout répété à Paul [le grand-duc Paul Alexandrovitch], qui a tout raconté à Ella [la grande-duchesse Élisabeth Fedorovna, sœur de l'impératrice]. Il faut dire [à Djounkovski] que vous en avez assez de ces sales histoires et que vous souhaitez qu'il soit gravement puni^[38]. »

Rentré à Petrograd, Nicolas II accepte de lire un nouveau rapport, encore plus circonstancié, sur les incidents de Moscou. Après quoi, au grand dépit d'Alexandra Fedorovna, il refuse de recevoir le « père Grégoire », revenu pour solliciter une séance supplémentaire de justifications et de serments. Tout en affirmant qu'il a été outrageusement calomnié, Raspoutine repart, l'échine courbée, pour Pokrovskoïé.

En voyage, la malchance le poursuit. Embarqué le 9 août à Tioumen, sur un bateau à vapeur qui doit l'amener à Pokrovskoïé, il se mêle à un groupe de soldats et, déjà passablement ivre, les invite au restaurant de la deuxième classe. Il leur paie à déjeuner et à boire. On vide quelques bouteilles, on chante, on danse, on raconte en rigolant des anecdotes salaces qui choquent les autres passagers. Le capitaine du navire vient rappeler au staretz que l'accès des « secondes » est interdit aux hommes de troupe. Hors de lui, Raspoutine provoque un scandale, joue des poings et insulte le maître d'hôtel, avant de s'écrouler sur le tapis. Dans le public, certains ricanent, d'autres s'écrient qu'il est fou et qu'il faut « lui raser la tête et la barbe ». À Pokrovskoïé, des matelots le débarquent, à demi-inconscient, et le chargent sur une télégue. Maria et Varvara, venues l'accueillir, le ramènent, fin soûl, à la maison. Un procès-verbal est dressé pour injures au maître d'hôtel et « paroles outrageantes à l'égard de l'impératrice et de ses très augustes filles ». Deux instructions sont ouvertes : l'une politique (pour offense à l'impératrice), l'autre de droit commun (pour offense au maître d'hôtel). Le gouverneur de la province menace d'arrêter Raspoutine s'il tente de quitter Pokrovskoïé. Celui-ci, ayant cuvé son vin, répond froidement : « Un gouverneur, qu'est-ce que ça peut me faire ? » Mais il se garde bien de bouger et attend qu'Anna Vyroubova lui télégraphie de revenir, ce qui ne saurait tarder. Cette semonce administrative ne l'empêche pas de continuer à boire. Son vieux père, fainéant et bavard, l'agace. Un jour, il se prend de querelle avec lui. Les deux hommes sont ivres. Grégoire, dans un accès de fureur, jette son père à terre et le roue de coups. On les sépare à grand-peine. Le lendemain, l'incident est oublié et ils trinquent de nouveau ensemble. L'année suivante, quand Efim mourra, Grégoire, alors à Petrograd, ne se rendra pas à l'enterrement mais portera le deuil durant vingt-quatre heures et s'abstiendra, pendant ce

laps de temps, de toute libation^[39].

Tandis qu'il est encore à Pokrovskoïé, *La Gazette moscovite* revient sur le scandale du restaurant Yar, que le tsar et la tsarine auraient tant voulu étouffer. Par quel moyen les rédacteurs de cette feuille se sont-ils procuré le rapport ultraconfidentiel que Djoukovski a soumis à Nicolas II ? Toujours est-il que, du jour au lendemain, les moindres péripéties de la partie fine du Yar s'étalent dans la presse. Convaincu d'avoir divulgué un secret d'État, Djoukovski est démis de ses fonctions. C'est à Pokrovskoïé que Raspoutine reçoit la bonne nouvelle. Enfin, il est vengé, la voie est libre. À plusieurs reprises, il revient à Petrograd pour narguer ses ennemis et se pavaner dans les endroits à la mode. La police, vertement réprimandée pour ses excès de zèle, le laisse en paix. Et il en profite.

Il y a un contraste saisissant entre l'appétit de plaisirs qui s'est emparé de la haute société à l'arrière et l'horrible carnage de l'avant. Les hommes tombent par centaines de milliers sur le front, pendant qu'à Petrograd et à Moscou on complot, on claboude et on fait des affaires. Pour expliquer les échecs successifs de l'armée russe, les autorités invoquent l'espionnage. Sont visés les juifs, à qui on reproche, dans le peuple, leur manque de patriotisme, leur habileté commerciale, leur religion et leurs noms à consonance souvent étrangère. L'ambassade d'Allemagne à Petrograd a été saccagée dès la déclaration de guerre. Les journaux et les livres en langue allemande ont été interdits. Le Saint-Synode a prohibé les arbres de Noël comme répondant à une « coutume allemande ». On a licencié, dans les bureaux et dans les usines, des gens porteurs de patronymes germaniques ou juifs, même ceux dont les familles sont fixées depuis des générations en Russie. On parle d'officiers supérieurs vendus à l'ennemi, d'industriels qui fabriquent en cachette des munitions pour le Kaiser, de dignitaires du palais dont les origines baltes font des suspects au premier chef. En mai 1915, à l'annonce de la retraite de Galicie, la foule de Moscou a pillé les magasins allemands au cours d'une émeute qui a duré deux jours. Au retour d'une inspection sur le front, Rodzianko a proclamé devant la Douma que le pays était dirigé par des incapables, que les héroïques soldats russes mouraient par la faute du commandement et que cette impéritie s'expliquait par la présence de traîtres dans les plus hautes sphères de la politique et de l'armée. Comme il fallait un bouc émissaire, on a arrêté le lieutenant-colonel Miassouïedov sous l'inculpation d'intelligence avec l'ennemi et de prévarication, et on l'a pendu pour l'exemple^[40]. À l'instigation du grand-duc Nicolas Nicolaïevitch, le ministre de la Guerre, Soukhomlinov, jugé responsable des principales défaites militaires, a été remplacé par le général Polivanov. Le tsar espère que ces changements dans l'équipe dirigeante calmeront les agités de

l'Assemblée et rendront confiance au peuple en désarroi. Mais l'ébullition des esprits est trop forte, et très vite Nicolas II est obligé de reconnaître que ce ne sont pas des remaniements ministériels qui sauveront la situation. À peine nommé, Polivanov déclare la patrie en danger et affirme que la guerre se déroule sans plan d'ensemble et en dépit de toute stratégie. Le 23 juillet, Varsovie tombe aux mains des Allemands, la Douma affolée interpelle le gouvernement et le Conseil des ministres décide le renvoi du chef d'état-major, le général Ianouchkevitch. Mais est-ce suffisant ?

De plus en plus, Nicolas II songe à se porter lui-même à la tête de l'armée. Ses nombreuses visites au Grand Quartier général, la Stavka, ont ravivé en lui le goût de la vie militaire. Parmi ces officiers d'élite, il se repose des intrigues de Petrograd. Et puis, il estime qu'en cas de péril grave la place du tsar est à l'avant, avec les soldats. Les ministres unanimes le supplient de ne pas céder à cette tentation glorieuse, mais pleine de risques. En revanche, sa femme le pousse, de toute son énergie, de toute sa foi, à assumer les responsabilités de la conduite de la guerre sur le terrain. Depuis longtemps, elle souffre de l'influence croissante dans le pays du grand-duc Nicolas Nicolaïevitch. Elle ne lui pardonne pas d'avoir épousé son ancienne amie monténégrine, Anastasia, qui a divorcé – chose hautement condamnable ! – pour convoler avec lui. Devenu généralissime par la grâce de l'empereur, il s'est encore gonflé de morgue. La troupe l'aime et le respecte, malgré son insuffisance notoire. Grand et imposant, il a le physique de l'emploi. Il n'en faut pas plus pour berner les âmes simples. En outre, Alexandra Fedorovna le soupçonne de vouloir s'emparer du trône à l'occasion de quelque révolution de palais, fomentée par les officiers à sa botte, et d'écarter ainsi son fils, Alexis, de la succession dynastique. D'ailleurs, n'est-il pas un ennemi déclaré de Raspoutine ? C'est tout dire ! Quand le staretz a manifesté le désir de se rendre à la Stavka, le grand-duc a fait savoir que le « père Grégoire » pouvait venir, mais qu'il serait « pendu ». De telles paroles jugent leur homme ! Raspoutine a la rancune tenace, et Alexandra Fedorovna plus que lui encore. À eux deux, ils pressent l'empereur de destituer ce dangereux rival dans la popularité de la nation.

Pendant que le tsar est en inspection au Grand Quartier général, sa femme cherche à l'endoctriner par les lettres, écrites en anglais, qu'elle lui adresse quotidiennement. Sans le dire tout net, elle espère que, tôt ou tard, Raspoutine glissera du rôle de conseiller spirituel à celui de conseiller politique et militaire : « Si seulement tu pouvais te montrer plus sévère, mon chéri, c'est indispensable ! [...] Il faut qu'on tremble devant toi [...] ! Écoute notre Ami [Raspoutine] et fais-lui confiance. Il est important que nous puissions compter non seulement sur ses prières, mais sur ses avis. » (Lettre du 10 juin 1915.) Et

encore : « Combien je souhaiterais que Nicolacha [le grand-duc Nicolas Nicolaïevitch] soit différent et ne se dresse pas contre l'homme qui nous a été envoyé par Dieu ! » (Lettre du 12 juin 1915.) « Je m'effraie des nominations faites par Nicolacha. Il est loin d'être intelligent, il est têtue, et ce sont d'autres gens qui le guident [...]. D'ailleurs, n'est-il pas l'adversaire de notre Ami ? Cela ne peut que porter malheur ! [...] Notre Ami te bénit et exige, de la façon la plus pressante, qu'on organise le même jour, sur tout le front, une procession religieuse pour demander la victoire [...]. S'il te plaît, donne des ordres en conséquence. » (Autre lettre du 12 juin 1915.) « Je t'envoie une canne qui a appartenu à notre Ami. Il s'en est servi et te la donne à présent avec sa bénédiction. Si tu pouvais l'utiliser de temps en temps, ce serait une bonne chose [...]. Sois plus autocrate, mon chéri, montre de quoi tu es capable ! » (Lettre du 14 juin 1915.)

De jour en jour, de lettre en lettre, Nicolas II se persuade que la volonté de Dieu, incarnée par Raspoutine, est qu'il s'affirme plus énergique, qu'il chasse l'incapable grand-duc Nicolas Nicolaïevitch et qu'il prenne la tête des troupes pour relever leur moral et les conduire à la victoire. Au cœur de l'été 1915, le moment est des plus critiques. De la Baltique aux Carpates, les Russes battent en retraite. Kovno, Grodno et Brest-Litovsk viennent de tomber. La Pologne, la Lituanie, la Galicie sont aux mains de l'ennemi. Le chiffre des pertes en vies humaines donne le vertige. Les hôpitaux se révèlent insuffisants pour soigner les milliers de blessés acheminés du front à l'arrière. La Stavka, menacée, a dû se replier sur Mohilev.

Devant la montée des périls, Nicolas II prend enfin la décision de se débarrasser de cet oncle trop encombrant et envoie son ministre Polivanov à la Stavka pour préparer doucement le généralissime à sa disgrâce. Mais sa mère, l'impératrice douairière Marie Fedorovna, l'adjure de renoncer à son idée, qu'elle estime aventureuse. Elle le met en garde contre le danger qu'il y aurait pour lui à mécontenter l'armée en écartant un chef aussi populaire. De plus, elle craint qu'en quittant Petrograd pour le Grand Quartier général et en cédant la direction de l'État à un autre homme, fût-il de confiance, il ne précipite la ruine du régime. De leur côté les ministres, convoqués le 20 août 1915 à Tsarskoïe Selo, implorent en chœur Sa Majesté d'abandonner son projet. Et, le lendemain, ils adressent au tsar une lettre collective de démission pour protester, « au nom de tous les Russes loyaux », contre son intention de renvoyer le généralissime et de lui succéder dans la conduite de la guerre. Au bas du document, huit signatures.

Mais que peuvent une poignée de ministres contre une épouse enthousiaste et un starets inspiré ? Nicolas II ne se laisse pas fléchir. Le 22 août, dans la soirée, il part pour Mohilev. Le 23, un rescrit relève le grand-duc Nicolas Nicolaïevitch de ses fonctions et annonce

que l'empereur le remplacera à la tête des troupes. En guise de dédommagement, le grand-duc recevra la direction des opérations au Caucase. Le jour même, Nicolas II écrit à sa femme : « Il [le grand-duc Nicolas Nicolaïevitch] vint à ma rencontre avec un brave et gentil sourire. Il me demanda quand il devait partir et je lui répondis qu'il pourrait rester encore deux jours [...]. Je ne l'avais pas vu ainsi depuis de longs mois ; mais les visages de ses aides de camp étaient sombres ; c'était amusant de les observer. » La tsarine approuve : « C'est un tel soulagement ! Je te bénis, mon ange, ainsi que ta juste décision en espérant qu'elle sera couronnée de succès et nous apportera la victoire à l'intérieur et à l'extérieur. »

Raspoutine, lui aussi, applaudit à cette destitution qui le délivre d'un ennemi personnel trop influent. Il déclare allègrement à l'impératrice : « Si notre Nicolas n'avait pas pris la place de Nic-Nic^[41], il aurait pu dire adieu à son trône. » Tandis que son épouse et son conseiller occulte se félicitent d'une résolution qui consterne l'armée et la classe politique, Nicolas II signe d'une main hésitante son premier ordre du jour : « J'ai pris aujourd'hui sur moi le commandement de toutes les forces navales et terrestres présentes sur le théâtre des opérations [...]. J'ai la ferme conviction que la miséricorde divine nous accompagnera dans notre foi absolue en la victoire finale et dans l'accomplissement de notre devoir sacré de défendre la patrie jusqu'au bout. Nous ne démériterons pas de la terre russe. »

L'allusion à la « terre russe » réjouit Raspoutine. Il est sûr d'en être le vrai représentant, avec les qualités et les défauts spécifiques de la nation. Quand il pense à son destin, il le résume ainsi : un moujik installé en intrus parmi les grands de ce monde et qui leur rappelle la réalité d'un pays dont leur naissance, leur éducation, leur fortune les ont depuis trop longtemps séparés ! Certes, il espère la victoire, mais il maudit la guerre à cause des souffrances qu'elle inflige aux plus démunis parmi ses compatriotes. Il déclare dans un cercle d'admiratrices : « C'est contre la volonté de Dieu que la Russie est entrée dans cette guerre... Christ est indigné de toutes les plaintes qui montent vers Lui de la terre russe. Mais ça leur est bien égal, aux généraux, de faire tuer des moujiks, ça ne les empêche ni de manger, ni de dormir, ni de s'enrichir !... Hélas ! ce n'est pas sur eux que rejaillira le sang des victimes ! Il rejaillira jusqu'au tsar, parce que le tsar est le père des moujiks... Je vous le dis, la vengeance de Dieu sera terrible ! »

Ayant ainsi clamé son indignation, il se prépare à finir gaiement la soirée dans un restaurant à la mode. Il est aussi à l'aise dans son rôle de prophète que dans celui de bambocheur. C'est seulement lorsqu'il a fait son plein de plaisirs qu'il éprouve le besoin de retourner à

Pokrovskoié.

IX

LE DISCRÉDIT DU COUPLE IMPÉRIAL

Même relégué dans son village, Raspoutine refuse de baisser les bras. La distance ne compte pas quand on a de l'ambition pour soi-même et pour ses amis. Parmi ceux-ci, l'un des plus proches du staretz est le nouvel évêque de Tobolsk, Barnabé. Un homme du peuple comme lui, rude, ardent et peu cultivé, mais connaissant bien les textes théologiques et animé d'un orgueil dévorant. L'année précédente, Barnabé s'est mis en tête de faire canoniser un ancien prêtre méritant, cette mesure étant destinée à le mettre lui-même en valeur pour une éventuelle élévation à la dignité de métropolite. Son choix s'est porté sur feu Jean Maximovitch, archevêque de Tobolsk, mort le 15 juin 1715, et il a demandé au Saint-Synode d'inclure ce défunt, respecté par la population locale, dans le canon des saints à l'occasion du deux centième anniversaire de sa disparition. Le haut procureur du Saint-Synode, Vladimir Sabler, lui a sagement proposé d'attendre que la guerre soit finie pour soulever cette question somme toute secondaire. Alors Barnabé, irrité par la rebuffade, s'est tourné vers Raspoutine pour le prier d'appuyer sa requête. Et le staretz, tout heureux d'intervenir dans une affaire ecclésiastique, a télégraphié au tsar, à Mohilev, afin de lui recommander ce nouveau candidat à l'auréole. Pour justifier son initiative, Barnabé a énuméré les miracles qui se sont produits sur la tombe de Jean Maximovitch et souligné l'urgence de gratifier la Russie d'une figure supplémentaire à vénérer alors que le pays est à feu et à sang. Mise au courant de la démarche, l'impératrice a également estimé qu'en grossissant la cohorte de ses saints la patrie ne pourrait que faire pencher la balance du côté de la victoire. Le 27 août, Nicolas, convaincu par sa femme et par Raspoutine, mande à Barnabé : « Vous pouvez chanter les louanges pour la glorification. » Une telle mesure équivaut à l'autorisation, pour les fidèles, d'adorer les reliques en attendant la canonisation officielle. Immédiatement, Barnabé fait psalmodier les laudes dans la cathédrale de Tobolsk où reposent les cendres de Jean Maximovitch. Mais, entre-temps, Vladimir Sabler a été remplacé à la tête du Saint-Synode par Alexandre Samarine, ancien maréchal de la noblesse de Moscou. Ignorant l'approbation de Sa Majesté, Samarine s'étonne de ces manifestations religieuses intempestives autour de Jean Maximovitch et convoque Barnabé à Petrograd pour le sermonner. Alerté par son protégé, Raspoutine télégraphie de nouveau au tsar pour le remercier d'avoir soutenu Barnabé dans cette pieuse entreprise et l'assurer que le peuple pleure et danse de joie à l'idée qu'un nouveau saint patron va

s'occuper de la Russie. Après quoi, Barnabé se rend auprès de la haute assemblée synodale, le 8 septembre, et, pour justifier sa conduite, montre la dépêche qu'il a reçue, le 27 août, de l'empereur. Loin d'être confondu, Samarine est scandalisé par cette manœuvre tramée derrière son dos. À son instigation, le Saint-Synode invalide la « laudation » de Jean Maximovitch et prive Barnabé de son siège épiscopal pour désobéissance. Mais Alexandra Fedorovna prend la défense de l'évêque injustement châtié, proclame sa foi personnelle dans les vertus de Jean Maximovitch et accuse le haut procureur d'empêcher la dévotion des masses envers un héros de l'Église orthodoxe. Nicolas II donne raison à sa femme et à Raspoutine : il révoque Samarine, qui a osé leur tenir tête.

Or, voici qu'à Moscou certains grondent pour protester contre le renvoi inconsidéré de Samarine. La rumeur publique associe dans sa réprobation l'impératrice, l'empereur et Raspoutine. On s'indigne que ce moujik sibérien obtienne invariablement l'accord de Leurs Majestés, qu'il s'agisse de la démission d'un ministre, de la mise à pied d'un généralissime ou de la glorification d'un saint^[42]. Aux yeux de la foule, l'autorité du tsar est bafouée par le staretz et ses acolytes. Les rênes du pouvoir sont passées, dit-on, des mains impériales à celles d'un paysan inculte. Le grand-duc André Vladimirovitch note dans son journal intime que la canonisation de Jean Maximovitch révolte les gens simples autant que les salons aristocratiques. « La populace est très excitée, écrit-il. Les prêtres s'adressent au peuple dans toutes les églises et disent de telles choses que je n'ose plus respirer qu'en rêve^[43]. »

Conscient de cette levée de boucliers contre sa personne, Raspoutine envoie sa femme de Pokrovskoïé à Petrograd auprès d'Anna Vyroubova pour la prier d'arranger son rapide retour dans la capitale. Mais l'opposition des milieux politiques se renforce et l'impératrice doit insister auprès de son mari pour qu'il frappe un coup de poing sur la table et décide de faire revenir le staretz indispensable et irremplaçable. Il arrive, tout regonflé, le 28 septembre 1915.

Le tsar étant retenu à la Stavka, c'est la tsarine qui, à l'arrière, gouverne le pays. Tandis que Nicolas II joue au stratège parmi des officiers déférents, elle exerce la régence du fond de son boudoir aux tentures mauves, à Tsarskoïe Selo. Elle ne veut à ses côtés d'autres conseillers que Raspoutine et Anna Vyroubova. Dans ses lettres quotidiennes, elle assure son mari que « notre Ami » est plus clairvoyant que tous les ministres réunis et que lui seul peut conduire la Russie à la victoire. Pourtant, soucieuse d'éviter les ragots, elle ne convie jamais le staretz au palais. C'est Anna Vyroubova qui sert d'intermédiaire pour recueillir la bonne parole à la source et la

transmettre, tel un viatique, à Alexandra Fedorovna. Chaque matin, à dix heures, Anna téléphone à l'appartement du 64, rue Gorokhovaïa. Raspoutine, ayant réussi à dissiper l'ivresse de la nuit, lui répond avec simplicité et aplomb. Sur toutes les questions touchant à la politique ou à la guerre, aux nominations ministérielles ou aux rapports entre les membres de la famille impériale, il a son avis qui, dit-il, lui a été inspiré par Dieu. Et, le jour même, la tsarine en reçoit l'écho de la bouche de son amie, qui la rencontre soit chez elle, dans la petite villa blanche, soit à l'hôpital, où elles travaillent toutes les deux avec une louable abnégation. Alexandra Fedorovna répète fidèlement au tsar les recommandations du « père Grégoire ». Elle va même jusqu'au fétichisme religieux et fait parvenir à son époux des objets ayant appartenu au staretz, ce qui leur confère évidemment un pouvoir bénéfique : « N'oublie pas, avant le Conseil des ministres, de prendre dans tes mains la petite icône donnée par notre Ami et de te peigner plusieurs fois les cheveux avec son peigne. » (Lettre du 15 septembre 1915.) « Je dois te transmettre un message de notre Ami, inspiré par une vision qu'il a eue pendant la nuit. Il te demande d'ordonner une offensive immédiate devant Riga. » (Lettre du 15 novembre 1915.) « Ne me prends pas pour une folle parce que je t'ai envoyé la petite bouteille remise par notre Ami. Je crois que c'est du madère. Je t'en prie, verse-t'en un petit verre et bois-le d'un trait à Sa santé. » (Lettre du 11 janvier 1916.) Et Nicolas II, docile, répondra qu'il a bu le vin au goulot, « pour Sa santé et Sa prospérité, jusqu'à la dernière goutte ».

À la fin de 1915, l'empereur, constatant que la vie à la Stavka, entre les conversations avec les joyeux officiers et les parades pour la beauté du coup d'œil, est très paisible, décide de faire venir son fils, âgé de dix ans, à Mohilev. Alexandra Fedorovna consent de mauvaise grâce à la séparation. Chaque fois que le petit Alexis s'éloigne, elle tremble pour sa santé. Mais le tsarévitch, revêtu de l'uniforme des cosaques, s'amuse beaucoup au Grand Quartier général. Il dort dans la même chambre que son père, passe avec lui les troupes en revue et reçoit les hommages des plus brillants généraux. Nicolas II, rassuré, le quitte, le 3 décembre, pour une tournée d'inspection dans le Sud. Or, en son absence, l'enfant est pris d'un fort éternuement qui provoque une épistaxis. Le saignement de nez persistant malgré tous les soins, le docteur Fedorov conseille à l'empereur de regagner Mohilev au plus vite. Au retour du souverain, l'état du tsarévitch n'a pas évolué. Comme le garçon s'affaiblit d'heure en heure, son père le ramène, dès le 5 décembre, par le train, à Tsarskoïe Selo. « Il [Alexis] avait, écrit Anna Vyroubova, une minuscule figure de cire avec, dans sa narine, un coton ensanglanté. » Écroulée au chevet de son fils, Alexandra Fedorovna, les mains jointes, implore les docteurs Fedorov et

Derevenko d'intervenir avant qu'il ne soit trop tard. Les médecins songent à expérimenter sur lui une « certaine glande de cobaye ». En pure perte. Un seul espoir : Raspoutine ! À la demande de l'impératrice, Anna Vyroubova avertit le staretz du nouveau miracle qu'on attend de lui. Par chance, il est à Petrograd. Il arrive en trombe au palais, s'approche du lit d'Alexis, trace au-dessus de sa tête un large signe de croix et affirme à ses parents qu'il n'y a pas lieu de s'inquiéter, car l'héritier de la couronne guérira à coup sûr. En effet, peu après son départ, l'hémorragie s'arrête. Les médecins prétendent que la plaie formée par la rupture d'un petit vaisseau sanguin s'est cautérisée grâce à leurs remèdes. Mais, dans la famille impériale, tout le monde attribue la guérison à l'influence surnaturelle de Raspoutine.

Plus il monte dans l'estime de la tsarine, plus il suscite la haine et le dégoût dans l'opinion publique. Alors qu'Alexandra Fedorovna croit avoir découvert en lui le sauveur de son fils et de la Russie, la société des grandes villes le désigne ouvertement comme le responsable de tous les malheurs de la patrie. C'est à cause de lui, pense-t-on, que les généraux envoient des milliers de jeunes hommes à l'abattoir, que Nicolas II ne choisit comme ministres que des mazettes, qu'Alexandra Fedorovna perd la tête et se déconsidère un peu plus chaque jour. Si elle ne couche pas de corps avec le moujik sibérien, elle lui est soumise de toute son âme, telle une possédée. Tandis qu'il s'épuise à se soûler et à forniquer, elle le sanctifie dans l'univers clos de ses méditations. Coupée de la réalité, elle refuse de voir tout ce qui risquerait d'altérer son rêve. Et le tsar est aux ordres de cette hystérique. Si encore l'Église pouvait ramener un peu de raison dans la cervelle dérangée de Leurs Majestés ! Mais Raspoutine a maintenant des hommes à lui jusque dans le Saint-Synode. Sa créature, au sein de la vénérable assemblée des prélats, est l'archevêque Pitirim. Sanctionné pour avoir vécu, pendant des années, en ménage avec un frère lai, il a été réintégré grâce à Raspoutine, puis bombardé exarque de Géorgie, autrement dit délégué du patriarche dans cette province. À la mort du métropolite de Kiev, en novembre 1915, le staretz a suggéré à Alexandra Fedorovna d'insister auprès du tsar pour qu'il installe dans cette ville, par mesure disciplinaire de rétrogradation, le métropolite de Petrograd Vladimir – un opposant à « notre Ami » – et qu'il nomme à sa place dans la capitale le sympathique et accommodant Pitirim. Nicolas accède à cette demande de mutation sans même prendre l'avis du haut procureur du Saint-Synode, Alexandre Voljine, récemment désigné, et Pitirim, l'homosexuel ambitieux, se retrouve à la laure de Saint-Alexandre-Nevski, avec le titre le plus glorieux de la hiérarchie orthodoxe. Par l'entremise du nouveau métropolite de Petrograd, Raspoutine continue à s'assurer des amitiés parmi le conseil suprême de l'Église russe. Il ne désespère

pas de régner, un beau matin, toujours dans l'ombre et le chuchotement, sur toute l'administration synodale. L'Église, répète-t-il, doit être dirigée par des hommes issus du peuple. Plus ils seront simples d'éducation et libres de mœurs, plus ils se révéleront capables de comprendre leurs ouailles. En matière d'apostolat, une robe sans tache est un obstacle à la communion des âmes. Pitirim et Raspoutine sont de la même race. L'un sous les superbes habits sacerdotaux, l'autre sous le caftan du moujik, tous deux connaissent trop bien les exigences de la chair pour n'être pas proches du commun des mortels et, par conséquent, du Seigneur. Le seul péché inexpiable est la condamnation du péché.

Tout en consolidant ses alliances dans le gouvernement spirituel de la Russie, Raspoutine en cherche dans le gouvernement temporel. Certains hommes politiques ont saisi l'intérêt qu'il y avait à pactiser avec lui pour le succès de leur carrière. Le nouveau ministre de l'Intérieur, Alexandre Khvostov, et son adjoint, Stéphane Bieletski, le rencontrent dans l'appartement de leur ami commun, le prince Andronnikov. D'emblée, Khvostov exprime à Raspoutine le respect qu'il éprouve pour sa sainte personne. Bieletski, de son côté, se dit très soucieux de la sécurité et du bien-être du staretz et lui offre une pension mensuelle de mille cinq cents roubles, prélevée sur les fonds du département de la Police. On décide de détacher auprès de lui, pour le protéger, le colonel de gendarmerie Michel Komissarov. Il disposera en outre de gardes du corps et d'une automobile avec chauffeur pour ses déplacements. Raspoutine accepte tout, mais ne promet rien. Il a deviné que Khvostov achète sa bienveillance pour accéder au poste de Premier ministre. Or, il a un autre candidat dans sa poche pour la présidence du Conseil : Boris Sturmer, membre du Conseil d'Empire. Ce vieux routier de la politique apparaît à Raspoutine comme l'homme rêvé pour la fonction de simple enregistreur des volontés impériales. Pitirim l'appuie dans son idée d'un brusque changement ministériel et le staretz, lâchant Khvostov qui croyait l'avoir conquis par ses largesses, s'occupe à présent de son nouveau poulain. Le poste est actuellement occupé par Goremykine, que la Douma déteste. Comprenant que la cote de l'actuel Premier ministre est à la baisse, Raspoutine rencontre Sturmer en secret et lui promet d'agir pour sa nomination. Il le fait par l'habituelle courroie de transmission entre lui et le palais : Anna Vyroubova. L'impératrice se déclare aussitôt d'accord, puisque le postulant qu'on lui recommande a l'aval de « notre Ami ». Elle écrit à son mari : « Mon chéri, as-tu songé à Sturmer [comme président du Conseil] ? Je pense qu'on ne doit pas se formaliser de son nom allemand. Nous savons qu'il nous est fidèle et qu'il travaillera bien avec de nouveaux ministres énergiques. » (Lettre du 4 janvier 1916.) Nicolas obtempère, et

Raspoutine a une entrevue avec Sturmer, le lendemain de la promotion de l'intéressé, chez la maîtresse de Manassievitch-Manouïlov, Élisabeth Levine. Mais, si Raspoutine est content du résultat de ses démarches, la Douma est furieuse. Parmi les députés, on tient Sturmer pour un incapable, un défaitiste et un valet du moujik maudit.

Afin d'atténuer les effets désastreux de cette nomination, Raspoutine incite Nicolas II à se rendre en personne, le 22 février 1916, à l'ouverture de la Douma et à y prononcer une allocution tout ensemble digne et paternelle. Au jour dit, dans la salle des séances du palais de Tauride, le tsar, en grand uniforme, écoute le service religieux, puis débite quelques paroles banales pour remercier les élus du peuple de leurs travaux. Le président de la Douma, Rodzianko, répond à Sa Majesté. Des ovations saluent les deux discours. Pourtant, les députés sont déçus. Ils espéraient que le monarque profiterait de la circonstance pour annoncer enfin la responsabilité des ministres devant le Parlement, mesure que la majorité réclame en vain depuis des mois. Quand Nicolas II se retire, après avoir serré quelques mains, il laisse derrière lui un sentiment d'amertume.

Cette impression se renforce avec la sarabande accélérée des ministres. Au ministère de l'Intérieur, Protopopov – autre protégé de Raspoutine – remplace Khvostov, disgracié. Le nouveau titulaire du portefeuille est un homme brouillon, remuant, dont les sautes d'humeur inquiètent ses collaborateurs eux-mêmes. Mais la tsarine, guidée par « notre Ami », déclare que les « qualités de cœur » du personnage suffisent à faire oublier son agitation chronique. Soutenu par Raspoutine et par l'impératrice, Protopopov, qui a plus d'ambitions que de convictions politiques, abandonne ses anciens amis du « bloc progressiste » et se met résolument au service du conservatisme et de l'autorité. La Douma – cette gêneuse – n'est plus convoquée que de loin en loin pour de brèves sessions au cours desquelles elle ne se fait pas faute d'attaquer le pouvoir. Le député Milioukov accuse même le président du Conseil Sturmer de nullité, de prévarication et de soumission aveugle à la clique d'énergumènes qui entourent le trône. La publication de sa harangue dans les journaux est interdite, mais des copies dactylographiées en sont expédiées aux quatre coins du pays et jusque sur le front. La nation entière est ainsi indirectement informée du désaveu des ministres et de la famille impériale par la Douma. Agacé par cette recrudescence du mécontentement, Nicolas II se résigne à sacrifier Sturmer, ce qui désole l'impératrice. Elle en a, dit-elle, « la gorge serrée », car c'est « un homme si dévoué, si honnête et si sûr ! » À sa place, apparaît un nouveau fantoche, Alexandre Trepov, frère du général défunt, tandis

que les Affaires étrangères reviennent à Nicolas Pokrovski. Hélas ! ni l'un ni l'autre n'ont la faveur de la Douma. Leurs discours sont interrompus par les cris hostiles des députés de la gauche socialiste. De tous côtés, on réclame leur démission.

Dans ce carrousel de têtes, seul Raspoutine demeure inamovible. Plus la situation militaire et politique se dégrade, plus il s'enracine dans le cœur de Leurs Majestés. Alexandra Fedorovna le défend bec et ongles contre tous ceux qui voudraient lui porter ombrage. Dans un message solennel, le grand-duc Nicolas Mikhaïlovitch met le tsar en garde contre l'ingérence du staretz dans les affaires publiques : « S'il n'est pas en ton pouvoir d'écarter de ton épouse bien-aimée mais égarée les influences qui s'exercent sur elle, tu devrais au moins te garder toi-même des interventions systématiques qui se produisent par son intermédiaire. » Vaines admonestations : Nicolas II préfère désespérer la nation plutôt que de contrarier sa femme. Quand il est au front, elle représente, avoue-t-il, ses yeux et ses oreilles à l'arrière.

Ce rôle de régente exalte Alexandra Fedorovna. Elle reçoit les ministres, discute avec eux, prend des notes, consulte Raspoutine et, se fiant aux directives de « notre Ami », les transmet mot pour mot au Grand Quartier général. Ce faisant, elle rêve au précédent fameux d'une autre princesse allemande occupant le trône de Russie : Catherine II, née Anhalt-Zerbst. La fille de Raspoutine, Maria, que celui-ci vient de ramener à Saint-Pétersbourg, écrira avec candeur : « La tsarine Alexandra avait maintenant remplacé son mari à la tête du gouvernement. J'étais, comme ses deux plus jeunes filles, folle de joie et de fierté et nous lui affirmâmes toutes les trois que son règne temporaire serait plus glorieux que celui de Catherine la Grande^[44]. » De son côté, la tsarine mande fièrement à son époux : « Je ne me gêne plus devant les ministres [...] et je ne les crains plus, je parle avec eux en russe, avec la rapidité d'une cascade. Et eux, par courtoisie, ne rient pas de mes fautes. Ils constatent que je suis énergique, que je te rapporte tout ce que j'entends, tout ce que je vois, et que je suis comme un mur derrière toi, un mur solide. » (Lettre du 22 septembre 1916.) En réalité, ce qu'entendent les ministres, lorsqu'elle parle russe avec son accent allemand et ses impropriétés de vocabulaire, c'est la voix de Raspoutine. Et ils en sont à la fois humiliés et effrayés.

Parvenu au faîte du pouvoir, Raspoutine disparaît parfois pour se rendre à Pokrovskoïé. Mais la séparation n'est jamais synonyme d'absence pour des âmes unies dans l'amour de Dieu. Quand « notre Ami » est au loin, la tsarine ne cesse de correspondre avec lui par télégrammes. Ainsi, quoi qu'il arrive, le lien mystique entre eux n'est jamais rompu. Peu avant Pâques, elle déplore qu'aux fêtes de la résurrection du Christ ne réponde pas un élan d'amour de tous les

chrétiens vers « celui » qui le représente idéalement sur terre. Elle écrit au tsar, à la Stavka, en lui démontrant que les méchancetés débitées contre Raspoutine en font un second messie : « Pendant la lecture des Évangiles, aux vêpres, j'ai longuement pensé à notre Ami, lui raconte-t-elle le 5 avril 1916. Christ, lui aussi, a été persécuté par les scribes et les pharisiens, qui se faisaient passer pour des hommes parfaits. Oui, en vérité, nul n'est prophète en son pays. Partout où se trouve un tel serviteur de Dieu, la méchanceté prolifère autour de lui, on essaie de lui nuire, de l'arracher à nous... Notre Ami ne vit que pour son empereur et pour la Russie, et souffre toutes les calomnies à cause de nous... Il est bon et généreux comme le Christ. Puisque tu trouves que ses prières t'aident à supporter les épreuves – et nous en avons eu de multiples exemples –, personne n'a le droit de médire de lui. Sois ferme et prends la défense de notre Ami. »

La preuve de l'omniprésence du saint homme éclate ce même mois, alors que Leurs Majestés sont alarmées, une fois de plus, par la santé de leur fils. Depuis quelques jours, le tsarévitch se plaint de douleurs au bras. Du fond de la Sibérie, Raspoutine annonce : il guérira ! Et, peu après, l'hématome disparaît. Pour Alexandra Fedorovna, chaque heure qui passe est une occasion de remercier « notre Ami » de sa protection et de ses lumières. Le dimanche de Pâques, il adresse un télégramme aux souverains : « Christ est ressuscité. C'est un jour de fête et de joie. Dans les épreuves, la joie est plus radieuse. Je suis persuadé que l'Église est invincible et nous, ses enfants, sommes plus joyeux de la Résurrection du Christ^[45]. » À la réception de ce message d'espérance, l'impératrice est comme inondée de bonheur. Le doute n'est plus possible : l'armée orthodoxe vaincra l'envahisseur et, plus tard, le tsarévitch, définitivement libéré de son mal, succédera à son père sur le trône de Russie.

Le 22 avril 1916, Raspoutine est de retour à Petrograd et se replonge avec délices dans les affaires publiques. Ayant admis, cette fois indubitablement, qu'il est un homme de Dieu, il se croit, avec une absolue candeur, compétent pour connaître de tout et diriger tout. Ainsi estime-t-il avoir son mot à dire, aussi bien pour recommander la nomination d'un évêque que pour suggérer la destitution d'un ministre, ou pour préconiser le déclenchement d'une offensive, ou pour déconseiller d'augmenter les tarifs des tickets de tramway, ou pour déplorer l'utilisation des timbres-poste comme moyen de paiement... Son ignorance de la politique, de la stratégie et des questions administratives n'est pas un obstacle, pense-t-il, à l'usage du bon sens. N'est-il pas la preuve qu'on peut être à la fois inculte et extra-lucide ? Après avoir banqueté et comploté tout son soûl, il repart pour la Sibérie. Mais, au mois de juillet, il reparaît à Petrograd, plein de fougue et de projets. Entre-temps, Sturmer a abandonné le

portefeuille de l'Intérieur à Khvostov et a reçu en échange celui des Affaires étrangères, lequel a été retiré à Sazonov. Et la guerre continue, implacable. Désireuse de manifester sa sollicitude envers l'armée, Alexandra Fedorovna décide de rendre visite à son mari au Grand Quartier général. Raspoutine lui donne sa bénédiction avant le départ. Certes, elle aimerait qu'il l'accompagnât dans son voyage. Mais elle sait trop le scandale que provoquerait leur apparition à tous deux devant les officiers qui entourent le tsar. Sans le staretz, son bref séjour à la Stavka manque singulièrement de charme. En le retrouvant à son retour dans la capitale, elle lui fait un compte rendu détaillé de la situation.

Plus chanceuse que Sa Majesté, Anna Vyroubova peut se permettre, elle, de se montrer avec le saint homme, lequel envisage d'aller, dans les prochains jours, à Pokrovskoïé. Prisonnière de son rôle de souveraine, Alexandra Fedorovna envie la liberté de mouvement de son amie. Elle la suivra, par la pensée, dans son pèlerinage. Heureusement, Raspoutine ne reste pas longtemps dans son village natal. Le 7 septembre 1916, il est de nouveau en ville, impatient de donner sa mesure. Pour élargir son influence sur l'Église, il fait nommer quelques prêtres de son choix à des postes clefs. Mais il se mêle aussi de délivrer des conseils à Nicolas II sur la conduite des opérations militaires. Et chacun de ses avis est authentifié par les exhortations de la tsarine. La presse, bâillonnée, ne cite plus le nom de Raspoutine, mais tout le monde s'entretient de son funeste ascendant sur Leurs Majestés. Certains affirment même – sans la moindre preuve – que l'impératrice couche toutes les nuits avec son confesseur. La calomnie descend jusque dans l'armée. Les soldats, après les députés, accusent le gouvernement de mener le pays à la ruine. Nombreux sont ceux qui, dans leurs rangs, disent que cette guerre a été déclenchée par Nicolas II pour les beaux yeux de la France et qu'il est grand temps d'arrêter la boucherie. Vers la fin de 1916, le chiffre des hommes appelés sous les drapeaux dépasse treize millions, celui des tués deux millions, celui des mutilés quatre millions et demi. Il n'y a pas une famille russe qui n'ait été atteinte dans sa chair. Comme il faut un responsable à cette horrible saignée, tous les regards se tournent vers le staretz diabolique.

L'amour de Raspoutine pour la famille impériale est sincère. Il voit en Nicolas II un être timoré, simple, courtois, ondoyant ; en la tsarine une femme exaltée, incapable de maîtriser ses nerfs, qui souffre le martyre à cause de son fils malade, déteste les obligations protocolaires et n'est heureuse que parmi ses enfants et sous le regard des icônes. Quant aux grandes-duchesses, le saint homme les entoure d'une véritable tendresse. Toutes les quatre sont charmantes, mais chacune a son caractère. Olga, l'aînée, vingt et un ans, est douce,

songeuse, docile, avec un large visage typiquement russe ; la deuxième, Tatiana, dix-neuf ans, plus énergique et plus pratique que sa sœur, a la grâce naturelle d'une danseuse ; la troisième, Marie, dix-sept ans, ressemble à une poupée et dissimule derrière une timide coquetterie des rêves de mariage et de progéniture ; la cadette, Anastasia, quinze ans, est un garçon manqué qui ne pense qu'aux jeux et aux farces. Elles ont en commun une affection dévorante pour leur jeune frère, le fragile, pâle et capricieux Alexis. Le matelot Derevenko^[46] est chargé de veiller à ce qu'il ne se blesse pas en se heurtant aux meubles. Il le porte même parfois dans ses bras pour éviter qu'il ne se fatigue. Quand Raspoutine aperçoit les enfants réunis autour de leurs parents, il ne peut s'empêcher d'admirer la cohésion, la gentillesse, la dignité et l'élégance de ce petit clan qui mériterait l'adoration de toute la Russie. Mais les méchantes langues s'obstinent à critiquer et à salir le tsar et la tsarine. Tout cela parce qu'ils l'ont choisi, lui, Raspoutine, pour les seconder dans leur rude besogne de souverains. Certes, étant donné la déférence qu'il leur voue, il devrait comprendre qu'en restant dans leur ombre il les compromet aux yeux d'une opinion imbécile. Il sait pertinemment qu'il leur rendrait service en s'éloignant, en s'effaçant, du moins jusqu'à la fin de la guerre. Mais il est incapable de s'y résigner. La mission qu'il croit avoir reçue de les protéger, au nom du Seigneur, l'emporte sur la crainte de les desservir en demeurant à leurs côtés. Mandaté par Dieu, il est tenu, pense-t-il, de poursuivre coûte que coûte sa tâche de guérisseur et de guide. D'autant qu'en agissant ainsi il ne se prive pas des plaisirs de la capitale. Dans sa tête, la notion d'obligation sacrée rejoint celle de confort dans la débauche. Une sorte de fatalité le pousse dans le dos. Quoi qu'il fasse, il ne peut échapper à son double destin d'éclaireur des consciences et de jouisseur impénitent. Par moments, au milieu de ses orgies, il a l'impression de creuser à la fois sa tombe et la tombe des êtres qu'il est chargé de sauvegarder. Et cela alors même qu'il multiplie les efforts pour empêcher la Russie de glisser à l'abîme.

Dans l'ensemble, en effet, les recommandations qu'il prodigue au tsar par l'intermédiaire de la tsarine ne sont pas mauvaises. Ainsi se prononce-t-il pour un ralentissement des attaques sur le front afin d'épargner les troupes déjà très éprouvées, pour l'arrêt des pogroms contre les juifs et des persécutions contre les Tatars de Crimée, pour la priorité donnée aux trains transportant des vivres vers les grandes villes affamées, pour la condamnation des spéculateurs qui font monter le prix des marchandises... Mais ces mesures sporadiques, dont Nicolas II s'inspire parfois, ne suffisent pas à redresser le jugement de la société à l'égard de leur initiateur. La grande majorité de la nation voit en lui l'homme à abattre pour délivrer le tsar et la tsarine de leur obsession morbide. Même les blessés qu'Alexandra Fedorovna

continue de visiter à l'hôpital du palais ne lui savent plus gré de son impériale charité. Autrefois, ils l'accueillaient avec des larmes de bonheur. Maintenant, rares sont ceux qui lui sourient. Ils lui reprochent entre eux son engouement de femme désaxée pour Raspoutine et, plus gravement encore, ses origines germaniques. Ne parle-t-elle pas le russe avec l'accent de l'ennemi ? Ceux-là même qui naguère l'appelaient tendrement *Matouchka* (« petite mère ») l'appellent aujourd'hui, derrière son dos, *Nemka* (« l'Allemande »). Raspoutine ne l'ignore pas. Il sait que son insistance la perd et qu'il se perd avec elle. Mais il ne peut revenir en arrière. La roue est lancée. Il doit obéir au mouvement qui l'entraîne vers les cimes. À moins que ce ne soit vers le gouffre. De temps à autre, il soupçonne Bielewski, l'adjoint du ministre de l'Intérieur, qui fait l'aimable devant lui, de comploter son assassinat. Les tueurs à gages sont partout. Dans un moment d'abandon, il confie à des amis : « Encore une fois, j'ai chassé la mort. Mais elle reviendra. Elle se collera à moi comme une pute^[47]. »

Pourtant, cette crainte n'atteint pas la tsarine. Elle refuse d'envisager la disparition de « notre Ami » : Dieu ne le permettra pas ! Mais elle appréhende que son mari ne se lasse, à la longue, des nombreuses supplices du starets. C'est que Nicolas II, tout en estimant profondément Raspoutine, n'a pas pour lui la vénération tremblante d'Alexandra Fedorovna. Il l'écoute volontiers, apprécie ses conseils ; cependant, il ne se prosterne pas, en pensée, à son approche. Il est intéressé, non illuminé. Aussi est-elle obligée de lui rappeler parfois la chance qu'ils ont, tous deux, d'avoir un tel ange gardien. Elle lui écrit, quand il est à la Stavka : « Excuse-moi de t'ennuyer avec ces requêtes, mais notre Ami me les adresse^[48]. » Et plus tard : « J'ai une confiance totale dans la sagesse de notre Ami. Elle Lui a été accordée par Dieu pour te conseiller ce qui est bon pour toi et pour notre pays. Il voit loin dans l'avenir, et c'est pourquoi on peut se reposer sur son jugement^[49]. » Et le tsar, époux attentionné bien plus que souverain avisé, se plie aux exigences du starets transmises par sa femme. Souvent aussi, il recourt à son procédé habituel de résistance passive. Plutôt que de trancher, il ne dit ni oui ni non. En évitant de prendre parti, il se fie au temps et aux circonstances qui se chargeront d'imposer la meilleure solution. Grâce aux emballements de la tsarine et aux attermoissements du tsar, la Russie devient, peu à peu, une autocratie sans autocrate. En période de paix, le pays aurait peut-être avalé la « pilule Grégoire ». Mais la mort est partout. Le contraste est trop évident entre les névroses de l'impératrice et les souffrances du peuple.

Il y a, dans le douillet « salon d'angle » du palais de Tsarskoïe Selo, une tapisserie des Gobelins représentant « Marie-Antoinette et ses

enfants », d'après le tableau de M^{me} Vigée-Lebrun. Cette image ne laisse pas Alexandra Fedorovna en repos. Elle se demande si elle ne subit pas les mêmes reproches que l'infortunée reine de France : inconséquence dans la conduite, orgueil de caste, intelligence avec l'ennemi... Autant de racontars ridicules ! Mais l'épouse de Louis XVI n'avait pas, dans son entourage, un conseiller aussi dévoué et aussi proche de Dieu que Raspoutine. Avec le staretz pour l'épauler, la tsarine persiste à croire qu'elle est à l'abri des orages de la politique et de la guerre.

X

LE BOUC ÉMISSAIRE

À plusieurs reprises, Khvostov a essayé de faire assassiner Raspoutine : d'abord par Bielecki et Komissarov, puis par le jeune journaliste Boris Rjevski, lequel a même rencontré dans cette intention le tempétueux Iliodore. Mais tous les complots ont échoué. Lorsque Sturmer a succédé à Khvostov au ministère de l'Intérieur, Bielecki, désavoué par son ancien patron, s'est vengé en publiant, dans le *Journal de la Bourse*, le récit des diverses tentatives de meurtre contre le staretz. La révélation par la presse de ces machinations sordides et maladroites achève d'ancrer dans l'opinion publique l'idée de la pourriture du régime. Cette sale histoire policière, sur fond de désastre national, exacerbe les passions. La dénonciation de l'espionnage allemand tourne à la hantise. On cherche des traîtres partout, et d'abord au sommet de l'État. Comment pardonner à l'impératrice d'avoir du sang allemand dans les veines ? Elle a beau fournir en toute occasion des preuves de son attachement à la Russie et à l'Église orthodoxe, on la suspecte d'être restée fidèle, en secret, à ses origines. Du même coup, son guide spirituel, Raspoutine, est englobé dans l'accusation d'intelligence avec l'ennemi. Très vite, on les soupçonne l'un et l'autre d'entretenir des rapports avec les agents du Kaiser. L'aisance matérielle du « moujik maudit », ses coûteuses orgies, l'ampleur de ses relations dans le monde politique, tout cela, dit-on, s'explique par l'argent qu'il touche en vendant à Berlin des informations sur le mouvement des troupes russes. Et il est vrai que Raspoutine s'entoure de financiers véreux et de parasites qui s'acharnent à lui tirer les vers du nez. Mais jamais il ne se laisse aller à divulguer un renseignement militaire. D'ailleurs, il n'a pas en main les éléments du problème. Son bavardage, quand il est ivre, n'est guère instructif. L'ambassadeur de France, Maurice Paléologue, qui le fait surveiller par ses indicateurs, ne peut retenir contre lui que des griefs de grossièreté et de vantardise. Sa conclusion est que Raspoutine n'a rien d'un espion, que c'est « un rustre, un primitif, d'une ignorance crasse », mais que, par ses propos inconsidérés, il sape l'autorité gouvernementale et entre, sans le vouloir, dans le jeu de l'Allemagne.

De toute évidence, les émissaires clandestins de Guillaume II à Petrograd – il n'en manque pas ! – colportent en les exagérant les bruits les plus injurieux sur la famille impériale afin d'atteindre le moral de l'arrière. Selon les adversaires du régime, il existe à la cour un « parti allemand », dominé par Raspoutine et dont le but inavoué est la conclusion d'une paix séparée. La preuve en est, disent-ils, que

le général Soukhomlinov, ancien ministre de la Guerre, jugé par le Conseil d'Empire et incarcéré à la forteresse Saint-Pierre-et-Saint-Paul pour vénalité et haute trahison, a été libéré à la demande du staretz et transféré dans une maison de santé psychiatrique. Cette mesure de clémence démontre, d'après eux, que le saint homme et la tsarine protègent les félons. De là à croire qu'ils s'apprêtent à sacrifier l'honneur de la Russie aux Teutons, il n'y a qu'un pas aisément franchi par les esprits inquiets. On murmure que des contacts ont déjà été pris à cet effet au niveau supérieur, que les liens familiaux entre les dynasties russe et allemande l'emportent sur toutes les considérations patriotiques, que Nicolas II, malgré les apparences, ne peut rien refuser à son cousin Guillaume II et que la tsarine, aiguillonnée par Raspoutine, n'a jamais interrompu ses relations avec la cour de son pays natal. Certes, le tsar est, reconnaît-on, hostile par principe à une telle défection de la cause des Alliés, mais il est coiffé par sa femme et par le vulgaire paysan qui la gouverne. Il y aurait un complot à l'ombre du trône, dont feraient partie Raspoutine, Alexandra Fedorovna, Anna Vyroubova, Sturmer et Protopopov. Les ressortissants des provinces baltiques, les ultramonarchistes du Conseil d'Empire, le Saint-Synode, des financiers et des industriels appuieraient l'action de ces naufrageurs de la Russie.

Les nouvelles du front alimentent la polémique. Une attaque russe de vaste envergure, conduite par le général Broussilov, ayant bousculé l'armée autrichienne a été rapidement enrayée par les Allemands. Sur les autres théâtres d'opérations, les forces du tsar sont tenues en échec ou refoulées. La Roumanie, qui vient d'entrer en guerre aux côtés des Alliés, est envahie sans que la Russie ait pu se porter à son secours. Désarmé, le roi Ferdinand I^{er} reçoit une offre de paix de la part des « puissances centrales ». Va-t-il l'accepter ? Non, il résiste. C'est de la folie ! Le tour de Nicolas II n'est-il pas venu de s'incliner devant un adversaire qui partout le domine ? Quel affront, alors, pour la patrie !

En vérité, pas une seconde le tsar ne songe à déposer les armes. Et ni Raspoutine, ni Alexandra Fedorovna ne le lui conseillent. Mais, pour le public, ils continuent à représenter un trio indissoluble et fatal. La tête de cette pyramide humaine, c'est, affirment les faux initiés, Raspoutine. Il est assis sur le dos de la tsarine. Et elle chevauche, de tout son poids, les fragiles épaules de son époux. Cette vision devient le cauchemar de la population des villes, des campagnes et même des soldats du front. Les bruits les plus fantaisistes circulent sur ce qui se prépare à la cour et au Grand Quartier général. La censure réduit les communiqués militaires au strict minimum. Le ravitaillement est compromis par la difficulté des transports et le défaut de main-d'œuvre dans les champs. On manque de nourriture et de bois de chauffage. Les rues sont envahies de détritiques que se disputent les

chiens errants et des mendiants haillonneux. Des files d'attente s'allongent devant les magasins d'alimentation. La viande a disparu des étals. Le prix du pain, des pommes de terre, du sucre augmente de semaine en semaine. Les grèves se multiplient, sans motif précis. Des ouvriers, affamés et furieux, protestent contre la levée de nouvelles recrues, contre la cherté de la vie, contre les inexplicables défaites russes, contre l'inertie du gouvernement, contre l'hiver qui s'annonce dans le froid, les grisailles et la neige.

De plus en plus on parle, parmi les libéraux, d'un « bloc noir » qui préconiserait une paix immédiate avec l'Allemagne et regrouperait Raspoutine, la tsarine, Sturmer, Protopopov, l'aile droite de la Douma et quelques affairistes aux sympathies germaniques. En face, croit-on, se dresse un « bloc jaune^[50] », celui des progressistes, qui veulent une démocratisation du régime, des ministres moins inféodés à la couronne, l'éloignement du staretz et la poursuite de la guerre avec honnêteté et décision. Que ce soit dans les salons, dans les restaurants, dans les foyers de théâtre, un même nom revient sur toutes les lèvres : Raspoutine ! On se passe, à la sauvette, des photographies du saint homme dans son costume de paysan russe, la main bénisseuse et le regard fascinateur. Des envoyés du parti bolchevique répandent à travers la ville des caricatures représentant l'impératrice et « son amant » dans des postures obscènes. Pendant la projection d'un film d'actualités dans les cinémas, les spectateurs, voyant apparaître sur l'écran Nicolas II portant la croix de Saint-Georges sur son uniforme, hurlent : « Le père tsar est avec Georges, la mère tsarine avec Grégoire ! » À la suite de ce scandale, les autorités interdisent la séquence qui l'a provoqué. Des hôtels et des cabarets croient prudent d'afficher : « Ici, on ne parle pas de Raspoutine. » La propagande allemande saute sur l'occasion qui lui est ainsi offerte d'accroître la méfiance chez les civils et le désordre chez les soldats. Raspoutine devient le meilleur allié des forces ennemies. Des libelles injurieux, rédigés en Allemagne, achèvent le travail des canons dans l'entreprise de découragement de l'armée russe. Des zeppelins survolent les lignes avec, sur leur flanc, une affiche ridiculisant Nicolas II et Raspoutine^[51].

Cette exploitation du mécontentement populaire devrait inciter le staretz à la modération et à la prudence. Mais, bizarrement, elle l'électrise. Il lui semble qu'en devenant ce personnage abhorré il a enfin atteint une dimension légendaire. Il n'était qu'une quantité négligeable dans la multitude des paysans : le voici porté à la hauteur d'un mythe. Plus on parle de lui, que ce soit en bien ou en mal, plus il se sent soulevé par le vent de la gloire. Il ne marche pas, il plane, bercé par la rumeur des injures. Sa grande idée est que cette promotion vertigineuse répond aux desseins secrets du Seigneur. Il n'y

a pas de raison pour qu'elle s'arrête. Un jour, peut-être éclipsera-t-il le Premier ministre ? Lui, l'ancien gamin farceur et pouilleux de Pokrovskoïé ! La vie est pleine de surprises agréables, pour ceux qui ont la chance de plaire à Dieu !

Ainsi, gonflé d'orgueil, il va de beuverie en beuverie, de coucherie en coucherie, et se flatte partout de son pouvoir sur l'esprit de Leurs Majestés. Dans les moments de détente, il confie à ses compagnons de cabaret que Nicolas II est un brave homme aux intentions louables, mais qu'il est d'un caractère trop flexible pour gouverner et qu'il devrait céder la place à sa femme. Autrement dit : à lui-même. N'est-il pas, à lui seul, toute la Russie ? Il n'hésite pas non plus à déclarer que, s'il disparaissait, ce serait la fin de la dynastie des Romanov et le chaos sur la terre russe pour les siècles des siècles. Rarement il s'est senti à ce point désigné et véhiculé par l'Histoire.

Les Allemands ne sont pas seuls à se réjouir du scandale que suscite la présence de Raspoutine aux côtés du tsar et de la tsarine. Réfugié à Zurich, Lénine voit en lui son meilleur auxiliaire dans la lutte pour l'écrasement de l'armée russe et la révolution prolétarienne qui s'ensuivra.

Devant cette accumulation de hargne autour du trône, l'impératrice fait front avec une énergie qui frise l'inconscience. « Tu ne peux savoir à quel point la vie, ici, est pénible, écrit-elle au tsar le 10 novembre 1916, combien il faut supporter d'épreuves et quelle haine se manifeste de la part de cette société pourrie [...]. Ah ! mon âme, je prie Dieu pour que tu sentes combien notre Ami est notre soutien. S'il n'était pas là, je ne sais pas quel serait notre sort. Il est pour nous un roc de foi et de secours. » Et, le 13 décembre : « Pourquoi ne te fies-tu pas davantage à notre Ami qui nous guide à travers Dieu ? Songe aux motifs pour lesquels on me déteste : cela te montre qu'il faut être dur et inspirer la crainte. Sois donc ainsi, après tout, tu es un homme ! Seulement obéis-lui davantage. Il vit pour toi et la Russie... Je sais que notre Ami nous conduit sur la bonne voie. Ne prends aucune décision importante sans me prévenir... Surtout pas de ces ministres responsables [devant la Douma]. Il y a bien des années qu'on me répète la même chose : "Les Russes aiment le fouet." C'est leur nature. Un tendre amour et, ensuite, une main de fer pour châtier et diriger. Comme j'aimerais verser ma volonté dans tes veines ! La Sainte Vierge est au-dessus de toi, pour toi, avec toi, rappelle-toi la vision qu'a eue notre Ami ! » Le lendemain, elle revient à la charge : « Sois donc Pierre le Grand, Ivan le Terrible, l'empereur Paul I^{er}, écrase-les tous sous tes pieds. Ne souris pas, vilain garçon : je voudrais te voir tel [...]. Tu dois m'écouter, moi, et non Trepov. Chasse la Douma [...]. Nous sommes en guerre et, à un moment pareil, la guerre intérieure équivaut à une trahison [...]. Rappelle-toi

que même M. Philippe^[52] disait qu'il est impossible de donner une constitution à la Russie, que ce serait la perte du pays : les vrais Russes sont du même avis. »

Constatant l'obstination d'Alexandra Fedorovna à ne voir le monde que par les yeux de Raspoutine, les membres de la famille impériale, de plus en plus inquiets, se concertent et forment un véritable bloc d'assaut dirigé par l'impératrice douairière. Marie Fedorovna s'avise de rencontrer son fils à Kiev et de lui expliquer le danger qu'il fait courir au pays et à la monarchie en se pliant aveuglément aux exigences de sa femme et de Raspoutine. Elle l'adjure, au nom de tous les Romanov, de renvoyer le starets en Sibérie et de destituer Sturmer et Protopopov, qui sont des incapables, dont il n'y a rien à attendre que des courbettes. Le tsar le prend de très haut et se sépare de sa mère sans lui avoir concédé la moindre promesse. Puis, c'est la grande-duchesse Victoria, épouse du grand-duc Cyrille, qui s'adresse à Alexandra Fedorovna pour la supplier de se débarrasser, une fois pour toutes, du prétendu saint homme. Elle se heurte à un mur. De même, la propre sœur de la tsarine, la grande-duchesse Élisabeth, veuve du grand-duc Serge, tente en vain de la raisonner en l'assurant que, si elle persiste dans son attitude, la Russie va droit à une révolution. De son côté, le grand-duc Nicolas Mikhaïlovitch se rend à Mohilev et présente à Nicolas II une longue lettre dans laquelle il dénonce les multiples interventions de l'impératrice dans les affaires de l'État. Le tsar refuse de lire le document mais le remet à son épouse, dont aussitôt la colère éclate. Elle reproche à la famille impériale de faire cause commune avec ses ennemis au lieu de la soutenir dans son calvaire. Quant au grand-duc Paul, qui suggère à Leurs Majestés d'écouter la voix du peuple, d'éloigner le funeste moujik et d'accorder une sage constitution à la Russie, il s'entend répondre que le tsar, étant l'oint du Seigneur, n'a de comptes à rendre à personne, qu'il est libre de prendre ses avis où bon lui semble et que, le jour de son couronnement, il a prêté serment de maintenir le pouvoir absolu pour le léguer intact à ses descendants.

Avertie de l'échec des démarches familiales auprès de Leurs Majestés, la Douma tire à boulets rouges sur le gouvernement. Dès l'ouverture de la session, le 1^{er} novembre 1916, le dirigeant du bloc progressiste, Paul Milioukov, a crié sa colère : « Est-ce bêtise ou trahison ? Ce serait vraiment trop de bêtise ! Il semble difficile d'expliquer tout cela par de la bêtise ! » Le 19 décembre, ce sera l'intervention virulente du député d'extrême droite Vladimir Pourichkevitch. Ce jour-là, le ministre de l'Intérieur Trepov présente au Parlement la déclaration de politique générale. Il est accueilli aux cris de : « À bas les ministres ! À bas Protopopov ! » Calme et hautain, Trepov commence la lecture de son discours. À trois reprises, le

charivari de la gauche l'oblige à quitter la tribune. On le laisse enfin parler. Le passage relatif à la résolution de poursuivre la guerre sans relâche est même applaudi avec chaleur. L'atmosphère semble définitivement détendue, mais, dès la reprise de la séance, Pourichkevitch se déchaîne contre « les forces occultes qui déshonorent la Russie ». Puis il interpelle le gouvernement : « Il ne faut plus que la recommandation d'un Raspoutine suffise pour élever aux fonctions les plus hautes les êtres les plus abjects ! Raspoutine est aujourd'hui plus dangereux que ne le fut jadis le faux Dimitri ! [...] Debout, messieurs les ministres ! Si vous êtes de vrais patriotes, allez à la Stavka ; jetez-vous aux pieds du tsar ; ayez le courage de lui dire que la crise intérieure peut se prolonger, que le courroux populaire gronde, que la révolution est menaçante et qu'un obscur moujik ne doit pas gouverner plus longtemps la Russie^[53]. » Quelques jours plus tard, c'est le Conseil d'Empire, bastion de l'absolutisme, dont la moitié des membres sont nommés par le tsar, qui, relayant la Douma, émet un vœu solennel pour prémunir Sa Majesté contre « l'action des forces occultes ».

Ainsi, alors que l'extrême gauche veut déconsidérer le couple souverain pour précipiter la chute du régime, l'extrême droite rêve d'écarter du trône tous ceux qui portent ombrage à la dynastie afin de restaurer une autocratie pure et dure. Les partisans de cette dernière théorie souhaitent la dissolution de la Douma, le renforcement de la censure, l'élargissement des pouvoirs de la police et l'institution de la loi martiale. La tsarine leur donne raison ; le tsar hésite. Il est revenu à Tsarskoïe Selo à la fin du mois de novembre. Avant de repartir pour la Stavka, il rencontre Raspoutine chez Anna Vyroubova. Il est soucieux et dit, en s'asseyant dans un fauteuil devant le staretz qui le considère avec respect et appréhension : « Eh bien, Grégoire, prie avec ardeur ; aujourd'hui, la nature même se met contre nous ! » Et il raconte que les tempêtes de neige empêchent le ravitaillement en blé de Petrograd. Raspoutine le réconforte en quelques mots et lui déclare qu'il ne faudrait pas se fonder sur les difficultés de l'heure pour conclure une paix prématurée : la victoire appartiendra au pays qui se montrera le plus stoïque et le plus patient. L'empereur lui répond qu'il partage ce point de vue et que, d'après ses renseignements, l'Allemagne manque, elle aussi, de vivres. Alors, songeant aux blessés et aux orphelins, Raspoutine soupire : « Personne ne doit être oublié, car chacun t'a donné ce qu'il a de plus cher ! » L'impératrice, qui assiste à l'entrevue, a le regard brouillé de larmes. Comment peut-on détester un tel homme ? Les impies qui le dénigrent méritent d'être pendus ! En se levant pour prendre congé, le tsar demande, comme d'habitude : « Grégoire, bénis-nous tous ! » « Aujourd'hui, c'est toi qui me béniras ! » rétorque Raspoutine. Et l'empereur bénit le staretz^[54].

Comme un écho aux paroles de Raspoutine sur le refus de toute négociation d'armistice avant la défaite de l'Allemagne, le nouveau ministre des Affaires étrangères, Pokrovski, prononce devant la Douma un discours très ferme : « Les puissances de l'Entente, dit-il, proclament leur volonté de poursuivre la guerre jusqu'au triomphe final. Nos sacrifices innombrables seraient anéantis par une paix anticipée avec un adversaire qui est épuisé mais non encore abattu. » La Douma applaudit. Le public n'en est pas pour autant rassuré : une chose est de refuser de signer la paix, autre chose est de gagner la guerre ! Dans le pays, on continue à souffrir de la faim, des mauvaises nouvelles du front et des à-coups de la politique. Raspoutine apparaît au-dessus des foules comme la bête à sept têtes de l'Apocalypse. Et Alexandra Fedorovna, impavide, écrit encore à son mari pour lui suggérer de dissoudre la Douma, du moins jusqu'au mois de février, et de se conformer davantage aux avis du « père Grégoire » : « Crois-en le conseil de notre Ami. Même les enfants [les quatre grandes-duchesses et le tsarévitch] constatent que rien ne réussit quand nous ne l'écoutons pas, et, au contraire, que tout s'arrange lorsque nous lui obéissons. Notre chemin est étroit, mais il faut le suivre tout droit, selon la volonté divine et non selon la volonté humaine. Il faut seulement considérer les choses de façon virile et avec une foi profonde [...]. Je te bénis, je t'aime, je t'embrasse et je te caresse sans fin, mon cher petit mari.^[55] » Le lendemain, elle insiste : « Il ne faut pas dire : "J'ai une volonté infime." Simplement, tu te sens faible, tu doutes de toi et tu es enclin à écouter les autres. »

Depuis quelque temps, un changement funèbre s'est opéré dans la pensée de Raspoutine. Malgré les preuves de tendresse et de vénération que lui prodigue la tsarine, il respire autour de lui comme une odeur de mort. Après s'être enorgueilli du nombre de ses ennemis et de leur impuissance à le briser, il se sent brusquement las du combat qu'il leur livre jour après jour. La meute qui aboie à ses trousses ne le lâche pas d'une semelle. Il commence à croire qu'elle finira par l'assaillir et le déchiqueter. Alors qu'il festoie avec des amis, au son d'un orchestre tzigane, une sombre prémonition lui glace le sang dans les veines. Tout se décolore autour de lui. Le vin a un goût de cendre. Les femmes qui lui offrent leurs lèvres sont autant de sangsues. Il force la dose d'alcool pour surmonter cette défaillance. Une fois ivre, il n'a, de nouveau, plus peur de rien. Mais son euphorie ne dure que l'espace d'une nuit. À l'aube, les doutes le reprennent. Son secrétaire, Aron Simanovitch, raconte qu'un soir de découragement il lui a confié un testament, destiné à Leurs Majestés : « Je pressens que je quitterai la vie avant le 1^{er} janvier. Je veux faire savoir au peuple russe, à Papa [le tsar], à la Mère russe [la tsarine] et aux enfants, à la Terre russe ce qu'ils doivent entreprendre. Si je suis tué par de

vulgaires assassins, et notamment par mes frères, les paysans russes, toi, tsar de Russie, tu n'auras rien à craindre pour tes enfants. Ils régneront pendant des siècles. Mais si je suis tué par des boyards, des nobles, et s'ils versent mon sang, leurs mains resteront tachées par mon sang pendant vingt-cinq ans. Ils devront quitter la Russie. Les frères s'élèveront contre les frères, ils se tueront entre eux et se haïront, et, pendant vingt-cinq ans, il n'y aura plus de noblesse dans le pays. Tsar de la terre russe, si tu entends le son de la cloche qui t'apprendra que Grégoire a été tué, sache que, si c'est l'un des tiens qui a provoqué ma mort, personne des tiens, aucun de tes enfants ne vivra plus de deux ans. Ils seront tués par le peuple russe [...]. Je serai tué. Je ne suis plus parmi les vivants. Prie ! Prie ! Sois fort ! Songe à ta famille bénie^[56]. »

Peu de mois auparavant, alors qu'il venait d'assister à la messe de Pâques, avec ses deux filles et la famille impériale, Raspoutine a eu un étourdissement et s'est affaissé, en poussant un cri sourd, sur les coussins de la calèche qui le transportait. L'équipage s'est arrêté aussitôt devant une église. Remis de son malaise, le staretz a dit à Maria et à Varvara, qui, affolées, le pressaient de questions : « Ne vous effrayez pas, mes colombes. Je viens simplement d'avoir une horrible vision : mon cadavre gisait dans cette chapelle et, pendant une minute, j'ai physiquement ressenti mon agonie... Quelle agonie !... Priez pour moi, mes amies, mon heure est proche^[57]. »

Malgré ces pressentiments répétés, il ne songe pas à quitter Petrograd pour son paisible village de Pokrovskoïé. Même s'il avait la possibilité d'échapper à la fin tragique qui le guette, il refuserait de le faire. Il lui semble que la date de sa mort est inscrite, depuis sa naissance, dans le calendrier de Dieu. De même que le Christ a su, bien avant son supplice, qu'il serait crucifié, de même il faut, pense-t-il avec une vanité lugubre, qu'il soit tué à l'heure choisie, par les mains choisies, pour que son nom resplendisse à jamais au-dessus de la steppe russe. Puisque son meurtre est aussi nécessaire que les autres péripéties de son existence, il doit continuer à prendre du bon temps avant de comparaître devant le Seigneur qui a tout prévu, tout voulu, tout ordonné et tout pardonné.

XI

L'ESTOCADÉ

Lors de la séance tumultueuse du 19 novembre 1916 à la Douma, un homme, assis dans la galerie réservée au public, écoute le discours virulent du député Pourichkevitch avec l'attention d'un fidèle devant un prédicateur apostolique. Toutes les imprécations lancées contre l'infâme Raspoutine, salisseur du couple impérial et démolisseur de la Russie en guerre, excitent en lui les saines ferveurs du fanatisme. Ce qui se dit ici, il l'a dit cent fois, au milieu de ses amis, avec moins d'éloquence. Le prince Félix Felixovitch Youssoupov, âgé de vingt-neuf ans, appartient à une des familles les plus nobles et les plus riches du pays. Une enfance trop choyée a fait de lui un être ambigu, capricieux, raffiné, paresseux et impulsif. Dès son plus jeune âge, il s'est senti attiré par les images du vice et de la mort. Il suffit qu'une œuvre d'art soit insolite pour qu'il s'en déclare proche. Il se veut dandy dans ses pensées comme dans la forme de ses ongles ou les boucles de sa coiffure. La taille élancée, le visage fin, l'œil langoureux, il a aimé, dans son adolescence, se déguiser en femme. Même à présent, les regards des hommes mûrs sur sa personne, leurs compliments, leurs avances chatouillent son orgueil. Mais il ne dédaigne pas les femmes pour autant. Simplement, elles l'agacent parce qu'elles exigent, par atavisme ou par éducation, qu'on les entoure de mille prévenances ridicules. « Habitué à être moi-même adulé, écrira-t-il, je me lassai vite de courtiser une femme. La vérité est que je n'aimais que moi-même^[58]. » Sa position sociale lui permet d'affirmer son homosexualité, tout en respectant un minimum de convenances. À l'inverse de Raspoutine, ses débauches sont élégantes. Il fréquente aussi bien les cabarets tziganes que les cercles aristocratiques de Petrograd et de Tsarskoïe Selo. Les grands-ducs le considèrent comme un des leurs. Au cours de ces bals, de ces repas champêtres, de ces soupers en musique et de ces spectacles de gala, il se lie d'amitié avec le grand-duc Dimitri Pavlovitch, de trois ans son cadet et cousin germain de l'empereur. Ils succombent au charme l'un de l'autre et deviennent inséparables. Le tsar et la tsarine, qui ont une affection profonde pour Dimitri, s'inquiètent de ces relations équivoques. Les bruits qui courent sur la pédérastie de Youssoupov sont arrivés jusqu'à eux. Revenant d'un séjour d'études quelque peu frivole à Oxford, celui-ci semble plus que jamais résolu à braver l'opinion publique. Le moment paraît bien choisi à l'empereur pour arrêter ces extravagances. Il interdit à Dimitri de voir son ami, même en cachette, et l'impératrice conseille à Félix de se marier, ce qui fera taire les

ragots. Par chance, le jeune homme a entre-temps rencontré la belle princesse Irina Romanova^[59], nièce du tsar, et, trahissant ses goûts de la veille, est tombé amoureux d'elle pour de bon. Jouant la franchise, il ne lui dissimule rien de son ancienne préférence ; elle ne lui tient pas rigueur de ses écarts et le mariage est célébré, avec l'approbation impériale, le 22 février 1914. Contre toute attente, l'union se révèle harmonieuse. Dimitri, délaissé, en prend ombrage, puis se résigne. Quant à Félix, il parade avec allégresse dans son nouvel état d'époux, sans renoncer cependant à ses engouements envers tout ce qui lui rappelle les délicatesses de l'art et le vertige du néant.

Or, la famille Youssoupov s'est rangée en bloc parmi les adversaires acharnés de Raspoutine. Dès le début de la guerre, Félix baigne dans une atmosphère d'hostilité systématique à l'égard du staretz et du « parti allemand » qui, dit-on, contamine la cour. N'est-ce pas à l'instigation de cette coterie que le prince Youssoupov, son père, a été démis, en 1915, de ses fonctions de gouverneur de Moscou ? Et la tsarine n'a-t-elle pas éconduit, sous la même influence, la princesse Zénaïde Youssoupova quand celle-ci a voulu la mettre en garde contre le thaumaturge ? « J'espère ne jamais vous revoir^[60] ! » lui a-t-elle lancé sèchement au terme de leur entretien. De telles avanies ne peuvent s'oublier. Installée dans sa propriété de Crimée, la princesse Zénaïde écrit à son fils pour lui faire part de son plan concernant le sauvetage de la Russie. Il faut, selon elle, « éloigner le gérant » (c'est ainsi qu'on désigne le tsar dans le langage conventionnel des Youssoupov) pour toute la durée de la guerre et obtenir la « non-intervention » de la tsarine dans les affaires de l'Empire. (Lettre du 25 novembre 1916^[61].) Le 3 décembre, elle insiste auprès de Félix : « Il sera très facile de la mettre [l'impératrice] hors d'état de nuire en la déclarant malade [...]. Cela est indispensable et il faut se presser^[62]. » Quant à Raspoutine, elle suggère, à mots couverts, de l'exiler ou de le supprimer physiquement.

Peu à peu, inspiré par les propos de sa famille et de ses relations, le projet d'un meurtre patriotique se dessine dans le cerveau de Youssoupov. Son penchant morbide le pousse à se délecter d'un tel acte. Il savoure le contraste entre le dilettantisme mondain de sa vie et l'horreur de l'assassinat qu'il se propose de perpétrer. Un esthète déguisé en tueur. Le mariage de l'orchidée et du fumier. Poursuivi par cette idée fixe, il y fait allusion devant des hommes politiques, qui, prudents, se dérobent. En revanche, un militaire, le capitaine Soukhotine, blessé de guerre en convalescence à Petrograd, abonde dans son sens. Il rencontre également le grand-duc Dimitri, son ami d'hier, qui vient de rentrer de la Stavka. Ce dernier lui confesse que, même au Grand Quartier général, on évoque la nécessité de mettre fin à la scandaleuse carrière de Raspoutine. Mais comment s'introduire

chez le staretz, qui est sous la protection constante de la police ? Le prince, qui a eu l'occasion de l'approcher quelques années auparavant, regrette de n'avoir pas entretenu avec lui des relations suivies. Quel biais inventer, quel prétexte invoquer pour susciter un tête-à-tête ?

Or, voici que M^{lle} Golovina, une raspoutinienne convaincue, lui téléphone pour lui annoncer que le saint homme souhaiterait le voir, lors d'une prochaine réunion chez sa mère. N'est-ce pas un signe du destin ? Youssoupov exulte. En se rendant à cet « examen de passage », il s'efforce d'être encore plus séduisant et plus disert que d'habitude. Raspoutine est flatté des marques de respect que lui prodigue un membre de cette haute aristocratie qui d'ordinaire le méprise. Attendri par la jeunesse, l'élégance et la fausse gaieté de son interlocuteur, il l'appelle d'emblée « le petit », lui demande d'interpréter à son intention des romances tziganes et repart persuadé qu'il vient de se faire un nouvel allié dans l'entourage du tsar.

Leurs rapports évoluent bientôt vers une franche cordialité. Dominant sa répulsion pour ce rustre triomphant, Félix lui rend de fréquentes visites, d'abord chez M^{me} Golovina mère, ensuite dans son appartement de la rue Gorokhovaïa. Il doit prendre sur lui pour feindre l'admiration et la sympathie devant cet homme qu'il exècre. Afin de gagner sa confiance, il l'implore de le guérir de la fatigue nerveuse dont il souffre depuis quelques mois. Raspoutine le fait s'étendre sur un canapé, le regarde fixement dans les yeux et, de la main, effleure sa poitrine. « Je sentais qu'une force pénétrait en moi et qu'elle répandait un courant chaud dans tout mon être, écrira-t-il. [...] Je glissai peu à peu dans un demi-sommeil comme si l'on m'avait administré un puissant narcotique. Seuls les yeux de Raspoutine brillaient devant moi : deux rayons phosphorescents, qui tantôt se rapprochaient, tantôt s'éloignaient de moi^[63]. » Enfin Raspoutine le délivre de l'hypnose en le tirant par le bras. Dressé sur ses jambes et encore tout hébété, le prince se demande par quel prodige il pourra vaincre la force surnaturelle qui habite ce moujik. Raspoutine, lui, semble ravi du résultat. « C'est grâce à Dieu ! dit-il. Tu verras, bientôt tu te sentiras mieux ! » Et il l'invite à revenir le voir aussi souvent qu'il le voudra.

Les fois suivantes, Raspoutine, décidément inspiré par son visiteur, plastronne devant lui, lance des sentences absurdes et se vante de son pouvoir quasi magique sur le couple impérial : « Je ne fais pas de façons avec eux [le tsar et la tsarine] ; s'ils n'obéissent pas à ma volonté, je donne un coup de poing sur la table et m'en vais. Alors, ils courent derrière moi en me suppliant de rester ! » À l'entendre, aucun ministre n'ose lui tenir tête : « Tous me sont redevables de leur situation. Comment veux-tu qu'ils ne m'obéissent pas ? » La gent féminine elle aussi, prétend-il, est sous sa domination virile : « Les

femmes, c'est pire que les hommes, c'est par elles qu'il faut commencer ! C'est ainsi que je procède, en menant aux bains toutes ces dames. Je leur dis : « À présent, déshabillez-vous et lavez le moujik. » Si elles font des manières, j'ai vite fait de les convaincre et... l'orgueil, mon cher, ça ne dure pas ! » Et encore : « La tsarine, c'est une souveraine pleine de sagesse. C'est une seconde Catherine... Mais lui, qu'est-ce qu'il comprend ? C'est un enfant du Bon Dieu ! » Tout en reconnaissant qu'on le déteste dans certains milieux, il se proclame invincible : « À ceux qui crient contre moi, il arrivera malheur ! [...] Les aristocrates voudraient me détruire parce que je leur barre le chemin. En revanche, le peuple me respecte, parce que, vêtu d'un caftan et chaussé de grosses bottes, je suis parvenu à devenir le conseiller des souverains. C'est la volonté de Dieu ! C'est Dieu qui me donne cette force ! » Quant à la guerre, selon lui, il faut l'arrêter au plus vite. L'obstination de Leurs Majestés est aberrante. « Lui [le tsar] résiste tout le temps. Elle [la tsarine] non plus ne veut rien entendre [...]. Si j'ordonne quelque chose, il faudra bien qu'ils exécutent ma volonté [...]. Lorsque nous en aurons fini avec cette question, nous nommerons Alexandra régente pendant la minorité de son fils. En ce qui le concerne, *lui*, nous l'enverrons se reposer à Livadia. Il en sera bien heureux^[64] ! » Dans un moment d'ébriété, il va jusqu'à offrir à Félix un poste de ministre après la fin de la guerre. Quand il fait cette proposition saugrenue, son visage est celui d'un ivrogne atteint de la folie des grandeurs.

En le voyant, en l'écoutant, le prince sent se renforcer en lui la tentation du meurtre rituel. Arrivant là-dessus, le violent réquisitoire de Pourichkevitch à la Douma contre le staretz met le feu aux poudres. Homme de secousses et de violences, ce député d'extrême droite est connu pour son culte de la monarchie, son antisémitisme viscéral et sa hantise des complots révolutionnaires. Il flaire partout intrigues et trahisons. Champion de la guerre à outrance, il ne se contente pas de paroles et organise des ambulances, des postes de secours et des cantines pour les soldats. Par ses attaques contre Raspoutine devant l'Assemblée législative, il a levé les derniers scrupules de son jeune auditeur. Celui-ci va le rejoindre, le 21 novembre 1916, dans son train sanitaire. Les deux hommes tombent d'accord sur l'urgence de supprimer la « bête immonde ». Le lendemain, ils se retrouvent au palais Youssoupov, avec Soukhotine et le grand-duc Dimitri. D'emblée, Félix expose son plan : il suggère d'attirer Raspoutine chez lui en prétendant, pour l'appâter, que sa femme est désireuse de le connaître. À la vérité, la princesse Irina séjourne en Crimée, auprès de ses beaux-parents. Mais Raspoutine n'en sait rien. Friand de rencontres féminines, il répondra sans méfiance à l'invitation du prince. Reste à déterminer le moyen de la

mise à mort. Il serait imprudent de le tuer au pistolet, car le palais Youssoupov est situé en face d'un commissariat de police et les coups de feu ne manqueraient pas d'alerter les agents. Plus que l'arme blanche, le poison représente évidemment la meilleure solution. Ensuite, il s'agira de dissimuler le cadavre. Rien de plus facile : on l'immergera dans la Néva en pratiquant un trou dans la glace. Pour mettre toutes les chances de leur côté, les conspirateurs décident de recruter une personne ayant des compétences médicales et qui pourrait, au besoin, servir de chauffeur. Pourichkevitch propose de faire appel au médecin-chef de son détachement sanitaire, le docteur Stanislas Lazovert. Ce dernier, approché en secret, accepte de participer à un attentat qui sauvera la Russie et promet, en outre, de fournir le poison. Les conjurés sont maintenant au nombre de cinq : Youssoupov, Soukhotine, Pourichkevitch, le grand-duc Dimitri et Lazovert. Tous des patriotes, prêts à risquer leur réputation et leur liberté au nom de l'intérêt de l'État.

De plus en plus excité par l'imminence de l'événement, Félix choisit la nuit du 16 au 17 décembre pour en finir avec le staretz. Toutes ses soirées sont prises d'ici là. Afin d'éviter les soupçons, il doit continuer à vivre comme si de rien n'était jusqu'à la date fatidique. Néanmoins, il ne peut s'empêcher de renseigner le député Basile Maklakov^[65] sur ses préparatifs. Il lui suggère même de le rejoindre dans l'action. Maklakov invoque son prochain voyage à Moscou pour décliner l'offre, mais déclare approuver sans réserve cette opération de salut public. Il autorise son visiteur à prendre sur sa table de travail une matraque en plomb de deux kilos, gainée de caoutchouc, qui constitue une arme redoutable. Félix se confie également au président de la Douma, Rodzianko, lequel, comme Maklakov, soutient le projet mais ne croit pas possible d'y participer en personne. L'exaltation du prince est comparable à celle d'un acteur avant l'entrée en scène. Incapable de se contenir, il écrit à sa mère et à sa femme, en Crimée, pour les informer, de façon allusive, du grand nettoyage qui s'organise. La princesse Irina lui répond : « Cher Félix, merci pour ta lettre insensée. Je ne peux en comprendre la moitié. Je réalise que tu es en train de faire une folie. S'il te plaît, fais attention. Ne te mêle pas d'affaires honteuses^[66]. » De son côté, le remuant Pourichkevitch a du mal à tenir sa langue. Sachant que son collègue Maklakov « pense » comme lui, il veut le mettre dans la confidence. Mais Maklakov lui avoue qu'il sait déjà tout par Félix et qu'il est inquiet. Et il alerte le leader de gauche Kerenski. Celui-ci n'a qu'une crainte : l'élimination de Raspoutine ne renforcera-t-elle pas le prestige de la monarchie ? Comment prévoir, en effet, la réaction du public ? Qui sait si, en « liquidant » le staretz, les conjurés ne vont pas compromettre la victoire du socialisme ? Aux yeux des « travaillistes » de la Douma, il

est un atout nécessaire pour précipiter la chute du régime.

Cependant, Raspoutine savoure par avance le plaisir de rencontrer la femme du « petit », la séduisante princesse Irina, au cours d'une partie fine. Il est aussi impatient de se rendre à cette soirée que son meurtrier de la préparer. Le palais Youssoupov étant actuellement en réparation, Félix habite chez ses beaux-parents. Mais peu importe : c'est dans sa vaste demeure familiale, sur le quai de la Moïka, qu'il a choisi de recevoir le staretz. Il y fait aménager et décorer spécialement un local spacieux, en sous-sol. Le plafond bas s'orne de vieilles lanternes. Deux soupiraux donnent sur le quai. Des tentures rouges tapissent les murs. Au milieu de la pièce, une double arcade. D'un côté, la salle à manger, avec sa cheminée en granit rose où flambe un feu de bois ; de l'autre, un lieu de repos, comportant une armoire en ébène à incrustations, agrémentée de glaces et de colonnettes, des fauteuils à haut dossier et, sur le sol, une immense peau d'ours blanc. Partout, des meubles précieux, des bibelots, un bric-à-brac savant dont chaque objet a été sélectionné par le maître de maison.

À onze heures du soir, le 16 décembre, tout est prêt. Les domestiques se sont retirés après avoir disposé sur la table le samovar, des gâteaux, des bouteilles et des verres. Lazoverth enfile des gants de caoutchouc, réduit en poudre les cristaux de cyanure de potassium et, prenant sur les plats des gâteaux fourrés de crème rose, les coupe en deux, y introduit une forte dose de poison, les recolle bord à bord, les remet en place et jette les gants dans la cheminée. Une fumée âcre se dégage du foyer. Toussant et pestant, les cinq hommes gravissent l'escalier en colimaçon qui conduit au bureau de Félix. Là, le prince sort d'un secrétaire deux flacons de cyanure liquide. Il est convenu que Soukhotine et Pourichkevitch en verseront le contenu dans deux des grands verres rangés sur le dressoir. Cette opération devra s'effectuer vingt minutes après le départ de Félix pour la rue Gorokhovaïa où Raspoutine attend qu'on vienne le chercher. Ainsi, le poison n'aura pas le temps de s'évaporer. Le scénario ayant été réglé dans ses moindres détails, Lazoverth, habillé en chauffeur, et Youssoupov, engoncé dans une épaisse pelisse et la tête coiffée d'une casquette à oreillettes, quittent la maison et montent en voiture.

Pendant ce temps, dans l'appartement de la rue Gorokhovaïa, les deux filles de Raspoutine, Maria et Varvara, qui habitent avec lui, cherchent à le convaincre de renoncer à son étrange rendez-vous nocturne. Mais il leur explique qu'en acceptant l'invitation de Félix il compte se rapprocher du clan hostile à la tsarine, réconcilier Alexandra Fedorovna avec sa sœur Élisabeth et ramener la paix dans toute la famille impériale. « Oui, mes colombes, leur dit-il, notre plan est en train de réussir. » Et, comme elles lui avouent leurs préventions contre Félix, qui est un fourbe, un lâche et un pervers, il les

tranquillise : « Il est faible, très faible. C'est un pécheur. Mais son cœur a connu le repentir et il vient me chercher pour triompher de sa faiblesse et pour restaurer sa santé qui est loin d'être robuste. »

Au même moment, Félix, à bord de sa voiture, est pris d'un brusque remords. La perspective d'attirer chez lui un homme dont il a juré la perte lui fait horreur comme un manquement aux lois de l'hospitalité. Il regrette presque d'avoir prévu que le crime ait lieu sous son toit. Trop tard pour reculer ! L'automobile s'arrête devant la maison du staretz. Le portier a reçu la consigne de laisser passer le visiteur en lui indiquant l'escalier de service. Arrivé sur le palier de l'appartement, Félix sonne à la porte. C'est Raspoutine qui ouvre. Il est en tenue de fête : blouse de soie blanche brodée de bleuets, large culotte de velours noir, ceinture de couleur framboise, bottes neuves, cheveux et barbe peignés avec coquetterie. « Quand il s'approcha de moi, notera Youssoupov, je sentis une forte odeur de savon bon marché qui me prouva l'attention toute spéciale qu'il avait apportée, ce jour-là, à sa toilette. Je ne l'avais encore jamais vu aussi propre et aussi soigné. » Raspoutine espère que la mère de Félix, dont il connaît l'animosité, n'assistera pas à la réunion. Youssoupov le rassure : seule sa femme sera là ; sa mère se trouve en Crimée. « Je ne l'aime pas, ta maman, grogne Raspoutine. Je sais qu'elle me hait. C'est l'amie d'Élisabeth^[67]. Toutes deux, elles intriguent contre moi et répandent des calomnies sur mon compte. La tsarine elle-même m'a répété qu'elles étaient mes pires ennemies. Tiens, pas plus tard que ce soir, Protopopov est venu me trouver et m'a fait jurer de ne pas sortir ces jours-ci. "On va te tuer, me déclara-t-il. Tes ennemis te préparent un mauvais coup !" Mais ce sera peine perdue ; ils n'y réussiront pas ; leurs bras ne sont pas assez longs... Allons, assez causé ! Partons^[68] ! » Félix l'aide à mettre ses galoches par-dessus ses bottes et une lourde pelisse sur ses épaules. Ainsi vêtu, Raspoutine lui paraît encore plus grand et plus fort que d'habitude : un ours indestructible. Et c'est cet ours qu'il conduit au traquenard. « Une immense pitié s'empara de moi, écrira-t-il. Je me demandais comment j'avais pu concevoir un crime aussi lâche^[69]. » Ce qui le stupéfie, c'est la confiance que lui témoigne sa future victime. Qu'est devenue la clairvoyance de cet homme dont on prétend qu'il sait lire dans les pensées et prédire l'avenir ? N'est-il pas à la fois conscient du sort qui l'attend et impatient de s'y soumettre pour obéir à la volonté de Dieu ?

L'air vif de la rue revigore Félix. Lazovert, en chauffeur stylé, ouvre la portière de la voiture. Raspoutine et le prince s'y installent côte à côte. La maison de la Moïka est proche de la rue Gorokhovaïa. Quelques minutes plus tard, l'automobile s'engouffre dans la cour du palais et se range devant le perron.

En pénétrant dans la salle du sous-sol, les deux hommes entendent

des bruits de voix étouffées et les sons d'un gramophone qui joue une chansonnette américaine : *Yankee Doodle*. Cela aussi fait partie du programme. Comme Raspoutine s'en étonne, Félix lui explique que sa femme reçoit quelques amis, qu'ils sont sur le point de prendre congé et qu'elle descendra dès leur départ. En l'attendant, le mieux est de croquer une friandise et de boire du vin. Raspoutine accepte, mais Félix est tellement nerveux qu'il se trompe et lui présente d'abord les gâteaux inoffensifs. « Je n'en veux pas, dit Raspoutine. Ils sont trop sucrés ! » Peu après, se ressaisissant, Félix lui tend le plateau contenant les pâtisseries à la crème rose garnies de cyanure. Changeant d'avis, le staretz en prend une, puis une autre. Il les mastique avec plaisir, sans cesser de parler. Alors qu'il devrait être foudroyé sur place, il ne manifeste aucun malaise. Surpris par sa résistance, Félix lui propose du vin. Mais, de nouveau, il se méprend et lui remet un verre non empoisonné. Enfin, comme Raspoutine se plaint d'avoir encore soif, il parvient à lui donner le breuvage préparé par Soukhotine et Pourichkevitch, dont la première rasade devrait l'étendre mort. Impassible, le staretz boit à petites gorgées et regarde son assassin avec une expression de méchante malice. Il a l'air de dire : « Vois, tu as beau faire, tu ne peux rien contre moi ! » Au bout d'un moment, ayant aperçu la guitare de Félix, il lui suggère : « Joue-moi quelque chose de gai. J'aime à t'entendre. » « Je n'en ai pas vraiment envie ! » balbutie Félix, au bord de la crise. Puis, comme Raspoutine insiste, il empoigne sa guitare et entonne une romance mélancolique. Sa voix de ténor, très haute, lui semble soudain fausse, détimbrée, irréelle. Ne va-t-il pas se réveiller de ce délire ? Pendant qu'il chante, le cœur serré, les idées en désordre, Raspoutine s'assoupit.

Il est déjà deux heures et demie du matin. Là-haut, les autres conspirateurs s'agitent. Relevant la tête, Raspoutine demande ce que signifie ce tapage. Affolé, Félix l'assure que ce sont les invités de sa femme qui s'apprêtent à partir et qu'elle ne va pas tarder à paraître. Après quoi, laissant le staretz cuver son vin, il monte dans son bureau. Ses amis se précipitent sur lui. « Le poison n'a pas agi ! » dit-il, tout penaud. À ces mots, ils sont saisis de panique : « La dose était pourtant énorme ! Est-ce qu'il a tout avalé ? » « Tout ! » répond Félix. Les cinq complices échangent des regards effarés. Dans ces conditions, la stratégie est à revoir d'urgence. Au terme d'une discussion fiévreuse, durant laquelle chacun donne son avis, ils décident de descendre en groupe, de se jeter sur Raspoutine et de l'étrangler. Déjà ils s'engagent, en file indienne, dans l'escalier. Mais, dès les premières marches, Félix se ravise. Il préfère, dit-il, agir sans l'aide de personne. Les autres approuvent. Avec une fermeté qui l'étonne lui-même, il prend le revolver du grand-duc Dimitri et pénètre, seul, dans la pièce du sous-

sol, où le staretz est toujours assis à la même place, le front incliné et la respiration haletante. « J'ai la tête lourde et une sensation de brûlure dans l'estomac », éructe Raspoutine. Et il réclame encore du madère. Ayant vidé son verre, il s'essuie la barbe et propose de finir la nuit chez les tziganes. Comment peut-il songer à banqueter et à rire après avoir absorbé une dose de poison capable de tuer un bœuf ? Cet appétit de plaisir chez un mort en sursis effraie Félix : il y voit une monstruosité de la nature humaine. Tenant le pistolet caché derrière son dos, il regarde alternativement son vis-à-vis et un crucifix en cristal de roche et argent ciselé qui orne le sommet de l'armoire d'ébène. Il demande en silence à l'emblème divin de l'aider à vaincre les forces infernales qui maintiennent en vie ce corps en apparence invulnérable. Alors que Raspoutine, inconscient ou insoucieux, se dresse et semble s'intéresser aux détails de l'armoire ancienne, il prononce d'une voix tremblante : « Grégoire Efimovitch, vous feriez mieux de regarder le crucifix et de dire une prière ! » À ces mots, Raspoutine a une expression d'acceptation et de douceur. On dirait qu'il vient de comprendre pour quoi on l'a amené ici et qu'il est d'accord pour mourir de la main de son hôte. Comme s'il obéissait à un ordre de la victime, Félix lève lentement le revolver, vise le cœur et tire. Le staretz pousse un hurlement de bête, chancelle et s'effondre, de tout son poids, sur la peau d'ours.

Au bruit du coup de feu, les amis accourent. Mais, dans leur précipitation, ils accrochent le commutateur électrique et la lumière s'éteint. Ils se cognent en chuchotant dans l'obscurité, puis s'immobilisent, craignant de marcher sur le cadavre. Enfin, quelqu'un trouve à tâtons l'interrupteur et les lampes se rallument. Raspoutine gît sur le dos, au milieu de la peau d'ours, les yeux fermés, les mains crispées. Une tache de sang s'étale sur sa belle chemise brodée de bleuets. Ses traits se contractent par moments sans qu'il soulève les paupières. Bientôt, il cesse de bouger. Le docteur Lazovert constate que le staretz est bien mort. Soulagement général. Les visages se détendent comme ceux d'honnêtes ouvriers ayant achevé leur travail. On transporte le corps sur le dallage, afin d'éviter que le sang ne souille la peau d'ours, ce qui fournirait un indice aux enquêteurs. Ensuite, les cinq conjurés remontent dans le bureau sans se presser. Chacun d'entre eux se considère comme le sauveur du pays et de la dynastie. Demain, la Russie entière les remerciera.

Il est trois heures du matin. Conformément au plan établi, Soukhotine et Lazovert doivent simuler le retour de Raspoutine à son domicile. Cela afin d'égarer les premiers soupçons. À cet effet, Soukhotine, chargé de se faire passer pour le staretz, enfile sur sa capote militaire la pelisse du mort et se coiffe de son bonnet de fourrure. Lazovert, lui, endosse sa tenue de chauffeur. Ils partent,

suivis du grand-duc Dimitri, dans la voiture découverte de Pourichkevitch. Après avoir fait croire que Raspoutine était rentré chez lui, ils n'auront plus qu'à revenir dans la voiture fermée du grand-duc pour enlever le cadavre et le transporter sur l'île Petrovski.

Pourichkevitch et Félix restent seuls dans le palais Youssoufov en attendant que leurs complices les rejoignent. Pour se détendre les nerfs, ils parlent de l'avenir de la Russie, enfin débarrassée du démon qui la défigurait. Mais tout à coup Félix est pris d'un pressentiment. Il éprouve le besoin de revoir le mort. Vite, il redescend au sous-sol. Dieu soit loué ! Raspoutine est toujours étendu, immobile, sur le dallage. À tout hasard, Félix lui tâte le pouls. Aucun battement. Avec répulsion, il secoue le bras qui retombe, inerte. Alors qu'il est sur le point de remonter dans le bureau, son attention est attirée par un léger frisson qui parcourt le visage du staretz. La paupière gauche se soulève imperceptiblement. Et soudain Raspoutine ouvre les yeux. Épouvanté, Félix veut fuir, mais ses jambes se dérobent sous lui. Déjà Raspoutine est debout, les prunelles phosphorescentes, l'écume aux lèvres, la gorge pleine de cris. Il hurle : « Félix ! Félix ! » Et, se ruant sur lui, il le saisit à la gorge. À demi étranglé, Félix a la sensation de lutter contre Satan lui-même. Ni le poison, ni les balles n'ont eu raison du monstrueux moujik. Il est plus fort que la mort. Plus fort que Dieu. Tout est perdu ! Enfin, dans un effort désespéré, Félix parvient à se dégager de l'étreinte. Raspoutine bascule sur le dos, râlant et serrant dans sa main l'épaulette qu'il vient d'arracher à l'uniforme de son assassin. Aussitôt, Félix se précipite dans l'escalier et appelle Pourichkevitch, qui est resté là-haut : « Vite ! Vite ! Descendez ! Il vit encore ! »

Pourichkevitch arme son revolver, dégringole les marches et arrive juste à temps pour voir Raspoutine, évadé du sous-sol, se diriger lourdement vers une des portes de la cour. Celle justement qui n'est pas fermée. Le staretz court en titubant. Il va s'échapper. Et il répète d'une voix terrible : « Félix ! Félix ! Je dirai tout à l'impératrice ! » Parvenu à son tour sur les lieux, le prince reçoit cet appel avec un sentiment d'angoisse religieuse. Et s'ils s'étaient tous trompés ? Si Raspoutine était réellement un homme de Dieu ? Pourichkevitch tire sur le fuyard à deux reprises et le manque. Furieux, il se mord la main gauche pour calmer le tremblement qui l'agite et tire à nouveau. Touché dans le dos, Raspoutine s'arrête et vacille. Pourichkevitch le rattrape, vise la tête et appuie sur la détente. Cette fois, le staretz s'effondre, face contre terre. Emporté par la colère, Pourichkevitch lui décoche un violent coup de botte à la tempe gauche. Raspoutine tressaille, se traîne sur le ventre et s'immobilise définitivement, non loin de la grille. Ayant acquis la certitude de la mort, Pourichkevitch retourne à grands pas vers la maison. Félix, témoin de l'exécution, se

rapproche. Les jambes flageolantes, il ne peut s'arracher au spectacle du corps couché dans la neige. Il craint de le voir se redresser brusquement, comme tout à l'heure. Mais non, c'est bien fini. Il n'y aura pas de troisième résurrection pour le staretz. Des domestiques surviennent, alertés par les détonations. Ce sont des gens de confiance. Ils ne diront rien.

Rompu par les émotions, Félix remonte dans son bureau, passe dans le cabinet de toilette et vomit. Entre deux hoquets, il bredouille : « Félix ! Félix ! » avec la voix du défunt. Pourichkevitch le rejoint et le réconforte. Mais le valet de chambre leur annonce que deux agents de police veulent leur parler. Ils ont entendu les coups de feu et demandent des explications. Très sûr de lui, Pourichkevitch leur déclare qu'il vient de tuer Grégoire Raspoutine, « celui qui tramait la perte de la patrie ». Impressionnés par l'importance des personnes présentes, un prince et un député, les agents promettent de garder le silence et acceptent même d'aider à transporter le cadavre dans le hall.

Après leur départ, Félix veut voir le corps une dernière fois. Quand il l'aperçoit, étendu dans l'entrée, criblé de blessures, la face tuméfiée, la barbe maculée de traînées rouges, il est saisi d'une aberration rageuse. Sans réfléchir, il regrimpe dans son bureau, empoigne la matraque gainée de caoutchouc qu'il a prise chez Maklakov, retourne sur ses pas et assène des coups violents sur le visage et le ventre du mort. Éclaboussé de sang, il répète, en frappant toujours : « Félix ! Félix !... » Pourichkevitch et les domestiques le ceinturent et l'emmènent. À peine a-t-il regagné son bureau qu'il s'évanouit^[70].

Sur ces entrefaites, le grand-duc Dimitri, Soukhoutine et Lazovert reviennent en automobile fermée pour prendre livraison du corps. Pourichkevitch, encore bouleversé, leur raconte les dernières péripéties du meurtre. Ils décident de laisser Félix se reposer, enveloppent Raspoutine dans une toile, le chargent dans la voiture et partent pour le pont Petrovski, entre les îles Petrovski et Krestovski. Le véhicule s'arrête, tous feux éteints, près du parapet. Les conjurés ont choisi de précipiter le cadavre du haut du pont, dans un trou qu'ils ont repéré à la surface de la glace. Leur hâte est si grande qu'ils oublient de lester le corps, ce qui aurait permis de le maintenir au fond de l'eau. L'ayant hissé sur leurs bras, ils le jettent par-dessus bord, dans la petite Néva. La pelisse, une galoche et le bonnet de la victime, qui auraient dû être brûlés, rejoignent la dépouille. Place nette. Tout est en ordre. Chacun rentre chez soi avec la satisfaction d'avoir bien employé son temps. Il est six heures trente du matin.

Au palais Youssouпов, Félix a sombré dans un sommeil de brute. En se réveillant, il croit émerger d'un cauchemar. Qu'est-ce qui est vrai, qu'est-ce qui est faux dans les images qui le hantent ? Aidé de

son valet de chambre, il fait disparaître les dernières taches de sang qui pourraient conduire les enquêteurs à la découverte du drame. Puis il imagine une version plausible des coups de feu : un de ses invités aurait, en état d'ivresse, tiré, pour s'amuser, sur un chien de garde de la maison. Obéissant à ses ordres, le valet de chambre abat un chien, le traîne dans la cour en suivant les traces laissées par Raspoutine et abandonne le cadavre, bien en vue, sur un tas de neige. Satisfait de la mise en scène, Félix fait promettre, une fois de plus, aux domestiques de ne rien révéler de l'affaire. Lavé, rasé, brossé, parfumé, il a retrouvé son assurance de grand seigneur. Encore un peu, et il se prendrait pour un héros de la guerre.

Son premier soin est de se rendre au palais du grand-duc Alexandre, son beau-père, où il habite depuis que le palais Youssoupov est en travaux. Après l'horreur qu'il vient de vivre, il ne lui déplait pas de changer de décor. Son beau-frère, Théodore, sort à sa rencontre. Il était au courant du piège et n'a pas fermé l'œil de la nuit. « Eh bien ? » demande-t-il, le visage angoissé. « Raspoutine est tué ! répond Félix. Mais je ne suis pas en état de parler. Je tombe de sommeil. » Et, quittant son beau-frère éberlué, il s'enferme dans sa chambre, s'écroule sur son lit et s'endort d'une masse.

XII

L'ENQUÊTE

C'est par l'agent Vlassioug, un des deux policiers qui sont allés au palais Youssoupov en entendant les coups de feu, que l'alerte a été donnée. Bien qu'ayant promis à Félix et à Pourichkevitch de se taire, il s'est senti tenu de faire un rapport à son supérieur, Kaliaditch, commissaire de police du quartier de la Moïka. Emmené chez le général Grigoriev, chef du second district de Petrograd, il a réitéré devant lui ses déclarations. Sceptique, le général téléphone au domicile de Raspoutine. Une servante répond que, la veille au soir, le prince Youssoupov est venu chercher son maître en voiture et que le staretz n'est pas encore rentré. Les filles de Raspoutine confirment les dires de la domestique. Flairant une affaire capitale, Grigoriev prévient successivement le général Balk, gouverneur de Petrograd, le chef de l'Okhrana, le directeur de la police et enfin le ministre de l'Intérieur. De son côté, Maria Raspoutine, éperdue d'inquiétude, appelle M^{lle} Golovina et Anna Vyroubova à la rescousse. Celles-ci s'empressent d'avertir l'impératrice de la disparition du staretz. Épouvantée à son tour, Alexandra Fedorovna les charge de demander à Félix s'il a rencontré Raspoutine la nuit dernière. Contre toute évidence, il commence par nier. Mais voici que le général Grigoriev en personne le relance au palais de son beau-père. Aux questions courtoises de son visiteur, Félix répond avec aplomb : « Raspoutine ne vient jamais chez moi. » Et, comme l'autre évoque les coups de revolver entendus jusque dans la rue, il répète devant lui la thèse du chien abattu par un invité pris de boisson. Alors, Grigoriev lui oppose l'aveu de Pourichkevitch révélant à l'agent Vlassioug qu'il a bel et bien tué Raspoutine. Imperturbable, Félix réplique : « Je présume que Pourichkevitch, étant ivre, a parlé du chien en le comparant à Raspoutine et en exprimant le regret que ce fût le chien et non le staretz qui eût été abattu. » Très embarrassé par l'importance des acteurs de l'imbroglio, le général feint d'être satisfait de cette explication et se retire.

Après son départ, Félix, payant d'audace, insiste auprès de M^{lle} Golovina pour qu'elle téléphone à Tsarskoïe Selo et obtienne, en son nom, une audience de l'impératrice. Il a l'intention, dit-il, de se justifier une fois pour toutes devant elle. On commence par lui répondre que Sa Majesté l'attend. Puis, tandis qu'il se prépare à partir pour son rendez-vous, Anna Vyroubova l'appelle et lui apprend que la tsarine, troublée par les événements, a eu un malaise, qu'elle est dans l'impossibilité de le recevoir et qu'il doit se contenter de lui exposer

les faits par lettre. Là-dessus, il est avisé que le général Balk désire le voir au siège de la préfecture de police. Il s'y présente et le général lui annonce que l'impératrice a ordonné de procéder à une perquisition au palais de la Moïka. Félix le prend très mal. Sans se démonter, il objecte que sa femme est la nièce de l'empereur et que le domicile des membres de la famille impériale est inviolable. Aucune mesure de ce genre ne saurait être envisagée, dit-il, sans un commandement exprès du tsar. Remis à sa place, Balk écarte provisoirement le projet de perquisition, mais déclare qu'il ne peut renoncer à l'enquête criminelle.

C'est, pour Félix, une demi-victoire. Parant au plus pressé, il retourne sur les lieux du drame afin de s'assurer que toutes les traces ont bien été effacées. À la lumière du jour, il découvre encore des taches brunes dans l'escalier. Aidé de son valet de chambre, il s'applique à les nettoyer rapidement. À peine ont-ils terminé leur besogne que des inspecteurs de police se présentent au palais Youssoupov pour interroger les domestiques. Dûment chapitrés, les serviteurs du prince affirment toujours ne rien savoir. Ayant consigné leurs réponses par écrit, les policiers emportent le cadavre du chien aux fins d'autopsie. Ils prélèvent également les marques de sang sur la neige. L'expertise révélera peu après qu'il s'agit de sang humain.

Dès le départ des inspecteurs de police, Félix, le ventre creusé par les émotions, va déjeuner chez le grand-duc Dimitri. Deux autres membres de la conjuration, Soukhotine et Pourichkevitch, les rejoignent. Avec leur concours, Félix rédige une lettre à l'impératrice, qui reprend la version du chien abattu par un invité ivre. « Je ne trouve pas de mots, conclut-il, pour exprimer à Votre Majesté combien je suis bouleversé par tout ce qui est arrivé et combien extraordinaires me paraissent les accusations portées contre moi. » Ayant relu la missive qui les innocent, tous les conspirateurs jurent de se cramponner désormais à cette fable, si invraisemblable soit-elle. Puis, Pourichkevitch se prépare à partir pour le front dans son train sanitaire. Protégé par son immunité parlementaire, il n'a rien à craindre.

Dans l'après-midi, Félix, qui n'est pas aussi rassuré que Pourichkevitch sur la suite des événements, se rend chez le ministre de la Justice, Makarov, pour savoir à quoi s'en tenir. Il répète devant lui son récit mensonger, qu'il connaît presque par cœur à force de le débiter aux autorités. Mais, quand il en vient à l'épisode de Pourichkevitch en état d'ébriété avancée et déballant ses calembredaines à l'agent Vlassioug, Makarov l'interrompt : « Je connais bien Pourichkevitch ; je sais que jamais il ne boit ; si je ne me trompe, il est même membre d'une société de tempérance ! » Un instant désarçonné, Félix fait observer à son interlocuteur qu'une

habituelle sobriété peut s'accommoder de certains écarts dans les grandes occasions : « Il lui était difficile de refuser de trinquer avec nous, hier, car je pendais ma crémaillère », dit-il pour expliquer la prétendue conduite de son invité. Le ministre fait mine de le croire et l'assure qu'il pourra quitter Petrograd pour rejoindre sa femme s'il le souhaite. Réconforté, Félix prend encore le temps de visiter son oncle Rodzianko, président de la Douma, qui était dans la confidence du complot. Rodzianko le félicite, d'une voix claironnante, et son épouse le bénit pour son action d'éclat. Quand il rentre au palais du grand-duc Alexandre pour boucler ses valises (il envisage de partir le soir même), la sonnerie du téléphone le dérange dans ses préparatifs. De tous côtés, des amis, des relations l'appellent pour le congratuler. Dissimulant son contentement et sa fierté, il leur répond que les bruits qui courent sur son compte sont erronés et qu'il n'est pour rien dans cette sinistre affaire. Enfin, il peut s'échapper et arrive à la gare juste à l'heure pour monter dans le train. Sur le quai, un colonel de gendarmerie l'arrête : « Par décision de Sa Majesté l'impératrice, il vous est interdit de vous absenter de Petrograd. Vous devez rentrer au palais du grand-duc Alexandre et y rester jusqu'à nouvel ordre. » La rage au cœur, Félix obéit. Le grand-duc Dimitri est, lui aussi, mis aux arrêts, sans indication de motif, pour la durée de l'enquête.

À Tsarskoïe Selo cependant, l'impératrice, en proie à une angoisse mortelle, attend à chaque minute des nouvelles du disparu. Anna Vyroubova, qui est auprès d'elle, s'efforce de la raisonner en lui répétant que tout espoir n'est pas perdu. Mais Alexandra Fedorovna prévoit le pire. Elle écrit à son mari, retenu à la Stavka de Mohilev : « Nous sommes tous rassemblés – peux-tu imaginer nos sentiments, nos pensées ? Notre Ami a disparu. Cette nuit, il y a eu un grand scandale chez Youssoupov, une grande réunion, Dimitri, Pourichkevitch, etc., tous ivres. La police a entendu des coups de feu. Pourichkevitch est sorti en criant que notre Ami est tué. La police et les magistrats sont maintenant chez Youssoupov. J'espère encore en la miséricorde de Dieu. Peut-être n'a-t-on fait que l'emmener quelque part. Je te demande d'envoyer ici Voïeïkov^[71] ; nous sommes deux femmes avec nos faibles têtes. Je vais garder Anna [Vyroubova] ici, car, à présent, ils vont s'en prendre à elle. Je ne peux pas croire, je ne veux pas croire qu'il ait été tué. Que Dieu ait pitié de nous ! Quelle angoisse intolérable ! (Je suis calme, je ne puis croire cela.) Viens immédiatement^[72]. »

À mesure que les heures passent, le pressentiment des deux femmes s'accroît. « Il a été assassiné, note Anna Vyroubova dans son journal intime. Avec la participation du grand-duc Dimitri Pavlovitch, c'est certain... Et aussi du mari d'Irina [Félix Youssoupov]... Le cadavre n'a pas été retrouvé... Le cadavre ; mon Dieu, le cadavre...

Horreur ! horreur ! horreur ! » Et encore : « Comment peuvent-ils vivre, ses assassins ? [...] Maman [la tsarine], pâle comme une feuille de papier, tomba dans mes bras. Elle ne pleurait pas ; elle était toute tremblante. Et moi, affolée de douleur, je m'agitais autour d'elle. J'avais si peur. J'avais dans l'âme une telle épouvante ! Il me semblait que Maman allait soit mourir, soit perdre la raison. »

Craignant les lenteurs de l'acheminement du courrier, la tsarine télégraphie à son mari pour lui rappeler les termes de sa lettre et lui répéter de rentrer d'urgence. Puis, prenant dans un tiroir un crucifix que lui a donné le staretz, elle le porte à ses lèvres et dit à Anna : « Ne pleure pas. Je sens qu'une partie de la force du disparu se communique à moi. Tu vois, je suis la tsarine, forte et puissante ! Oh ! je leur montrerai ! » Et elle suspend la croix de Raspoutine à son cou.

Dès le matin du 17 décembre 1916, des ouvriers ont découvert, en traversant le pont Petrovski, des traces de sang sur le parapet. Ils les signalent à la police et, le 18 à l'aube, les recherches commencent sur les lieux. Nouveau télégramme de la tsarine à Nicolas II : « J'ai prié dans la chapelle du palais. On n'a encore trouvé aucune piste. La police poursuit son enquête. Je crains que ces deux misérables n'aient commis un crime affreux, mais nous n'avons pas encore perdu tout espoir. Partez aujourd'hui. J'ai terriblement besoin de vous. »

Or, voici que les policiers repèrent d'autres traces de sang sur l'une des culées du pont et, tout près de là, une galoche. Les filles de Raspoutine la reconnaissent. Elle appartenait bien à leur père. Aussitôt, un scaphandrier plonge sous la glace. En vain. Le 19, les policiers reprennent leurs investigations en se portant en aval du pont. Deux cents mètres plus loin, dans un espace partiellement dégelé, une pelisse abandonnée attire leurs regards. Le scaphandrier plonge de nouveau et, cette fois, trouve un cadavre immergé sous l'épaisse carapace blanche qui recouvre le fleuve. Il faut briser la glace pour le tirer à l'air libre. Le corps est dirigé sur l'hôpital militaire de Tchesma, près de Tsarskoïe Selo. Appelées à l'identifier, Maria et Varvara contemplent avec horreur le cadavre gelé de leur père. « Il avait le crâne défoncé, le visage meurtri, écrira Maria ; ses cheveux étaient collés par le sang. On lui avait fait sauter l'œil droit. Il pendait sur sa joue, retenu par un lambeau de chair. »

Le professeur Kossorotov procède, séance tenante, à l'autopsie. Il constate qu'une balle est entrée dans le thorax et a traversé l'estomac et le foie ; une autre, tirée dans le dos, a perforé un rein ; et une troisième, frappant la victime à la tempe, a pénétré le cerveau. Fait étrange : dans l'estomac transpercé, il n'y a aucune trace de poison. Faut-il en conclure que le cyanure des gâteaux et celui du vin se sont altérés avant leur absorption par Raspoutine ou que les produits livrés par Lazoverst étaient, en réalité, inefficaces ? Les enquêteurs se perdent

en conjectures. Quoi qu'il en soit, le cadavre est transporté dans la chapelle de l'hôpital et lavé, habillé par une des plus fidèles adeptes du défunt, l'ancienne nonne Akoulina Laptinskaïa. Après la veillée funèbre, elle revient chez les filles de Raspoutine et leur avoue que le corps dont elle a pris soin avait été mutilé avec une sauvagerie incroyable ; non seulement le visage, mais les testicules étaient réduits en bouillie par des coups. « J'ai l'impression que je ne pourrai plus jamais manger », dit-elle. L'impératrice propose que le staretz soit enseveli dans un terrain appartenant à Anna Vyroubova, près du village d'Alexandrovka, et qu'un monument soit érigé, le plus tôt possible, à sa mémoire.

Revenu l'avant-veille de la Stavka de Mohilev, Nicolas II se montre consterné et déclare aux deux filles de Raspoutine : « Votre père est parti vers la récompense qui l'attend. Et vous, vous ne resterez pas longtemps seules. Vous serez mes enfants, je vous servirai de père. J'assurerai votre existence^[73]. » Le vrai sentiment du tsar semble être un mélange de froide colère contre les assassins et de secret soulagement d'être enfin débarrassé de « notre Ami ». Comme si, aimant trop sa femme pour aller contre sa volonté, il remerciait le sort de l'avoir délivrée de la puissance mystérieuse à laquelle elle s'était depuis longtemps inféodée. Selon le commandant du palais, Voïeïkov, le souverain, en apprenant la mort de Raspoutine, n'avait pu s'empêcher de siffloter en faisant quelques pas pour se dégourdir les jambes. Le grand-duc Paul affirme également que, le lendemain de cette nouvelle, Nicolas II lui était apparu étonnamment serein. On lisait même une certaine gaieté sur son visage. Cependant, le monarque manifeste une véritable indignation à la lecture d'un télégramme envoyé par la grande-duchesse Élisabeth, sœur de l'impératrice, à la princesse Zénaïde Youssoupova, mère de Félix : « Mes prières et mes pensées sont avec vous. Dieu bénisse votre fils pour son acte patriotique^[74]. » À tout propos, le tsar s'exclame : « J'ai honte devant la Russie que les mains de mes parents aient trempé dans le sang de ce moujik ! » Au fond, ce qui le révolte, ce n'est pas que Raspoutine ait été assassiné, c'est qu'il l'ait été avec la participation de deux membres de la famille impériale : Dimitri et Félix.

Dans Petrograd, en revanche, on fait gloire aux meurtriers de leur détermination. À peine les journaux ont-ils annoncé la mort du staretz que la ville laisse éclater son allégresse. On se congratule dans les salons, on s'embrasse entre inconnus dans la rue, on brûle des cierges dans les églises devant l'icône de saint Dimitri, le patron du « grand-duc assassin ». Dans les files d'attente, à la porte des magasins d'alimentation, si pauvrement approvisionnés, les commères chuchotent : « Un chien doit avoir une mort de chien ! » Certaines

gazettes se faisant l'écho de cette liesse impie, la censure interdit de citer dorénavant jusqu'au nom de Raspoutine dans la presse. Mais les joyeux commentaires continuent à courir de bouche en bouche.

À la campagne, les réactions sont plus mitigées. Les humbles déplorent ouvertement que des seigneurs aient tué « le seul moujik qui se soit approché du trône ». Dans la profondeur des masses paysannes, l'idée se fait jour d'une conspiration des grands de ce monde pour empêcher le tsar d'entendre la voix du petit peuple. Raspoutine le débauché devient, pour ces gens simples, le champion de la terre ancestrale. Peu importe qu'il ait eu tous les vices, puisqu'il était un des leurs. Il apportait au palais et à la capitale l'âme des villages perdus, des espaces infinis, des êtres courbés et obscurs, et on l'a massacré ! Pourquoi ? En l'assassinant, n'est-ce pas la Russie elle-même qu'on a frappée au cœur ?

Le 21 décembre 1916, à neuf heures, l'empereur, l'impératrice et leurs quatre filles, en tenue de deuil, se rendent à Alexandrovka pour les funérailles. La tsarine a défendu à Maria et Varvara Raspoutine d'assister à cette cérémonie trop pénible pour elles et qui risque d'attiser la curiosité des journalistes. Avant de fermer le cercueil, on a placé sur la poitrine du mort une petite icône, don de « notre Ami », au dos de laquelle la souveraine et les grandes-duchesses ont apposé leurs signatures. Le père Vassiliev, aumônier de la cour, lit les prières devant la fosse ouverte. Dans la brume et le froid, la famille impériale, Anna Vyroubova, quelques intimes adressent un dernier adieu au mage. Alexandra Fedorovna dépose une gerbe de fleurs blanches et jette la première poignée de terre sur le cercueil. Livide, les yeux rougis par les larmes, elle a l'allure d'une veuve. On raconte qu'elle a réclamé, pour la conserver comme une relique, la chemise ensanglantée du martyr.

Dès son retour de Mohilev, Nicolas II a confirmé les décisions de la tsarine et maintenu l'interdiction faite à Félix et à Dimitri de quitter la capitale. Ils sont aux arrêts jusqu'à plus ample informé. Ces mesures paraissent inacceptables à la plupart des proches du trône. Une coalition se forme parmi les autres représentants de la maison Romanov pour obtenir la levée des sanctions. Mandaté par eux, le grand-duc Alexandre, cousin et beau-frère de Nicolas II, se rend auprès de lui pour le prier d'abandonner l'instruction de l'affaire. Selon son habitude, le tsar ne dit ni oui ni non. Aussitôt après, il reçoit une lettre du grand-duc Paul et un télégramme de sa propre mère, l'impératrice douairière, lui demandant de renoncer à traîner devant les tribunaux des coupables si chers au cœur de toute la dynastie. Dans le même temps, les grands-ducs font le siège du président du Conseil et des ministres de l'Intérieur et de la Justice. Face à tous ces hauts personnages qui exigent la relaxe, les hommes du gouvernement se

sentent prêts à clore le dossier. Ils y sont d'autant plus enclins que le Code des lois de l'Empire russe ne prévoit pas l'inculpation d'un membre de la famille impériale. Afin de pouvoir juger le grand-duc Dimitri, il faudrait d'abord le priver de son titre et de ses prérogatives. Et, en cas de procès public, comment éviter que le prestige de la monarchie ne soit entaché par le déballage des turpitudes de Raspoutine, dont les meurtriers ont fait état pour justifier leur geste ?

Pesant le pour et le contre, le tsar se résigne finalement à annuler les poursuites judiciaires contre les responsables. Mais il prononce deux peines, bénignes en vérité. Le grand-duc Dimitri reçoit l'ordre de partir sur-le-champ pour la Perse et de se mettre, là-bas, à la disposition du général Baratov, qui commande les troupes de la région. Félix, lui, est relégué dans sa propriété de Rakitnoïe, non loin de Koursk. Ni Pourichkevitch, ni Soukhotine, ni Lazovert ne sont sanctionnés.

Pourtant, l'exil confortable de Dimitri soulève encore l'animosité du clan des Romanov. Ils y voient une nouvelle preuve de la vindicte d'Alexandra Fedorovna contre les collatéraux du tsar. La grande-duchesse Marie Pavlovna, plaidant pour son frère, fait rédiger une pétition, qui sera signée par seize membres de la famille impériale, pour supplier Nicolas II de rapporter son arrêt, compte tenu de la jeunesse, du désarroi et de la faible santé de Dimitri. « Le séjour en Perse signifiera la perte du grand-duc, lit-on dans le document. Puisse le Seigneur suggérer à Votre Majesté de modifier sa décision et d'accorder son pardon. » Mais, cette fois, Nicolas II se montre intraitable. Il renvoie la pétition aux expéditeurs, avec cette note en marge : « Personne n'a le droit de tuer. Je sais qu'il en est beaucoup parmi les signataires qui sont torturés par leur conscience, car Dimitri Pavlovitch n'est pas le seul impliqué dans cette affaire. Je m'étonne de la lettre que vous m'avez adressée. Nicolas. » Dimitri et Félix n'ont plus qu'à s'exécuter. Départ immédiat. Chacun de son côté est accompagné à la gare par un officier et un haut représentant de la police.

Dans le train qui l'emporte loin de Petrograd, Félix s'abandonne à des pensées moroses. Il se sent injustement condamné par Leurs Majestés, alors que tous les gens de bien l'approuvent et le plaignent. Au bout du compte, ce n'est pas Raspoutine qui est la victime, mais lui ! En vérité, il regrette moins d'avoir prêté la main au meurtre de cet homme abject que de se voir privé des lumières et des plaisirs de la capitale. Pour combien de temps ? Bercé par le bruit monotone des roues, il se désespère d'avoir dû quitter son cher Dimitri, après avoir passé avec lui de si bons moments de frayeur, de doute et d'exaltation. Au lieu de ce visage fraternel, il n'a plus sous les yeux qu'une plaine neigeuse, étalée à perte de vue sous un ciel nocturne. « Que de rêves

échafaudés ! écrira-t-il. Et que d'espérances déçues ! Quand, et dans quelles circonstances, nous reverrions-nous ? L'avenir était sombre : de sinistres pressentiments m'assaillaient.[\[75\]](#) »

XIII

EFFETS POSTHUMES

La mort ne suffit pas à réduire Raspoutine au silence. Même cloué entre quatre planches, il continue d'agiter les esprits. Ceux-là même qui se réjouissaient de sa disparition commencent à se dire que, finalement, les assassins ont peut-être eu tort. À gauche, on craint que l'élimination de cette source de scandale n'ait ôté aux libéraux un merveilleux prétexte à leurs attaques contre le régime. À droite, on estime que la crapulerie de l'exécution porte préjudice aux hauts personnages qui en ont eu l'idée. Leur ignominie, leur bassesse rejoignent celles de l'homme qu'ils ont choisi d'abattre. Avec leurs mains soignées et leurs grands noms, ils ne valent pas mieux que leur victime. Au lieu de blanchir le couple impérial, ils l'ont barbouillé du sang d'un moujik. Plus grave encore : une fois le forfait accompli, ils ont profité de leur parenté avec le tsar pour réclamer l'impunité. Et, trop faible pour rester sourd à leurs prières, Nicolas II a ordonné d'arrêter les poursuites. Il y a donc deux justices en Russie : l'une pour les petites gens, l'autre pour les aristocrates. Si les meurtriers sont coupables d'avoir massacré un individu sans défense, l'empereur l'est davantage de ne les avoir pas châtiés. Il a placé des considérations de famille au-dessus du respect des lois. Il n'est plus le père de la nation, mais le protecteur d'une caste. N'en a-t-il pas été ainsi depuis le début de son règne ? remarquent les sceptiques.

Pour nombre de gens, la mort de Raspoutine n'est pas seulement une insulte à Leurs Majestés, qui en avaient fait leur ami, c'est aussi un mauvais présage pour la monarchie. Raspoutine avait souvent prévenu ses proches que sa suppression entraînerait celle de la dynastie entière : « Si je meurs, ou si vous m'abandonnez, vous perdrez votre fils et la couronne dans les six mois. » Cet avertissement est partout répété et commenté avec une crainte superstitieuse. Le Russe croit volontiers aux signes de l'au-delà. Dans l'épaisseur du peuple, on en vient à se demander si le staretz n'était pas réellement un envoyé de Dieu et si, en l'immolant avec tant de sauvagerie, les conspirateurs n'ont pas, du même coup, préparé l'écroulement du trône et la capitulation de la patrie. En quelques jours, l'impression d'un désastre imminent, plus terrible que la boucherie du palais Youssoupov, s'abat sur le pays. On respire dans l'air des relents de honte, d'angoisse et de défaite. Parce que Raspoutine n'est plus, chacun, du haut en bas de l'échelle, et pour des raisons différentes, se sent menacé. Les uns appréhendent que Dieu, irrité par ce crime abject, ne se détourne de la Russie, les autres que le tsar, compromis,

déconsidéré, ne soit plus en état de gouverner l'empire.

Mais, au fait, qui était-il, ce Raspoutine, tout ensemble béni et honni : un mystificateur ou un mage ? Ceux qui croient en lui, malgré ses tares cent fois dénoncées, soutiennent qu'il appartient à une espèce particulière qui devrait avoir sa place dans le martyrologe orthodoxe. On trouve toutes sortes de saints dans cette liste sacrée : des saints guerriers, des saints anachorètes, des saints convertisseurs, des saints de méditation, des saints d'extase, des saints de charité... Pourquoi ne pas introduire dans la glorieuse cohorte un saint pécheur ? Car Raspoutine, disent certains, est un merveilleux exemple de cette catégorie : il a une foi inébranlable, un don de guérison souvent attesté, la faculté de prévoir l'avenir... Simplement, il joint à ces qualités exceptionnelles une soif de vivre et de jouir qui, loin de le condamner, devrait incliner les foules à lui faire confiance. C'est parce qu'il connaît et partage tous les appétits humains que le Ciel l'a délégué pour la consolation de ses semblables. Le saint pécheur est plus aimable à Dieu que les saints prêcheurs. À lui seul, il justifie la pitié du Très-Haut pour ses créatures.

Face aux tenants de la légende du saint pécheur, les adversaires de Raspoutine clament qu'il est un charlatan uniquement préoccupé de satisfactions matérielles. Tout en reconnaissant qu'il a un étrange pouvoir magnétique, ils ne voient dans son action que calcul, rroulardise, concupiscence et flagornerie. Pour eux, il est un fourbe qui a abusé ses admirateurs, et surtout ses admiratrices, trop crédules, afin de se pousser dans le monde et d'assouvir ses instincts les plus bas. Peu à peu, après une flambée de mysticisme, c'est cette interprétation raisonnable qui prévaut en Russie. On s'étonne même, parmi les intellectuels, de l'importance accordée au phénomène. Elle ne s'explique, à leurs yeux, que par l'extraordinaire propension du peuple russe à croire en la puissance des forces occultes. L'âme de la nation est, il est vrai, profondément perméable aux mystères. Elle est enfantine, généreuse, spontanée, irrationnelle et portée aux extrêmes. Même les gens évolués, ou soi disant tels, sont assoiffés de révélations déguisées, d'influences astrales et de coïncidences significatives. Oui, il y a en ce temps-là, dans le pays, une énorme naïveté, jointe au besoin de remettre son destin entre les mains d'un berger surnaturel. Ce besoin apparaît aussi bien dans les salons que dans les alcôves, dans les cabarets que dans les bains publics, dans les isbas sibériennes que dans les couloirs du palais impérial. Si Raspoutine a pu prospérer et s'enfler aux dimensions d'un mythe, c'est qu'il correspondait à une nécessité spirituelle dans les masses comme aux abords du trône. Sans l'aberration de la tsarine et la faiblesse du tsar, il fût demeuré un vagabond illuminé, circulant de village en village, vivant de la

candeur publique et propageant, avec plus ou moins de conviction, la parole de Dieu. C'est Alexandra Fedorovna qui, égarée par ses angoisses de mère, a fondé le culte de sa sainteté. Aidée d'Anna Vyroubova et de quelques autres, elle l'a créé de toutes pièces et l'a encouragé à se mêler de tout. Elle se vantait d'être sa prosélyte et il a été l'incarnation de ses rêves insensés, l'artisan d'un désastre qu'il a eu le temps de prévoir avant de disparaître.

Que va-t-il se passer maintenant qu'il est mort ? Comment la Russie survivra-t-elle à Raspoutine ? Vrai ou faux prophète, il a pesé de tout son poids sur l'Histoire. Ceux qui ont cru en lui se sentent orphelins et ne savent plus à quel guide se vouer ; ceux qui l'ont traité d'imposteur se demandent si un miracle pourra encore sauver la Russie, malade de folie collective. En vérité, la Russie a sécrété Raspoutine comme une poussée de fièvre provoque un bouton. Dans l'état de désarroi moral où se trouvaient ses compatriotes, sa venue était inévitable. Il a été le produit d'un peuple entier en ébullition. Peut-être un tel personnage n'aurait-il pu surgir nulle part ailleurs que dans cette immense contrée de plaines, de mirages et de pitié ?

La veuve de Raspoutine, Prascovie, est arrivée le 25 décembre 1916 à Saint-Pétersbourg. Son mari avait été enterré quatre jours auparavant. Elle rejoint ses deux filles dans l'ancien appartement du staretz, rue Gorokhovaïa. Mais les voisins les interpellent par les fenêtres, les insultent dès qu'elles mettent le nez dehors. Elles déménagent pour échapper au scandale. Puis, ne trouvant nulle part refuge contre la médisance, elles se résignent à regagner Pokrovskoïé.

Nicolas II, lui, est retourné à la Stavka de Mohilev après l'enterrement. C'est l'impératrice qui, de nouveau, gouverne. La pensée de Raspoutine ne la quitte pas. Elle écrit à son mari : « Notre cher Ami, dans l'au-delà, prie pour toi. Il est encore tellement proche de nous ! Je crois que tout finira par s'arranger. Il faut pour cela, mon chéri, que tu sois ferme, que tu montres de la poigne ! » Chaque jour ou presque, elle va fleurir la tombe du staretz. Et, dans les moments de doute, c'est à son souvenir qu'elle demande conseil et protection. Le ministre de l'Intérieur, Protopopov, partage sa foi en la permanence du saint homme à leurs côtés. Il n'hésite pas à faire tourner les tables pour invoquer le fantôme du défunt. Alexandra Fedorovna lui sait gré d'être toujours de son avis, c'est-à-dire de l'avis du staretz, qui s'exprime par-delà le tombeau. Elle refuse de voir que l'homme de gouvernement sur lequel elle fonde maintenant ses espoirs n'a plus toute sa raison. Une femme névrosée et un politicien à la cervelle ramollie dirigent le pays en guerre. Ils ne peuvent plus s'appuyer ni sur la haute aristocratie, qui s'estime bafouée dans ses droits, ni sur le

peuple, épuisé par les privations et écoeuré par les magouilles du pouvoir. Ainsi, coupée de la société, l'impératrice l'est également des parents de son mari. L'isolement de Leurs Majestés est total.

De crainte que la tsarine ne soit affectée par l'inimitié qui se manifeste autour d'elle, Protopopov lui fait expédier quotidiennement par l'Okhrana des lettres de louanges : « Notre souveraine bien-aimée, mère et tutrice de notre cher tsarévitch, protégez-nous contre les méchants. Sauvez la Russie ! » Dupée par ces témoignages d'amour sur commande, elle déclare à la grande-duchesse Victoria^[76] : « Tout récemment encore, je croyais que la Russie me détestait. Aujourd'hui, je suis éclairée. Je sais que c'est la société de Petrograd seule qui me hait, cette société corrompue, impie, qui ne songe qu'à danser et à souper, qui ne s'occupe que de ses plaisirs et de ses adultères, pendant que, de tous côtés, le sang coule à flots... Le sang !... Le sang !... Maintenant, j'ai la grande douceur de savoir que la Russie entière, la vraie Russie, la Russie des humbles et des paysans est avec moi. Si je vous montrais les télégrammes et les lettres que je reçois, vous seriez fixée^[77]. » Cette Russie qui l'aime, c'est, pense Alexandra Fedorovna, celle de Raspoutine. Quand elle se rappelle que, du vivant de « l'Ami », elle avait à portée de regard toute la Russie en une seule personne, elle mesure mieux l'étendue épouvantable de sa perte. Chaque incident de son existence la ramène à lui. Son attitude à la fois tyrannique, nerveuse et éblouie inquiète son entourage. Dans les couloirs de la Douma, on évoque de plus en plus souvent la possibilité d'interner la tsarine, de déposer le tsar et de le remplacer par le tsarévitch sous la régence du grand-duc Nicolas Nicolaïevitch. Celui-ci, consulté en secret, hésite, demande à réfléchir, puis refuse. Quelques députés s'adressent alors au grand-duc Michel, frère cadet du tsar. Des généraux en renom se joignent au complot. Pendant que les soldats tombent par milliers sur le front pour une cause en laquelle ils ne croient plus, à l'arrière, l'autorité chancelle, on ne sait au juste qui tient la barre du navire.

Le ravitaillement de la capitale est irrégulier ; les prix grimpent et les salaires ne suivent pas ; le froid aggrave la misère dans les logis délabrés et privés de chauffage ; les nouvelles de l'avant sont mauvaises ; on institue des cartes de rationnement ; la foule prend d'assaut les boutiques vides. Dès le début de février 1917, des émeutes éclatent à tout propos. Le 23, les syndicats organisent une manifestation dite « Journée internationale des ouvrières ». Au cortège des femmes se sont agglutinés des grévistes, des ouvriers licenciés, et même des déserteurs qui ont échappé aux recherches. La police n'intervient pas. Le lendemain, nouvelle démonstration, drapeaux rouges en tête. On chante *La Marseillaise*, on crie : « À mort Protopopov ! À bas l'autocratie ! À bas la guerre ! À bas la tsarine

allemande ! » La police montée disperse les perturbateurs, qui laissent quelques blessés sur le terrain. Le troisième jour, la grève prend une ampleur inquiétante. Elle est orchestrée par le parti bolchevique. Toutes les usines sont fermées. La police tire sur les rassemblements. Le 26, un dimanche, la ville paraît plus calme et Nicolas II, refusant de croire à une révolution, se contente d'envoyer de la Stavka au général Khabalov, nouveau commandant de Petrograd, le télégramme suivant : « J'ordonne de faire cesser dès demain dans la capitale les désordres qu'on ne saurait tolérer en cette heure grave de la guerre contre l'Allemagne et l'Autriche. »

Le 27 février, loin de s'apaiser, l'insurrection se propage dans les casernes. L'un après l'autre, les régiments de la Garde impériale se soulèvent. En vérité, ces soldats n'ont plus rien de commun avec les troupes d'élite qui assuraient naguère la gloire et la pérennité de l'empire. Il s'agit de réservistes fraîchement mobilisés, appartenant à de vieilles classes d'âge et dont la principale préoccupation est d'échapper à l'envoi sur le front. Tous en ont assez de la guerre et se moquent de la discipline. Suivant l'exemple du régiment Pavlovski, les gardes de Volhynie, de Lituanie, de Moscou, les régiments Préobrajenski et Semionovski se déversent dans la rue, sans leurs officiers, sans leurs drapeaux, et fraternisent avec le peuple. Sûrs de leur force et de leur bon droit, les mutins investissent la citadelle Saint-Pierre-et-Saint-Paul, ouvrent les portes des prisons, mettent le feu au Palais de Justice, s'emparent de l'Arsenal et distribuent des fusils à la foule. Bientôt, une cohue délirante marche sur le palais de Tauride où les députés, pris au piège, s'attendent à être exterminés. Kerenski s'élance au-devant des insurgés, les harangue, les félicite, puis les invite à arrêter les ministres et à occuper tous les points stratégiques de la cité. Un « comité provisoire » de douze membres est nommé sur-le-champ et son président, Rodzianko, se charge d'exiger du tsar la constitution d'un « ministère de confiance ». En même temps, dans une autre salle du palais de Tauride, se tient le premier Soviet des ouvriers et des soldats, dominé par le bouillant Kerenski.

Il n'y a plus de chefs, plus d'interdictions, plus de traditions. En cinq jours, la rue a vaincu. Les bourgeois affolés accrochent des drapeaux rouges à leurs fenêtres pour gagner la bienveillance de la populace. Les voitures automobiles réquisitionnées sillonnent la ville, bondées d'individus en armes qui tirent dans le vide. On emprisonne n'importe qui, pour n'importe quoi, sur la dénonciation d'un voisin. Des ouvriers furieux arrachent les emblèmes impériaux de la façade des palais et des magasins. On trouve plus d'aigles bicéphales sur le trottoir qu'au fronton des édifices publics. Les officiers retirent de leurs épaulettes le chiffre de l'empereur. Le salut militaire est aboli pour les hommes de troupe. Aux yeux du nouveau pouvoir, toutes les

hiérarchies sont suspectes.

Enfin consciente du danger, la tsarine télégraphie à son mari : « Concessions inévitables. Les combats de rues continuent. Plusieurs unités sont passées à l'ennemi. » Cette fois, Nicolas II se résigne à quitter le Grand Quartier général pour rejoindre Tsarskoïe Selo. Mais le train impérial, parti de Mohilev dans la nuit du 28 février, se heurte à deux compagnies armées de canons et de mitrailleuses qui lui refusent le passage. Alors, le tsar songe à gagner Moscou, la ville du sacre. Or, entre-temps, il est informé que la seconde capitale vient de tomber, elle aussi, aux mains des rebelles. Ne sachant plus où aller, il décide de se rabattre sur Pskov, quartier général des armées du Nord, commandées par le général Rouzski. Il y arrive le 1^{er} mars 1917 pour apprendre que la Douma a procédé, de sa propre autorité, à la constitution d'un gouvernement provisoire, avec le prince Lvov comme président. Tenu, heure par heure, au courant des événements, le général Alexeïev, chef d'état-major du Grand Quartier général à Mohilev, prend l'initiative d'inviter les généraux commandant les différents corps d'armée à solliciter de l'empereur, pour le salut du pays, son abdication immédiate. Leurs réponses sont rapidement transmises à Pskov. Toutes, y compris celle du grand-duc Nicolas Nicolaïevitch, vice-roi du Caucase, insistent pour que Sa Majesté obéisse au vœu des officiers supérieurs et dépose la couronne. Devant cette unanimité dans la condamnation, Nicolas II, accablé, humilié, accepte de se retirer en faveur de son fils, Alexis, âgé de douze ans et demi. Mais, averti que les députés Goutchkov et Choulguine se rendent auprès de lui afin d'en discuter, il préfère attendre leur arrivée pour signer l'acte d'abdication préalablement rédigé par Alexeïev.

Les deux délégués de la Douma débarquent avec le sentiment de vivre des heures historiques. Ils sont pleins des rumeurs terribles de Petrograd. Très calme, Nicolas II les reçoit dans son wagon et les rassure : il a bien l'intention de se démettre. Pourtant, dans l'intervalle, son médecin personnel, le docteur Fedorov, lui a fait observer que la santé précaire de son fils s'oppose à ce qu'il règne un jour. L'empereur abdique donc en faveur de son frère cadet, Michel. Cette décision satisfait Goutchkov et Choulguine, et ils repartent pour la capitale, certains que la renonciation du tsar va apaiser les émeutiers. Hélas ! il n'en est rien. Quand les délégués descendent du train en gare de Petrograd et annoncent à la foule que Michel va succéder à Nicolas, leurs déclarations sont accueillies par des huées : « À bas les Romanov ! Nicolas et Michel, c'est tout comme ! Le radis blanc vaut le radis noir ! Plus d'autocratie ! » Malgré tout, la Douma entend soumettre le problème au grand-duc Michel. En vérité, celui-ci n'a nulle envie d'accéder au trône dans un tel climat de désordre. Il préfère se désister à son tour et s'incline officiellement devant

l'autorité de la future Constituante, dont les élections auront lieu dans quelques mois.

Repartant pour Mohilev, Nicolas II, blessé par le refus de son frère, note dans son journal intime : « Tout autour de moi n'est que bassesse, lâcheté et fourberie. » De retour au Grand Quartier général, il remet le commandement suprême des armées au général Alexeïev. Son seul espoir maintenant, c'est que son effacement provoque un sursaut patriotique de la Russie et hâte la fin heureuse de la guerre. L'impératrice douairière, accourue de Kiev à Mohilev, tente de reconforter son fils déchu. Après une longue conversation, entrecoupée de soupirs et de larmes, Nicolas monte dans son train, stationné en face de celui par lequel sa mère est venue. Il va regagner Tsarskoïe Selo, non plus en monarque mais en simple citoyen. Un quelconque officier russe. De l'autre côté de la voie, Marie Fedorovna, debout en pleurs à la fenêtre de son wagon, le bénit avec de larges signes de croix. Le 8 mars 1917, il adresse un dernier message aux troupes, leur recommandant de se soumettre au gouvernement provisoire et de combattre jusqu'à la victoire.

Dès son arrivée à Tsarskoïe Selo, il mesure sa solitude et sa déchéance. Quand il se présente aux grilles du palais, les sentinelles refusent de le laisser entrer sans un ordre de l'officier de service. Celui-ci apparaît sur les marches du perron et crie : « Qui va là ? » « Nicolas Romanov ! » annonce la sentinelle. « Laissez passer ! » Enfin, le voici au milieu de sa famille. Les époux se jettent dans les bras l'un de l'autre. La tsarine murmure, entre deux sanglots : « Pardonne-moi, Nicolas ! » Il répond : « C'est moi-même, moi-même qui suis coupable de tout ! »

À peine Alexandra Fedorovna a-t-elle retrouvé son mari à Tsarskoïe Selo qu'un nouveau choc achève de la désenparer. Elle avait souhaité transformer l'appartement de Raspoutine en un sanctuaire à la gloire de « notre Ami ». Or, la violence des événements l'empêche de mettre ce pieux projet à exécution. Le gouvernement provisoire n'a aucun respect pour la mémoire de l'Homme de Dieu. Bientôt, le quotidien *Les Nouvelles russes* publie une information laconique : « L'appartement où vivait Grégoire Raspoutine et tout son mobilier viennent d'être achetés pour seize mille roubles par M. Varenne, propriétaire du café *L'Empire*. »

Peu après, une autre catastrophe secoue les hôtes du palais de Tsarskoïe Selo : non seulement le logis du staretz est profané, mais voici qu'on s'en prend à sa dépouille mortelle. Obéissant à un ordre du gouvernement provisoire, un groupe de soldats déterre le cercueil de Raspoutine. Ils placent la bière dans une caisse qui a servi à l'emballage d'un piano et la transportent à Petrograd, dans un recoin des anciennes écuries impériales. Le lendemain, la caisse est chargée

sur un camion pour être dirigée hors de la ville. Kerenski a donné comme instruction d'inhumer le corps « quelque part dans la campagne ». En cours de route, le camion tombe en panne près de Lesnoïe, dans la grande banlieue de la capitale. Des curieux s'assemblent et exigent d'inspecter la caisse. Le cercueil apparaît. On l'ouvre. Devant le cadavre au visage parcheminé et noirci, le délégué du Comité permanent de la Douma, un certain Kouptchinski, décide qu'il faut l'arroser d'essence et le brûler sur place. Une énorme flamme s'élève. La crémation, sur un bûcher improvisé avec des arbres abattus alentour, dure six heures. Les cendres sont dispersées au vent. Un procès-verbal est dressé, en date du 10 mars, par Kouptchinski et signé par tous les participants à l'incinération. La tsarine voit dans cet autodafé sacrilège la preuve que Raspoutine est réellement un martyr digne de la vénération des générations futures.

Le tsar et sa famille sont à présent enfermés à Tsarskoïe Selo en compagnie de quelques rares fidèles. Les captifs n'ont pas le droit de communiquer avec l'extérieur et leur correspondance est contrôlée. Toutefois, ils peuvent se promener dans une partie du parc spécialement clôturée et surveillée par des soldats. Kerenski leur rend visite et se montre d'une courtoisie glacée. Mais il a un mérite aux yeux de Nicolas, c'est qu'il entend mener la guerre jusqu'au bout aux côtés des Alliés. Il n'est même pas hostile au départ de la famille impériale pour l'étranger. L'Angleterre semble tout indiquée comme lieu d'exil, puisque Nicolas est cousin germain du roi George V. Cependant, les milieux gouvernementaux de Londres craignent que les ouvriers ne se soulèvent en apprenant l'arrivée de l'ex-tsar sur le sol britannique. En outre, la tsarine est d'origine allemande. La propagande révolutionnaire les a présentés, partout en Europe, comme des ennemis du peuple. Qu'ils restent donc, à leurs risques et périls, dans cette Russie qu'ils ont si mal comprise et dirigée !

À Zurich, Lénine jubile. La pourriture est partout. Kerenski, qui vient de remplacer le débonnaire prince Lvov comme chef du gouvernement provisoire, ne fait pas le poids. Il a beau prêcher aux soldats la poursuite de la guerre, ses clameurs passent au-dessus de leurs têtes. À la moindre menace des émeutiers de Petrograd, il rentrera sous terre. Le moment est venu, pense le leader bolchevique, de regagner la mère patrie pour y parfaire la décomposition du régime. Il entame des pourparlers avec le représentant du Kaiser à Berne et obtient sans peine l'autorisation de se rendre en Russie, avec sa femme et dix-sept compagnons de lutte, en traversant l'Allemagne dans un wagon spécial. Son but est triple : renverser la clique trop libérale de Kerenski, instituer la dictature des Soviets et signer au plus vite une paix séparée.

Dès son arrivée, en avril 1917, à Petrograd, où il est accueilli en

triomphateur par les membres de son parti, les manifestations hostiles au gouvernement provisoire commencent. Au début du mois de juillet, les bolcheviks tentent un soulèvement de masse, avec pour objectif la confiscation du pouvoir. Mais les perquisitions et les arrestations préalables frappent la plupart des dirigeants et Lénine lui-même, sur le point d'être appréhendé, fuit la ville sous un déguisement et se réfugie en Finlande. Craignant de nouvelles manœuvres subversives des bolcheviks ou un retour en force des monarchistes, Kerenski prend la résolution d'expédier le tsar et sa famille en Sibérie, à Tobolsk. Ils quittent Tsarskoïe Selo, par le train, le 1^{er} août 1917. À Tioumen, ils embarquent sur trois bateaux qui descendent le Tobol. Le 5 août, la flottille passe devant le village de Pokrovskoïé, berceau de Raspoutine. La maison du staretz se distingue des autres isbas par son aspect cossu et ses vastes dimensions. Rassemblés sur le pont, les proscrits saluent mélancoliquement le souvenir de l'Ami disparu. À travers les vitres de sa demeure, il semble que son spectre leur souhaite la bienvenue en Sibérie.

À Tobolsk, on loge la famille impériale et sa suite dans la maison du gouverneur de la province. Un détachement de troupe, prélevé sur la garnison de Tsarskoïe Selo, assure la surveillance. La principale privation du tsar est due à l'absence de nouvelles. En apprenant par un médiocre journal local, imprimé sur du papier d'emballage, qu'à l'avant la poussée allemande s'accroît et qu'à l'arrière l'agitation bolchevique gagne du terrain, il désespère de la patrie. Revenu de Finlande à la faveur des troubles de la rue, Lénine, aidé d'un certain Trotski, mène la vie dure au gouvernement provisoire. Dans la nuit du 23 au 24 octobre, celui-ci veut engager des poursuites contre les comités militaires révolutionnaires qui se sont constitués un peu partout et dont l'action subversive risque de désorganiser la défense du pays. Les bolcheviks ripostent par une insurrection armée d'une telle violence que Kerenski est obligé de fuir. Un à un, les bâtiments publics sont investis. Les ministres, terrés dans le palais d'Hiver, se voient traqués et emprisonnés sans distinction d'opinions. Les villes de province suivent le mouvement. Moscou elle-même capitule devant les insurgés. Lénine est maître de la Russie. Les décrets se succèdent à un rythme accéléré : abolition de la propriété foncière, désignation d'un Conseil des commissaires du peuple, présidé par Lénine et ne comprenant que des bolcheviks, création de l'Union soviétique, institution d'une police politique, la Tcheka...

C'est seulement le 15 novembre 1917 que Nicolas est informé de la chute de Petrograd et de Moscou, entièrement livrés aux bolcheviks. Ensuite, c'est le début des pourparlers d'armistice séparé, à Brest-Litovsk. L'ex-empereur est horrifié de constater que son abdication n'a servi à rien. Malgré la promesse solennelle qu'il a faite aux Alliés, la

Russie capitule dans la honte, la misère et le désordre. Le thermomètre est descendu à moins 38°. On grelotte dans les chambres. La tsarine, elle aussi, déplore la déchéance russe et se demande ce qu'en aurait pensé Raspoutine, qui détestait la guerre tout en reconnaissant qu'il fallait la poursuivre. Pourtant, elle est étrangement paisible dans le malheur. Les rigueurs de l'exil semblent l'avoir purifiée. Elle écrit à Anna Vyroubova, restée à Petrograd : « Je me sens mère de ce pays et je souffre pour lui comme pour mon enfant, malgré toutes les horreurs et tous les péchés. Tu sais qu'on ne peut arracher l'amour de mon cœur, comme on ne peut en arracher la Russie en dépit de sa noire ingratitude envers le tsar. » (Lettre du 10 décembre 1917.) Et encore : « Mon Dieu, comme j'aime ma patrie avec tous ses défauts !... Chaque jour, je glorifie le Seigneur de ce qu'il nous a laissés ici et ne nous a pas envoyés plus loin [à l'étranger]. » (Lettre du 13 mars 1918.) Peu après l'envoi de cette dernière lettre, Petrograd paraissant trop vulnérable aux attaques des contre-révolutionnaires, le gouvernement bolchevique se transporte à Moscou.

Là-dessus, un commissaire du peuple, Yakovlev, arrive de la nouvelle capitale avec mandat de transférer les captifs en un lieu tenu secret pour raison de sécurité. Or, le petit Alexis est malade. Il ne peut être question de le faire voyager, ni de le séparer de sa mère. À l'issue de douloureuses tractations, un compromis est trouvé : Alexandra Fedorovna doit se résoudre à partir avec son époux et sa fille Marie ; les trois autres grandes-duchesses et le tsarévitch les rejoindront dès que l'enfant sera rétabli. Le 10 mai enfin, tous les membres de la famille sont réunis à Iekaterinbourg, endroit de relégation choisi pour eux par les autorités bolcheviques. Ils logent dans la maison Ipatiev, du nom de son propriétaire, un riche marchand de la région. Tous supportent cette réclusion avec vaillance et dignité. La gentillesse souriante des jeunes filles, la gaieté du garçon, l'altière réserve de la mère, la sérénité de l'ex-tsar impressionnent jusqu'aux geôliers. Il y a, auprès des proscrits, leur médecin personnel, le docteur Botkine, et quatre domestiques. Le régime ressemble à celui d'une prison : la nourriture est infecte, les nouveaux gardiens sont grossiers, la durée des promenades dans le jardin est strictement limitée ; chaque jour apporte son lot de vexations.

Cependant, alors que les exilés ne voient pas de fin à leur martyre, la réaction contre les bolcheviks s'organise. Des généraux hostiles aux Soviets : Alexeïev, Denikine, Miller, Koutieпов, Denissov, Krasnov, rassemblent des armées de volontaires « blancs » qui affrontent avec succès, de tous côtés, les troupes « rouges » du commissaire du peuple à la Guerre, Trotski. En Sibérie, l'avance des forces loyalistes est telle que, bientôt, elles menacent Iekaterinbourg. Pour Lénine, il n'y a pas une heure à perdre : il ne faut à aucun prix que l'ex-tsar tombe aux

maines de ses partisans. Une fois libéré, il constituerait, pour les monarchistes, un « drapeau vivant ». Avec l'assentiment de Sverdlov, président du Comité exécutif central, on envoie en Sibérie un émissaire chargé de régler l'affaire sur place. Un certain Yourovski est désigné comme commandant de la maison Ipatiev, dite « maison à destination spéciale ». C'est une brute obtuse et méticuleuse. Soucieux de se montrer à la hauteur de la tâche que Moscou lui a confiée, il recrute quelques exécuteurs pour la « liquidation » : onze hommes sûrs, presque tous des Lettons ou des prisonniers austro-hongrois. Puis, ayant arrêté tous les détails de l'opération, depuis la mise à mort jusqu'à la dissimulation des cadavres, il passe à l'acte.

Dans la nuit du 16 au 17 juillet 1918 (nouveau calendrier), on réveille brutalement les membres de la famille impériale, le docteur Botkine, les serviteurs, et on les fait tous descendre dans un local désaffecté, en sous-sol. À trois heures quinze du matin, les onze bourreaux font irruption dans la pièce, les armes à la main, et ouvrent le feu. C'est un carnage. Les corps, criblés de balles et de coups de baïonnette, sont transportés en camion hors de la ville, aspergés d'acide sulfurique, arrosés d'essence et brûlés. Ce qui reste est enfoui dans un puits de mine.

Le 18 juillet, à Moscou, au cours d'une séance ordinaire du Conseil des commissaires du peuple, Sverdlov annonce que l'ex-empereur Nicolas a été exécuté, la veille, à Iekaterinbourg. Pas un mot sur les autres membres de la famille. Dans la salle, personne ne proteste ni ne demande d'explications. Il ne s'agit pas d'un événement historique, mais d'une simple péripétie. Lénine, qui a été l'instigateur du massacre, propose, avec le plus grand calme, de passer à l'ordre du jour.

La prophétie de Raspoutine s'est réalisée point par point : sa mort a sonné le glas de l'empire russe. Les Romanov n'ont survécu qu'un an et demi à celui qu'ils avaient élu comme guide spirituel. En fait, croyant les protéger, c'est à Lénine qu'il a tendu une main secourable.

Il y a un lien mystérieux entre ces deux hommes que tout oppose en apparence. L'un et l'autre sont des fanatiques, mais Lénine est un être de glace, un calculateur, un théoricien, dominé par une idée fixe, dénué du moindre sentiment humain, et Raspoutine est un être voluptueux, un débauché, ouvert à tous les vices et persuadé que Dieu le comprend et l'inspire. Le premier s'appuie sur l'œuvre de Karl Marx, le second sur la Bible. Soumis l'un et l'autre à une ambition démesurée, le premier se complaît dans une logique inflexible, le second dans une piété primitive et dans les plaisirs de la chair. Pendant la guerre, Lénine se réjouit des défaites russes et souhaite la victoire de l'Allemagne, car il sait que, si la Russie gagne, le régime

impérial sera renforcé et magnifié par l'épreuve. Donc, pour lui, plus la Russie souffre, plus il y a de morts sur le front et de mécontents à l'arrière, plus les chances de la révolution se précisent. Son but, ce n'est pas le salut de la patrie, mais la prise du pouvoir coûte que coûte. Raspoutine, en revanche, a été, dès le début, hostile à la guerre. Incapable d'en dissuader Nicolas II, il s'est employé, par ses conseils, à limiter les dégâts et n'a cessé de prier pour le triomphe des armées russes. Lénine a tout misé sur une débâcle qui entraînerait la chute du tsar, Raspoutine sur un succès militaire qui sauverait la monarchie.

Et tous deux, cependant, n'ont en vue que la félicité du peuple, tous deux parlent en son nom. Raspoutine se considère comme l'avocat des humbles auprès du souverain. Il n'envisage de réussite matérielle et morale que dans l'union des masses obscures et de l'empereur, à l'exclusion de l'aristocratie qui a toujours brouillé le jeu. Lénine, lui, appelle à la suppression du tsar, à l'abolition de la propriété privée, à la dictature des ouvriers et des paysans dans tous les domaines. Raspoutine rêve d'une Russie patriarcale, traditionnelle et mystique, Lénine d'une Russie inédite, dirigée par les opprimés d'hier et résolument athée. Raspoutine se sent russe jusqu'à la moelle des os, Lénine se veut international et espère que la révolution gagnera, peu à peu, toute l'Europe. Raspoutine ne condamne pas le règne de l'argent, Lénine vomit le capitalisme. Pour Raspoutine, le passé est un modèle à suivre en le corrigeant par la justice, la piété et l'amour du prochain ; pour Lénine, il faut faire table rase de toutes les institutions anciennes et bâtir un monde neuf, avec des gens neufs, débarrassés des préjugés de classe, de fortune et de religion.

Ils ne se sont jamais rencontrés, n'ont même jamais dû confronter leurs idées. L'un simple moujik, l'autre intellectuel forcené, ont-ils pris conscience de l'étrange convergence de leurs destins ? Totalelement dissemblables par leurs origines, leur tempérament, leur culture, ils ont néanmoins concouru, chacun de son côté, à démanteler la forteresse de l'autocratie. Raspoutine l'a ébranlée par le scandale de sa présence à la cour et par l'ascendant qu'il a exercé sur le couple impérial. Lénine a achevé le travail de démolition en promettant le bonheur, la prospérité et la paix, à condition d'abattre le responsable de tous les maux de la terre : le tsar.

Au sang de Raspoutine, éclaboussant une pièce en sous-sol du palais Youssoupov, a répondu le sang des Romanov, giclant dans la fusillade sur les murs d'un autre sous-sol, celui de la maison Ipatiev. La boucle est bouclée. Après des siècles de monarchie, le peuple russe devra se chercher d'autres maîtres à servir et à vénérer en courbant le [dos](#). Ils s'appelleront Lénine, Staline, Khrouchtchev, Brejnev et perpétueront le dogme de la nécessaire dictature du prolétariat. Mais Raspoutine, lui, malgré sa contribution à l'effondrement de l'empire,

n'aura droit qu'au mépris des révolutionnaires dont il a involontairement servi les desseins.

BIBLIOGRAPHIE

- ALLARD (Paul) : *Les Raspoutine espions*, Paris, La Baudinière, 1936.
- AMALRIK (Andréi) : *Raspoutine*, Paris, Le Seuil, 1982.
- BIKOV (P.M.) : *Les Derniers Jours des Romanov*, Paris, Payot, 1931.
- BOGDANOVITCH (générale) : *Journal de la générale Bogdanovitch*, Paris, Payot, 1926.
- BOMPARD (Maurice) : *Mon ambassade en Russie*, Paris, Plon, 1937.
- BOTKINE (Tatiana) : *Au temps des tsars*, Paris, Grasset, 1980.
- CARRÈRE D'ENCAUSSE (Hélène) : *Le Malheur russe*, Paris, Fayard, 1988.
- *Lénine, la Révolution et le pouvoir*, Paris, Flammarion, 1979.
- CHAMBRUN (Charles de) : *Lettres à Marie, 1914-1917*, Paris, Plon, 1941.
- DECAUX (Alain) : *Destins fabuleux*, Paris, Perrin, 1987.
- DE JONGE (A.) : *The Life and Times of Grigori Rasputin*, New York, Carroll and Graf, 1982.
- DJANOUMOVA (H.) : *Mes rencontres avec Raspoutine*, Paris, Fayard, 1923.
- ENDEN (Michel de) : *Raspoutine*, Fayard, 1976.
- Enquête sur la chute du régime tsariste, compte rendu sténographique des interrogatoires et dépositions faites en 1917* (en russe, 7 vol.), Moscou, 1925-1929.
- EUGÉNIE DE GRÈCE : *Le Tsarévitch, enfant martyr*, Paris, Perrin, 1990.
- FERRAND (Jacques) : *Romanoff, un album de famille* (et son complément), Paris, Jacques Ferrand, 1989-1990.
- FERRO (Marc) : *La Révolution de 1917* (2 vol.), Paris, Aubier-Montaigne, 1966-1976.
- *Nicolas II*, Paris, Payot, 1990.
- FUHRMANN (J.) : *Rasputin. A Life*, New York, Praeger, 1990.
- FULOP-MILLER (René) : *Raspoutine et les femmes*, Paris, Payot, 1930.
- *Raspoutine, la fin des tsars*, Paris, J'ai lu, 1968.
- GILLIARD (Pierre) : *Le Tragique Destin de Nicolas II et de sa famille*, Paris, Payot, 1938.
- GREY (Marina) : *Enquête sur le massacre des Romanov*, Paris, Perrin, 1987.
- *Qui a tué Raspoutine ?* Paris, Éditions In fine, 1995.
- GRÜNWALD (Constantin de) : *Le Tsar Nicolas II*, Paris, Berger-Levrault, 1965.
- *Société et civilisation russes au XIX^e siècle*, Paris, Le Seuil, 1975.
- GUERASSIMOV (général) : *Tsarisme et terrorisme. Souvenirs 1909-1912*, Paris, Plon, 1934.
- GUILLOT (Renée-Paule) : *Raspoutine et les devins du tsar*, Paris, Laffont,

1978.

KERENSKI (Alexandre) : *La Révolution russe*, Paris, Payot, 1928.

– *La Vérité sur le massacre des Romanov*, Paris, Payot, 1936.

– *La Russie au tournant de l'Histoire*, Paris, Plon, 1967.

Lettres de l'impératrice Alexandra Fedorovna à l'empereur Nicolas II (en russe, 2 vol.), Berlin, Slovo, 1922.

Lettres des grands-ducs à Nicolas II, Paris, Payot, 1926.

MARIE DE RUSSIE (grande-duchesse) : *Éducation d'une princesse*, Paris, Stock, 1931.

MASSIE (Robert K.) : *Nicolas et Alexandra*, Paris, Stock, 1969.

MILIOUKOV, SEIGNOBOS et EISENMANN : *Histoire de Russie* (t. III), Paris, Librairie Ernest Leroux, 1932.

MOUROUSY (Paul) : *La Confession de Raspoutine*, Éditions du Rocher, 1995.

NICOLAS II : *Journal intime*, Paris, Payot, 1925 et 1939.

OAKLEY (Jane) : *Raspoutine* (traduit de l'anglais), Paris, Hermé, 1990.

PALÉOLOGUE (Maurice) : *La Russie des tsars pendant la Grande Guerre* (3 vol.), Paris, Plon, 1922.

– *Alexandra Fedorovna, impératrice de Russie*, Paris, Plon, 1932.

PALEY (princesse) : *Souvenirs de Russie, 1916-1919*, Paris, Plon, 1923.

PLATONOV (S.) : *Histoire de la Russie*, Paris, Payot, 1929.

POURICHKEVITCH (Vladimir) : *Comment j'ai tué Raspoutine*, Paris, Povolotsky, 1924.

RADZIWILL (princesse Catherine) : *Nicolas II, le dernier tsar*, Paris, Payot, 1933.

– *La Malédiction sur les Romanov*, Paris, Payot, 1934.

RASPOUTINE (Maria) : *Raspoutine, mon père*, Paris, Albin Michel, 1966.

RODZIANKO (M.V.) : *Le Règne de Raspoutine*, Paris, Payot, 1929.

SALISBURY (H.) : *La Neige et la Nuit : la Révolution en marche*, Paris, Belfond, 1980.

SAZONOV (S.) : *Les Années fatales*, Paris, Payot, 1927.

SIMANOVITCH (Aron) : *Raspoutine par son secrétaire*, Paris, Gallimard, 1930.

SOKOLOFF (Nicolas) : *Enquête judiciaire sur l'assassinat de la famille impériale russe*, Paris, Payot, 1924.

SOUVORINE (Alexis) : *Journal intime*, Paris, Payot, 1927.

SPIRIDOVITCH (général Alexandre) : *Les Dernières Années de la cour à Tsarskoïe Selo* (2 vol.), Paris, Payot, 1928-1929.

– *Histoire du terrorisme russe*, Paris, Payot, 1930.

– *Raspoutine, 1863-1916*, Paris, Payot, 1930.

TCHOULKOV (G.) : *Les Derniers Tsars autocrates*, Paris, Payot, 1928.

TERNON (Yves) : *Raspoutine, une tragédie russe*, Paris, Éditions Complexes, 1991.

TROTSKI (Léon) : *Histoire de la Révolution russe*, vol. I, Paris, Le Seuil, 1967.

TROYAT (Henri) : *Nicolas II, le dernier tsar*, Paris, Flammarion, 1991.

VYROUBOVA (Anna) : *Souvenirs de ma vie*, Paris, Payot, 1927.

WASSILIEV (A.T.) : *Police russe et révolution*, Éditions de la Nouvelle Revue critique, 1936.

WITTE (comte) : *Mémoires, 1849-1915*, Paris, Plon, 1921.

YOUSSEPOV (prince Félix) : *La Fin de Raspoutine*, Paris, Plon, 1929.

– *Avant l'exil*, Paris, Plon, 1952.

– *Mémoires*, Paris, V & O Éditions, 1990.

[1] La déciatine équivaut à un peu plus de un hectare.

[2] Cf. Maria Raspoutine, *Raspoutine, mon père*.

[3] Maria Raspoutine, *op. cit.*

[4] Cf. Andréï Amalrik, *Raspoutine*.

[5] Les dates indiquées dans le présent ouvrage sont celles du calendrier julien utilisé en Russie, en retard de treize jours, au XX^e siècle, sur celles du calendrier grégorien utilisé ailleurs.

[6] Le 30 juillet 1904.

[7] Anastasia épousera plus tard le grand-duc Nicolas Nicolaïevitch.

[8] Assemblée législative dans la Russie de l'époque.

[9] Cité par Michel de Enden, *Raspoutine*.

[10] La police politique.

[11] Général Guerassimov, *Tsarisme et terrorisme. Souvenirs 1909-1912*.

[12] Anna Vyroubova, *Souvenirs de ma vie*.

[13] Cf. Andréï Amalrik, *op. cit.*

[14] Cf. *Enquête sur la chute du régime tsariste*.

[15] Nom donné aux membres du parti constitutionnel-démocrate de Russie sous le règne de Nicolas II. Ils représentaient le point de vue des milieux libéraux.

[16] Rapporté par Sophie Tioutcheva, cité par Andréï Amalrik dans son *Raspoutine*.

[17] Cf. Andréï Amalrik, *op. cit.*

[18] Maria Raspoutine, *op. cit.*

[19] D'après le récit d'Iliodore. Cf. Andréï Amalrik, *op. cit.*

[20] Diminutif de Grégoire.

[21] Maria Raspoutine, *op. cit.*

[22] Prêtres sorciers, à la fois devins et guérisseurs, dans les peuplades de Sibérie.

[23] Maria Raspoutine, *op. cit.*

[24] Cité par Yves Ternon, *Raspoutine, une tragédie russe*, d'après Alexandre Spiridovitch, *Raspoutine, 1863-1916*.

[25] Il y a une étrange analogie de nom entre le monastère Ipatiev, à Kostroma, où le premier représentant de la dynastie des Romanov reçut l'annonce de son destin, et la maison Ipatiev à Iekaterinbourg, en Sibérie, où Nicolas II, dernier tsar de Russie, sera assassiné, avec sa famille, par les bolcheviks.

[26] Siège de la Douma.

[27] Cf. Yves Ternon, *op. cit.*

[28] Le 28 juin selon le calendrier grégorien.

[29] Ministre de la Guerre.

[30] Cf. Andréï Amalrik, *op. cit.*

[31] Le 3 août selon le calendrier grégorien.

[32] Cabarets.

- [33] Danse ukrainienne.
- [34] Cf. Andréï Amalrik, *op. cit.*
- [35] Première ligne de chemin de fer en Russie, de Petrograd à Moscou, construite à l'initiative de Nicolas I^{er}.
- [36] Malgré la prohibition appliquée, en principe, dans les cabarets et restaurants.
- [37] La tsarine, désignée aussi comme « la patronne ».
- [38] Lettre du 22 juin 1915.
- [39] Cf. Yves Ternon, *op. cit.*
- [40] Après la guerre, son innocence a été prouvée de façon irréfutable.
- [41] Abréviation utilisée dans la famille impériale pour désigner le grand-duc Nicolas Nicolaïevitch.
- [42] Jean Maximovitch ne sera canonisé qu'en juin 1916.
- [43] Cf. Yves Ternon, *op. cit.*
- [44] Maria Raspoutine, *op. cit.*
- [45] Cf. Yves Ternon, *op. cit.*
- [46] Ne pas confondre avec le médecin du même nom.
- [47] Cf. Andréï Amalrik, *op. cit.*
- [48] Lettre du 2 mai 1916.
- [49] Lettre du 21 septembre 1916.
- [50] Cf. Yves Ternon, *op. cit.*
- [51] *Ibid.*
- [52] Guérisseur lyonnais qui a précédé Raspoutine dans la faveur de la tsarine.
- [53] Cf. Maurice Paléologue, *La Russie des tsars pendant la Grande Guerre.*
- [54] Cf. Anna Vyroubova, *op. cit.*
- [55] Lettre du 15 décembre 1916.
- [56] Cité par Aron Simanovitch, *Raspoutine* ; repris par Yves Ternon, *op. cit.*
- [57] Maria Raspoutine, *op. cit.*
- [58] Prince Félix Youssoupov, *Avant l'exil.*
- [59] Irina est la fille de la grande-duchesse Xénia, sœur de l'empereur, et du grand-duc Alexandre Mikhaïlovitch, son cousin.
- [60].Prince Félix Youssoupov, *op. cit.*
- [61] *Ibid.*
- [62] *Ibid.*
- [63] Prince Félix Youssoupov, *op. cit.*
- [64] Prince Félix Youssouppoff, *Mémoires.*
- [65] Frère de l'ancien ministre Nicolas Maklakov.
- [66] Cité par A. De Jonge, *The Life and Times of Grigori Rasputin* ; repris par Yves Ternon, *op. cit.*
- [67] Sœur aînée de l'impératrice, veuve du grand-duc Serge.
- [68] Prince Félix Youssoupov, *Mémoires.*
- [69] *Ibid.*
- [70] Les circonstances de l'assassinat de Raspoutine sont relatées ici d'après les récits de Félix Youssoupov et de Vladimir Pourichkevitch, qui ne diffèrent que sur des détails.
- [71] Le commandant du palais.
- [72] Lettre du 17 décembre 1916.
- [73] Maria Raspoutine, *op. cit.*
- [74] Anna Vyroubova, *op. cit.*
- [75] Prince Félix Youssoupov, *Mémoires.* Chassé par la révolution bolchevique, Félix Youssoupov a pu fuir la Russie en 1919. Il a séjourné ensuite un peu partout en Europe et aux États-Unis, mais surtout en France, où il a vécu ses dernières années. C'est en exil qu'il a publié ses souvenirs et qu'il est mort, en 1967. Son épouse, la princesse Irina, l'a suivi dans la tombe trois ans plus tard.

[76] Petite-fille de la reine Victoria, princesse de Saxe-Cobourg ; divorcée du grand-duc Ernest de Hesse, elle a épousé ensuite le grand-duc Cyrille, cousin de Nicolas II.

[77] Maurice Paléologue, *Alexandra Fedorovna, impératrice de Russie*.